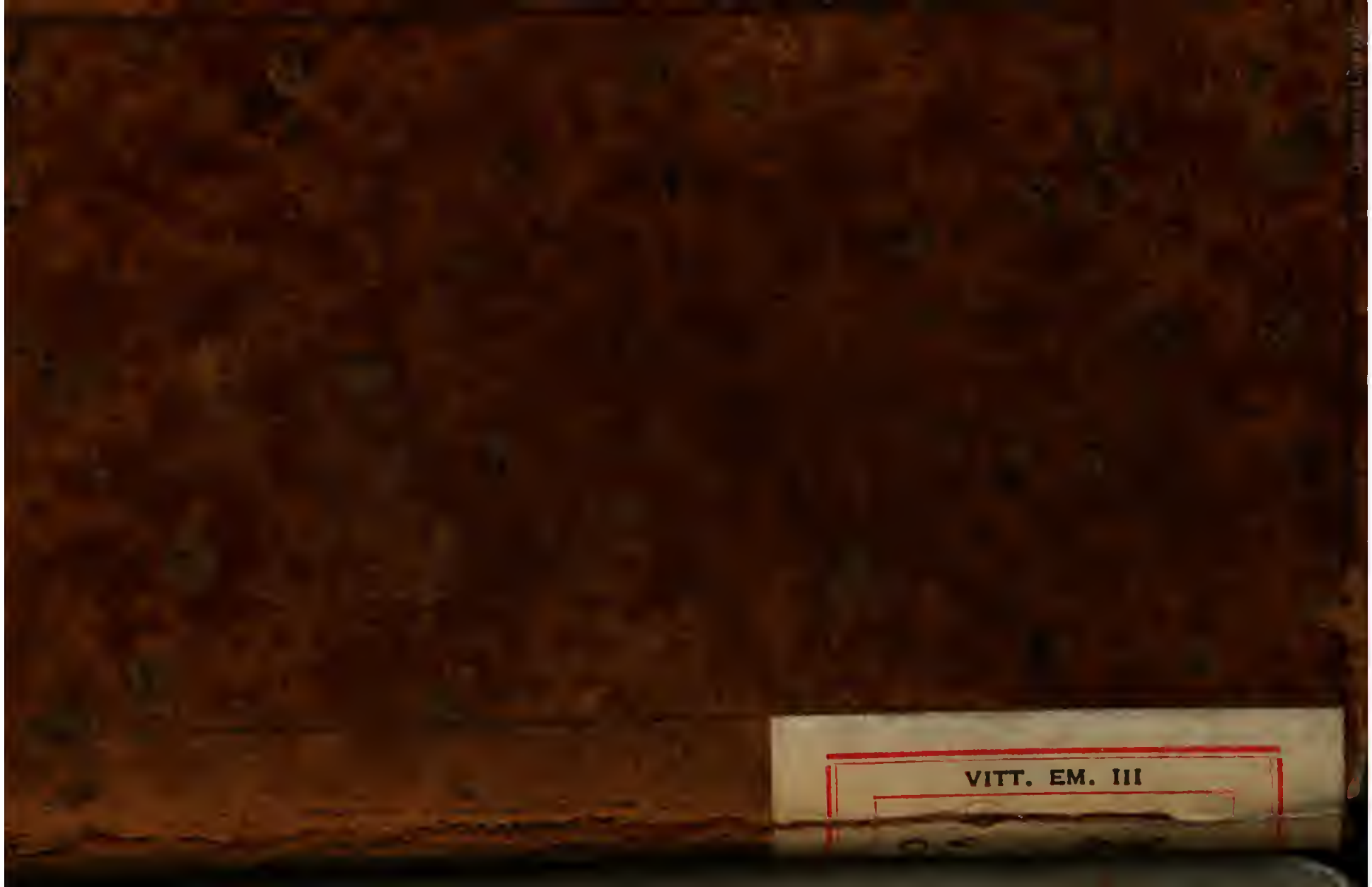
VITT. EM. III

BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE

S.C.
XIII
64

BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Napoli

Danzel sc.

*VENUS Déesse de la Galanterie, présente ici le Portrait d'*Ovide *son Favori, Prince illustre dans l'Empire de l'Amour.*

Shh723.

LES ŒUVRES GALANTES ET AMOUREUSES D'OVIDE,

CONTENANT l'Art d'Aimer, le Remède d'Amour, les Epitres & les Elégies amoureuses.

Nouvelle Édition, revue & corrigée avec le plus grand soin.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

AMSTERDAM,

Et à PARIS;

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St.-Jacques, au Temple du Goût.

1786.

Apollon, tout brillant d'une bonté divine,
Une pique à la main, auroit-il bonne mine?
Et le Dieu des combats pourroit-il, dans ce choix,
Marier une lyre aux accords de sa voix?
Tel est le triste état où tu vas nous réduire.
Veux-tu tyranniser notre bel art d'écrire?
Et le luth d'Apollon, si soumis à ta loi,
Est-il une conquête assez digne de toi?
Amour, pourquoi viens-tu, quand je suis en haleine,
Avec tant de malice, interrompre ma veine?
Mon esprit est à moi; prends mon cœur, cher Amour,
Et du cœur à l'esprit ne fais point de retour.
Encor si tu m'offrois quelque belle matiere,
Si tes feux m'inspiroient ta céleste lumiere,
Mars n'auroit plus pour moi de charmes assez doux,
Et j'aurois de la peine à rabatre tes coups.
Je me plaignois encor, quand, par un prompt miracle,
L'Amour, tout irrité de trouver un obstacle,
Choisit un de ses traits, &, me perçant le cœur,
Bel-Esprit, me dit-il, plains-toi de ma rigueur.
J'ai trop souffert pour toi. Ta longue résistance
Méritoit un effet de ma juste vengeance;
Mais ceux que j'ai blessés sont toujours innocens,
Ovide; &, si tu peux, écris ce que tu sens....
Ce que je sens, Amour, hélas! comment l'écrire?
Je sens je ne sais quoi, que je ne saurois dire,
Qui me plaît & me tue, & dont tous les appas
Ne font voir à mes yeux que ce qu'ils ne sont pas.
Adieu, Mars, je te quitte; il est temps de me rendre.
Amour, tu m'as surpris; laisse-moi te surprendre,
Et souffre que ta voix m'aide à bien exprimer
Ce quon ne peut connoître, & qu'on appelle aimer.

SECONDE ÉLÉGIE.

OVIDE parle plus au long de la victoire qu'Amour a remportée sur lui.

POURQUOI, si le sommeil a de si fortes armes,
Souffre-t-il que mes sens triomphent de ses charmes ?
Et mon corps languissant, qui cherche à lui céder,
Tout près d'être vaincu, peut-il l'intimider ?
La nuit, des beaux plaisirs sûre dépositaire,
Me prive sans pitié du repos ordinaire ;
Sa longueur m'embarrasse, &, dans cet embarras,
Je me cherche moi-même, & ne me trouve pas.
Je voudrois t'accuser, Amour, & je ne l'ose ;
Si tu m'avois blessé, j'en saurois quelque chose.
J'en saurois quelque chose ! Eh ! ne sais-je pas bien
Que tu portes tes coups sans qu'on en sache rien ?
C'étoit avec raison, tyran des belles âmes,
Que je me défiois de tes secretes flâmes ;
Mais, de ta cruauté pour arrêter le cours,
La raison que j'avois est d'un foible secours.
Pour émousser tes traits, pour vaincre l'Amour même,
Il faut du moins qu'nn cœur ne sente pas qu'il aime,
Et je le sens si bien, que ma nouvelle ardeur
M'ôte à chaque moment le soin d'être vainqueur.
Si l'on pouvoit guérir de tes douces folies,
Amour, comme on guérit des autres maladies,
J'attendrois le remede, & souffrirois un peu ;
Mais j'ai peine à vouloir éteindre un si beau feu.

Je me plais dans mon mal, & j'aime ma foibleſſe :
Si je veux réſiſter, un aſſaut de tendreſſe
Détruit ma réſiſtance, & me met en état
De pleurer le deſir que j'avois du combat.
Si je cède, l'Amour de mon peu de courage,
Dans ſon rafinement, ſait tirer avantage :
Ainſi, nul des deux choix ne peut me ſecourir,
Ainſi je n'oſe vaincre, & je ne puis ſouffrir.
Souffrons : peut-être encor que mon amour extrême
Dans ſa propre chaleur s'étouffera lui-même;
Qu'il s'enſevelira ſous ſon dernier effort,
Et qu'il fait de grands pas pour courir à la mort.
Pour vaincre à notre tour, ſouffrons par impuiſſance ;
L'Amour eſt irrité du trop de réſiſtance :
Il eſt maître ou tyran ; &, pour faire obéir,
Le Dieu qui fait aimer ſe fait preſque haïr.
Amour, je ne ſuis pas de ces âmes communes
Qui te mettent au rang des mauvaiſes fortunes.
Mon cœur ſous ton empire eſt près de s'engager,
Et je baiſe les fers dont tu veux me charger.
Attends, je ne veux pas te vendre ta victoire,
A vaincre avec douceur, l'on triomphe avec gloire ;
Souffre que librement je cède à tes appas,
Et ſi tu veux régner, ne tyranniſes pas.
Si tu te fais l'honneur d'une foible conquête,
Prends un myrte amoureux, & couronne ta tête :
Si tu veux que Vénus triomphe également,
Joins ſes petits courſiers au char de ſon Amant,
Le peuple admirera tes traits pleins de lumiere.
Tu donneras l'eſſor aux oiſeaux de ta mere,
Et l'aimable Vénus rira de voir ſon fils
Suivi pompeuſement des Grâces & des Ris.

Cent beaux adorateurs de nos jeunes Romaines
Porteront devant toi la gloire de tes chaînes,
Et cent jeunes beautés, ſenſibles à mes vœux,
Rendront à ta puiſſance un hommage amoureux.
Je veux à cœur ouvert être de l'aventure;
Et, tant j'aurai de grâce à montrer ma bleſſure,
Ton plus fier ennemi ſe laiſſera flatter
Du deſir de ces fers qu'il me verra porter.
Ces monſtres inſolens à viſages terribles,
Obſtacles à l'amour quelquefois invincibles,
Dont l'auſtere fierté fait la guerre aux plaiſirs,
Et qui dans leur naiſſance étouffent nos ſoupirs,
Ces vertus au beau Sexe à contre-temps données,
Aux pompes de ton char ſe verront enchaînées;
Et le peuple amoureux bravera ſans danger
La pudeur immolée à l'heure du Berger.
Les Jeux & les Plaiſirs, enfans de ton caprice,
De cent cœurs devant toi feront le ſacrifice,
Et tu ſeras gardé de ces troubles ſecrets
Qui bleſſent tous les jours & n'offenſent jamais.
C'eſt par ces traits, mêlés de plaiſirs & de guerre,
Que tu fais tes captifs du ciel & de la terre:
Et ſi tu n'avois l'art d'affliger en plaiſant,
Ton charme en ſa douceur deviendroit languiſſant.
Vénus qui t'a créé, quoiqu'elle ſoit ta mere,
Te couvrira des fleurs qui naiſſent dans Cythere;
Et de tes blonds cheveux on verra les beautés
Diſputer au ſoleil ſes timides clartés.
Pour peu qu'en cet état tu pouſſes ſur le tendre,
La même cruauté n'oſera s'en défendre;
Tu peux facilement ne nous pas rendre heureux,
Mais non pas t'empêcher de nous faire amoureux.

Quoique tu ſois le Dieu qui montre comme on aime,
Quelquefois, malgré toi, l'on prend loi de ſoi-même;
Et d'un penchant ſi doux lorſqu'on eſt attiré,
L'on n'examine pas ſi tu l'as inſpiré.
Tu vas chez les Romains triompher avec gloire:
Telle étoit de Bacchus la célebre victoire,
Quand, ſur un char doré, paroiſſant aux Mortels,
Il ſe fit ſur le Gange élever des autels.
Amour, je n'en puis plus, tu connois mes foibleſſes;
Mais regne avec douceur, Dieu des belles tendreſſes.
Et ſi tu veux ſemer un charme pour le cœur,
Ne fais point de vaincu qui craigne ſon vainqueur.
Fais comme l'Empereur, dont la toute-puiſſance
Ne ſert que de beau jour à ſa haute clémence,
Et qui, de ſon pouvoir mépriſant les appas,
Paroît en bien uſer, comme n'en uſant pas.

TROISIEME ÉLÉGIE.

OVIDE écrit à ſa Maitreſſe.

AH, ciel ! qu'elle eſt aimable ! Ah, la belle Maitreſſe !
Qu'elle eſt digne en effet de toute ma tendreſſe !
Mais ſi cette beauté veut long-temps me charmer,
Il faut qu'elle aime autant qu'elle ſe fait aimer.
Qu'elle m'aime ! Eh ! Comment aurois-je pu lui plaire ?
C'eſt aſſez qu'elle ſouffre un amour téméraire,
C'eſt aſſez que Vénus, mere des beaux plaiſirs,
Lui faſſe quelquefois agréer mes ſoupirs.
Corinne, je vous offre un Amant plein de zele,
Un Amant conſumé d'une flamme ſi belle,
Qu'il n'eſt plus à lui-même, & que ſon dernier jour
Ne peut avec ſa vie éteindre ſon amour.
Si mon ſang ne voit pas dans ſes illuſtres marques
Des titres de Héros, des ſuites de Monarques,
Si je ne puis vanter mes biens & mes ayeux,
Je parle comme un Dieu, quand je ſuis amoureux.
Bacchus me connoît fort, Apollon eſt mon maître,
Je ſuis plus vertueux que je ne devrois l'être,
Et quoi qu'à mes deſirs demande mon ardeur,
Mon amour ne ſait point s'immoler la pudeur.
Je ne m'attache pas aux ſottes amourettes,
Je ne ſuis point changeant ; dites-moi ſi vous l'êtes.
Si vous voulez changer, ne vous engagez pas ;
Si vous voulez aimer, aimez juſqu'au trépas.

Pendant que vous vivrez, vous verrez ma conſtance
Digne d'amour, d'eſtime & de reconnoiſſance;
Et lorſque vous mourrez, vous me verrez mourir
Avec le ſeul regret de ne vous pas guérir.
J'ai dans mon cabinet une Muſe cauſeuſe,
Fort propre à ſe mêler d'une intrigue amoureuſe:
De ſes belles humeurs l'eſprit eſt tout charmé;
Mais elle ne rit point, ſi je ne ſuis aimé.
Elle a déja pour vous témoigné tant d'eſtime,
Que vous ne pouvez rien lui refuſer ſans crime,
Et le crime doit être un ſupplice éternel
A qui fuit le plaiſir pour être criminel.
Celles que Jupiter a choiſi pour Maitreſſes,
N'ont-elles pas gardé le titre de Déeſſes?
Goûtons, ſi vous voulez des plaiſirs auſſi doux,
Et par même moyen faiſons parler de nous.

QUATRIEME ÉLÉGIE.

OVIDE avertit ſa Maitreſſe de ce qu'elle doit faire le ſoir qu'ils ſouperont enſemble.

L'AMOUR eſt un méchant; jamais le petit traître
Ne nous fait des faveurs, qu'il ne les faſſe en maître,
Et que, ſous les appas de ſes fauſſes douceurs,
Ses traits envenimés n'empoiſonnent les cœurs.
Que je me crus heureux, quand je fus, chez Photine,
Que je devois ſouper ce ſoir avec Corine!
Mais qu'avec de douleur j'appris qu'à ce repas
Certain s'y trouveroit qu'on n'y demande pas!
Votre époux au chagrin livre mon ame en proie;
Grands Dieux! que ce feſtin ſoit ſa derniere joie!
Et, s'il veut m'affliger, en me faiſant du mal,
Qu'il meure de plaiſir d'affliger ſon rival.
Non, il ne mourra point d'une fauſſe allégreſſe,
Corinne, entre vos bras il mourra de tendreſſe.
Verrai-je ſans douleur ce commerce amoureux?
Ou, pour ne le pas voir, fermerai-je les yeux?
Je verrai ce brutal, dans le ſein de ſa femme,
Eteindre tous ſes feux, verſer toute ſon âme;
Et je regarderai, comme un Amant diſcret,
Ce qu'il ne m'eſt permis de faire qu'en ſecret.
L'on doit peu s'étonner ſi pour Hippodamie,
Les monſtres autrefois ſe mirent en furie;
Je ne ſuis pas un monſtre, & contre votre Epoux
Je ſens tout ce qu'un monſtre a ſenti de courroux;
Mais je ne pouſſe ici qu'une ardeur inutile;
L'Amant, pour être heureux, doit être plus tranquile;

Et lorſqu'à triompher il trouve peu de jour,
Il cede plus long-temps, & c'eſt vaincre en amour :
Enfin j'ai pris conſeil de toute ma tendreſſe ;
Corinne, c'eſt à vous d'appuyer mon adreſſe ;
A lui donner ſuccès nos feux ſont engagés ;
Et nous ſommes perdus, ſi vous la négligez ;
Au feſtin préparé vous viendrez la premiere :
Je ne ſais pas encor ce que nous pourrons faire ;
L'Amour nous fournira des conſeils là-deſſus,
Et, pour ne pas mentir, je ne dis rien de plus.
Quand près de votre Epoux vous irez prendre place,
Marchez-moi ſur le pied, pour flatter ma diſgrace :
Et que je fache au moins, par ce ſigne amoureux,
Qu'on quitte aſſez ſouvent ce qu'on aime le mieux.
Nous ferons de nos yeux paſſer juſqu'à nos âmes
Un commerce ſecret de ſoupirs & de flâmes,
Et ces beaux truchemens d'une fidelle ardeur,
Paſſeront dans nos yeux avec même douceur.
Mes doigts, pour vous parler du beau feu qui me touche,
Feront avec du vin l'office de ma bouche :
Et vous pourrez entendre un langage ſi doux,
Si vous ſentez pour moi ce que je ſens pour vous.
Si l'amour vous inſpire un mouvement trop tendre,
Rougiſſez en ſecret, tâchez de vous défendre :
L'on ne peut commander un charme ſi puiſſant ;
Mais lorſqu'il eſt public, il n'eſt plus innocent.
Si vous penſez à moi, de votre âme bleſſée,
Votre main pourra ſeule expliquer la penſée ;
Et, quoi que vous diſiez de tous ces petits ſoins,
On les comprend bien mieux, quand on les entend moins.
Si je vous divertis par un mot agréable,
Faites de votre bague un ſigne favorable ;
Mais quand votre mari prendra le même emploi,

Ne voyez plus en lui ce qui vous plaît en moi.
Refuſez ce jaloux, sil vous préſente à boire,
De ce refus ſur moi tournez toute la gloire;
Donnez-moi votre verre, & vous verrez mes feux
Voler ſur ce beau gage un baiſer amoureux.
Si votre Epoux vous ſert, comme il le voudra faire,
Ne prenez rien de lui, la cauſe en eſt légere;
Moi-même, en vérité, je ne puis l'exprimer;
Mais vous la ſavez bien, ſi vous ſavez aimer:
Sur-tout de ſes baiſers, avec délicateſſe,
Sauvez ce que pour moi vous avez de tendreſſe,
Et ne lui ſouffrez point ce doux ſaiſiſſement
Qui ſied moins au mari qu'il ne ſied à l'Amant.
Vous verrez éclater, ſi vous oſez lui plaire,
Je ne ſais quoi, mêlé de rage & de colere:
Et, me voyant ravir le ſeul bien qui m'eſt dû,
Je croirai tout permis, quand j'aurai tout perdu:
Peut-être que l'habit couvrira ſa fortune,
Ces ſoupçons n'entrent pas dans une âme commune:
Mais de ma paſſion quand le cœur eſt atteint,
Il craint tout ce qu'il croit, & croit tout ce qu'il craint.
N'approchez point de lui. Que dis je! quoi! je n'oſe,
Je ne ſais; mais enfin je craindrois quelque choſe:
La ſcience en amour fait bien mal ſon devoir,
Et ces cruels ſoupçons viennent d'en trop ſavoir.
J'ai vaincu tant de fois, par mon impatience,
De nos jeunes beautés la foible réſiſtance;
Et tant de fois auſſi me laiſſant emporter,
A force de plaiſir j'ai penſé me l'ôter;
Tant de fois des habits les innocens complices,
Sous un charmant nuage ont caché mes délices,
Que je ne puis vous voir couverte d'un manteau,

Sans m'en faire à moi-même un reproche nouveau.
Quittez-le, je vous prie, il eſt peu néceſſaire ;
Je ſais que vous m'aimez, que vous voulez me plaire,
Que j'ai de votre amour des gages aſſurés,
Mais les yeux d'un Amant veulent être éclairés ;
Des baiſers du jaloux, ſongez à vous défendre,
Mais donnez-lui du vin tant qu'il en voudra prendre ;
Et lorſque le ſommeil l'aura ſu captiver,
Coulez-vous dans la preſſe, & venez me trouver.
Nous ne prendrons conſeil alors que de nous-mêmes,
De nos douces langueurs, de nos deſirs extrêmes,
Et ſi je m'en rapporte à mon cœur amoureux,
Nos langueurs, nos deſirs voudront ce que je veux.
Mais dans ce triſte état que me ſert mon adreſſe,
Si la nuit vient m'ôter l'objet de ma tendreſſe ?
Et que peut le bon-ſens dire de mon amour,
Quand on le voit réduit à ſouhaiter le jour ?
Votre époux de mes feux me ravit l'avantage,
La nuit de l'hyménée eſt le charmant partage :
Il va vous emmener, ce brutal, ce jaloux ;
Je le ſuivrai, Corinne & ne ſuivrai que vous ;
Mon plus grand ennemi peut prendre avec audace
Ce qu'on me donneroit, ſi j'étois en ſa place ;
Vous pouvez du plaiſir lui voler vos appas ;
Qu'il le prenne, s'il veut, mais ne lui donnez pas :
Enfin, s'il faut céder à ſon amour extrême,
Donnez-lui le plaiſir, ſans le prendre vous-même ;
Ou ſi vous le prenez, oubliez-le ſi bien,
Que demain dans vos yeux je n'en connoiſſe rien.
Ou ſi par un malheur ces beaux yeux vous trahiſſent ;
Dans leurs demi-regards ſi les plaiſirs languiſſent,
Trahiſſez-les vous-même ; &, pour me rendre heureux,
Jurez qu'il ne faut pas s'en rapporter aux yeux.

CINQUIEME ÉLÉGIE.

OVIDE écrit ſur la Jouiſſance.

LE chaud que le midi fait naître ſur la terre,
Aux plaiſirs d'exercice avoit livré la guerre ;
Quand je m'allai jetter, tout fatigué, tout las,
Sur un lit de repos qui ne m'en ſervit pas.
J'attendois la Beauté dont mon âme eſt charmée ;
Ma fenêtre n'étoit ouverte ni fermée ;
Et ces deux changemens, ſe cédant tour-à-tour,
Laiſſoit voir un combat de la nuit & du jour.
L'on voit dans les forêts de ces ſombres lumieres,
Qui ne ſont ni clartés ni ténebres entieres ;
Et tels ſont du Soleil les timides flambeaux,
Lorſqu'il vient ſur la terre ou qu'il va ſur les eaux.
Tel eſt le temps obſcur qu'il faut donner aux Dames,
De peur que la clarté ne trahiſſe leurs flâmes.
L'Amour eſt un enfant qu'on nous a peint ſans yeux,
Et ce Dieu veut toujours être aveugle en ſes vœux.
Après quelques momens, je vis entrer Corinne ;
Sous l'habit de plaiſir qu'elle avoit bonne mine !
Un linge délicat, de ſes rares beautés,
Dans un petit nuage étouffoit les clartés :
Il faiſoit à ma vue entiere violence,
Sans ſauver mes deſirs de leur impatience ;
Et les cheveux, pouſſés d'un mouvent jaloux,
Cachoient toute la gorge à des tranſports ſi doux.

Corinne valoit bien qu'ils me fiſſent querelle.
Jamais Sémiramis n'avoit paru ſi belle ;
Et ceux qui de Laïs céderent aux attraits,
N'avoient jamais tant vu, ni fait tant de ſouhaits.
Le linge me déplut, quoiqu'aſſez favorable ;
Je fis avec Corinne un combat agréable ;
Sa main vint au ſecours, mais je lus dans ſes yeux
Que ſon cœur & ſa main ſe trahiſſoient tous deux.
Sa vertu vouloit faire une honnête retraite :
Ses efforts languiſſans demandoient ſa défaite ;
Et je vis peu d'obſtacle, en ce plaiſir égal,
A vaincre un ennemi qui ſe défendoit mal,
Quand ſon voile échappé la laiſſa toute nue.
Jamais rien de ſi beau ne s'offrit à ma vue,
La nature ſans fard fit honte aux ornemens ;
Jamais de ſi beaux bras n'unirent deux Amans,
Jamais de deux couleurs gorge ſi bien mêlée,
Ne fut par les baiſers doucement accablée,
Et jamais les voiſins de ce qu'on ne dit pas,
N'étalerent aux yeux de ſi charmans appas.
Je regardai long-temps ; mais en pareil myſtere
L'on ne peut pas toujours regarder ſans rien faire :
Je fis donc ce qu'on fait lorſqu'on eſt ſans fâcheux,
Et lorſque les Amans le veulent bien tous deux.
Quand j'eus fais mon devoir en homme de courage,
Corinne, pour dormir me prêta ſon viſage.
Je pris quelque repos ſur ce lit de corail ;
Mais certes le repos ne vaut pas le travail.
Grands Dieux, qui me voyez peut-être avec envie ;
Laiſſez-moi me choiſir les plaiſirs de la vie ;
Je renonce au ſommeil, & le milieu du jour,
Comme il eſt le plus chaud, eſt plus propre à l'amour.

SIXIEME ÉLÉGIE.

OVIDE adreſſe les plaintes les plus ameres au Portier de ſa Maitreſſe : il le prie avec inſtance de lui donner entrée.

TYRAN de nos deſirs, bourreau de ma tendreſſe,
Eſclave malheureux, qui gardez ma Maitreſſe,
Ouvrez un peu la porte, & donnez quelque jour
Aux vœux impatiens d'un ſi fidele amour :
Il ne demande pas une entiere ouverture,
A ſa ſubtilité ce ſeroit faire injure :
Il ſait donner aux corps l'art d'éblouir les yeux ;
Et l'on paſſe par-tout quand on eſt amoureux.
Couvert de ſon adreſſe & fort de ſa puiſſance,
J'ai ſouvent des jaloux trompé la vigilance :
Lui ſeul me ſert d'eſcorte, & lui ſeul me conduit,
Tout aveugle qu'il eſt, ſur les pas de la Nuit.
J'ai vu que je craignois dans l'erreur des lieux ſombres,
Ce qu'ont de plus affreux les ſpectres & les ombres.
Le Dieu qui fait aimer ſe moqua de ma peur,
Et triompha de moi pour raſſurer mon cœur.
Depuis qu'il m'a vaincu, je ſuis, dans les ténebres,
Intrépide au milieu de cent objet funebres ;
Et les coups les plus ſûrs du plus cruel trépas,
Tout près d'être portés, ne m'ébranleroient pas.

Toi ſeul fais aujourd'hui le ſujet de ma crainte,
Tu peux ſeul en produire ou repouſſer l'atteinte.
Tu tiens le foudre en main, tu peux me ſecourir;
Veux-tu me laiſſer vivre, ou me faire mourir;
Ta porte, plus ſenſible à mes triſtes allarmes,
Par ſon humidité ſemble donner des larmes;
Et toi, que j'ai ſauvé d'un rude châtiment,
Cruel, tu ne veux pas l'ouvrir pour un moment;
Accorde cette grâce à mon impatience,
Par bonté toute pure ou par reconnoiſſance;
Et ſans plus différer réponds à mon ſouhait,
Ou pour ce qu'il faut faire ou pour ce que j'ai fait.
Si dans l'obſcurité mon deſſein n'eſt facile,
Ton ſecours à la fin me ſeroit inutile:
Le ſoleil va paroître, & le temps ſe changer;
Ouvre pour un moment ſi tu veux m'obliger.
Faut-il de mon malheur accuſer ta pareſſe,
Ou plutôt n'eſt-ce point le ſommeil qui te preſſe?
Que ne dors-tu toujours, & que ne dormois-tu
Lorſque j'avois deſſein de duper ta vertu:
Mais peut-être qu'auſſi, dans les bras de ta Belle,
Tu goutes les plaiſirs d'une amour mutuelle:
Et que ce beau retour des travaux d'aujourd'hui
T'empêche de ſonger aux affaires d'autrui:
Pour avoir pareil ſort en pareille diſgrace,
Je voudrois, de grand cœur, être eſclave en ta place.
Le ſoleil va paroître & le temps ſe changer,
Ouvre pour un moment ſi tu veux m'obliger.
Si d'un appas flatteur ma flamme n'eſt déçue,
Les gonds font quelque bruit & la porte remue.

Ce n'eſt qu'un peu de vent qui trahit mon eſpoir,
Sans preſque me donner le loiſir de l'avoir.
S'il te ſouvient encor de ta chere Orithie,
Borée, en ma faveur prends toute ta furie;
Abats-moi cette porte, & fais briller le jour
Qu'au milieu de la nuit on refuſe à l'amour.
Tout eſt calme à préſent, & la nuit ſous ſes voiles
Ne laiſſe de clarté que celle des étoiles;
Mais le jour va paroître & le temps ſe changer:
Ouvre pour un moment ſi tu veux m'obliger.
Si tu n'ouvres, mon feu te va réduire en cendre,
Il peut prendre au logis ne ſachant où ſe prendre,
Et l'amour avec moi d'accord de ce deſſein,
Preſſera mon courroux, & conduira ma main.
Un peu de vin m'anime & ſoutient ma colere:
Dans l'état où je ſuis, juge ce qu'on peut faire
L'obſtacle ne plaît pas alors qu'on aime bien,
Et tu dois craindre tout, ſi tu n'accordes rien.
Je ne puis t'émouvoir par mes tendres prieres,
Et quoique je te prenne en toutes les manieres:
Quand ta porte eſt ſenſible aux douleurs que je ſens;
Je ne pouſſe vers toi que des vœux impuiſſans:
Tu n'as pas le talent de garder une Belle,
La garde d'un cachot ſiéroit mieux à ton zele:
Pour ne point voir d'Amant, ta Dame a trop d'appas;
Et la ſervir ſi bien c'eſt ne l'obliger pas.
Mais déja le matin, par ſa naiſſance au monde,
Prépare du ſoleil la courſe vagabonde;
Déja le coq s'éveille au premier jour qui luit,
Il combat le ſilence & rappelle le bruit.

Adieu, Portier ingrat. Deviens auſſi ſincere
A conter mes douleurs que fidele à les faire :
Adieu, porte cruelle. Adieu, verroux cruels,
De mon malheur extrême innocens criminels ;
Et toi, de ma ſouffrance unique témoignage,
Couronne qu'à l'amour je laiſſe ici pour gage,
Demeure à ma Corinne, & dis lui que mes feux ;
Sont toujours dans mon cœur ce qu'ils ſont dans ſes yeux.

SEPTIEME ÉLÉGIE.

OVIDE veut appaiſer ſa Maitreſſe, qu'il avoit maltraitée.

SI le cruel forfait qu'aujourd'hui j'ai commis,
En m'ôtant la raiſon m'a laiſſé des amis;
Qu'on apporte des fers pour lier un coupable,
A préſent que je ſuis un peu plus raiſonnable;
Et qu'on donne à mes mains le juſte châtiment,
D'avoir traité ſi mal un objet charmant.
Je ne puis m'excuſer d'avoir trahi ma gloire:
Mon cœur m'explique aſſez une action ſi noire;
Et Corinne, en ſes pleurs me peignant ſa douleur,
Par ce langage adroit la reproche à mon cœur.
J'euſſe en ce grand courroux pouſſé mon inſolence
Juſques à violer les droits de la naiſſance;
J'euſſe frappé mon pere, & mon bras furieux
N'eût pas même épargné les plus ſaints de nos Dieux.
Mais pourquoi m'affliger de ce que j'ai pu faire!
Ajax eut-il regret de ſon trop de colere,
Lorſqu'il ſe fut vengé ſur d'innocens troupeaux
De la perte d'un prix qui fit tant de rivaux?
Oreſte, en poignardant ſa mere criminelle,
N'a t-il pas pour ſon pere une pitié cruelle?
Dans un crime nouveau craint-il de ſe plonger,
Et n'épouſe-t-il pas ſon ſang pour ſe venger?
Je peux donc ſans pitié rompre ces treſſes blondes
Dont l'amoureux zéphir fait de petites ondes;
Et dans ce triſte état, Corine ſans cheveux,
Fit voir je ne ſais quoi de plus doux dans ſes yeux.

Son viſage meurtri, languiſſant de triſteſſe,
Ne perdit jamais rien de ſa délicateſſe,
Et l'Amour, s'obſtinant à punir mon courroux,
La fit paroître encor plus belle ſous les coups.
Telle fut dans les bois Atalante enhardie
A livrer le combat aux bêtes d'Arcadie,
Qui ſembloient, par l'aveu d'une ſi belle mort,
Connoître, en expirant, la gloire de leur ſort.
Telle fut Ariane, en ce triſte rivage
Où l'amour la força de pleurer un volage;
Et telle fut encor, dans le ſein des autels,
Caſſandre violée aux yeux des Immortels.
Tout ceux qui de mon crime ont eu la connoiſſance,
M'ont blâmé juſtement de trop de violence,
Et Corinne, en courroux de mon trop de rigueur,
N'a point fait en diſcours éclater ſa douleur:
Mais j'ai vu dans ſes pleurs un charme inévitable,
Me bleſſer en Amant, m'accuſer en coupable;
Et n'ai pu me ſauver du juſte châtiment
Que ſon trop de bonté m'a fait adroitement.
Que n'étois-je ſans bras dans ce cruel divorce!
J'euſſe été plus heureux ſi j'euſſe eu moins de force;
Mes mains m'ont mal ſervi de me ſervir ſi bien,
Et j'euſſe pu beaucoup ſi je n'euſſe pu rien.
Reprends tes premiers fers, main impie, inhumaine,
Eſclave révolté contre ta Souveraine;
Et, faiſant à Corinne un traitement plus doux,
Sers auſſi bien mon feu que tu ſers mon courroux.
Du moindre des Romains l'on puniroit l'outrage:
Eh! contre ma Maîtreſſe ai-je plus d'avantage?
Puis-je offenſer l'objet dont mon cœur eſt charmé?
Et dois-je le punir de m'avoir trop aimé?

Triomphons, Diomede, & vantons nos foibleſſes,
Nous avons ſans reſpect attaqué deux Déeſſes;
Vénus fut par tes coups traitée indignement,
Et Corinne aujourd'hui l'eſt par ceux d'un Amant.
Nos crimes ſont égaux, quoiqu'avec différence,
Le mien eſt pur outrage, & le tien eſt vaillance.
Tu ſervois ton pays contre des Dieux jaloux,
Et contre mon amour j'ai ſervi mon courroux.
Pour cet objet ſi beau, cette illuſtre victoire,
Le triomphe m'eſt dû ſi Rome veut m'en croire,
Et juſqu'au Capitole il faut porter aux Dieux
De grands remercîmens d'un coup ſi glorieux.
On entendra les cris de mille voix Romaines,
Me mettre au rang fameux de nos grands Capitaines;
Et chacun ſous l'appas d'un hommage moqueur,
Vengera ma Maitreſſe en me faiſant honneur.
Corinne aux yeux de Rome expoſée en victime,
Aux pompes de mon char attachera mon crime,
Et me reprochera, dans un ſi triſte état,
Les coups d'un téméraire, & les feux d'un ingrat.
J'en devois mieux uſer; pour me bien ſatisfaire,
Il falloit ſur ſon ſein décharger ma colere,
Et lui faire ſentir ce doux empreſſement,
Qui n'offenſe jamais, quand il part d'un Amant;
Ou, ſi je me portois à quelque violence,
Il falloit dans ma plainte étouffer ma vengeance,
Lui déchirer ſa robe, &, ſur un faux courroux,
Faire un prétexte adroit à mes vœux les plus doux.
Mais loin de me ſervir d'un ſi grand avantage,
Je tirai ſes cheveux, je frappai ſon viſage,
Qui, bleſſé de mes coups, & peint de ſa douleur,
Devint blanc comme un marbre & perdit ſa couleur.

Corinne en cet état ne me put ſatisfaire,
Je redoublai les traits d'une injuſte colere,
Et je la vis trembler ſous des coups ſi cruels,
Comme ſous les bourreaux tremblent les criminels;
Pareille aux peupliers preſſés dans leur foibleſſe;
Pareille à ces épis qu'un doux zéphir careſſe;
Et plus ſemblable encore à ces flots agités,
Que deux vents ennemis pouſſent de deux côtés.
Dans ſon étonnement ſa douleur ſuſpendue
Ne pouvoit ſe donner toute ſon étendue;
Mais enfin de ſes pleurs le cours impétueux
Creva ce beau nuage & paſſa dans ſes yeux.
Ce fut-là que ſes traits reprirent tous leurs charmes,
Que j'euſſe de mon ſang voulu payer ſes larmes,
Et qu'Amour, s'obſtinant à pareille rigueur,
Me fit voir tout mon crime & ſaiſit tout mon cœur.
J'attachai par trois fois aux pieds de ma Maitreſſe,
Ce qu'a de plus touchant le retour de tendreſſe,
Et toutes les trois fois deux beaux yeux animés
Attacherent ſur moi des regards enflâmés.
Corinne, s'il eſt doux de venger un outrage,
Pour punir ma fureur, prenez toute ma rage;
Ce ſera m'obliger en me faiſant ſouffrir,
Frappez pour ſatisfaire, & bleſſez pour guérir.
Si le Sexe impuiſſant trahit votre querelle,
Votre reſſentiment ſera moins infidele,
Et l'amour ſoutiendra la force de vos coups
Contre moi par juſtice ou par bonté pour vous;
Ou ſi de mon forfait vous perdez la mémoire,
Rajuſtez vos cheveux pour conſerver ma gloire,
Et ne me laiſſez plus un cruel ſouvenir
Dont vous m'accableriez ſans me vouloir punir.

HUITIEME ÉLÉGIE.

On veut lui ravir ſa Maitreſſe.

SI quelqu'un veut connoître une femme ſujette
A pouſſer galamment une intrigue ſecrette,
C'eſt la vieille Dypſa, qui ſert fort bien l'amour,
Et qui fait à Bacchus exactement ſa cour.
Elle a, comme Circé, de ces ſombres lumieres,
Qui ſuſpendent le cours des plus groſſes rivieres;
Qui changent la nature & contraignent les eaux
A rentrer dans leur ſource & tarir les ruiſſeaux.
La terre eſt de ſes traits la complice innocente;
Par le ſecours forcé des herbes qu'elle enfante;
Dypſa ſait ce qui naît dans toutes les ſaiſons,
Elle connoît l'eſprit & le temps des poiſons.
Par le charme ſecret de ſon art invincible,
Elle rend le Soleil ou plus ou moins viſible;
Porte l'obſcurité dans le jour qui nous luit,
Et reporte le jour dans le ſein de la nuit.
Elle fait à la Lune entiere violence:
Elle en tire du ſang au milieu du ſilence,
Et lors, par les chemins que ſon art tient ouverts;
Tout le poids de ſon corps s'éleve dans les airs.
Dans chacun de ſes yeux elle a double paupiere,
Et l'on en voit ſortir une double lumiere,
Qui pour examiner perce de toutes parts;
Qui partage ſa vue & ſuſpend ſes regards.
Elle va quelquefois dans les Royaumes ſombres;
Demander du ſecours & conſulter les Ombres,
Arrache ſes Ayeux des ſéjours éternels,
Et fait la guerre aux morts pour la faire aux mortels.
Elle avoit fait deſſein de tromper l'innocence
De celle que j'adore avec tant de conſtance;

Et, d'un piege ſi fort pour éviter l'appas,
Il faudroit des vertus que les femmes n'ont pas.
De peur de lui voler ce qu'elle avoit à dire,
J'allai, ſans être vu, me cacher pour m'inſtruire;
Et lors je l'entendis, contrefaiſant ſa voix,
Commencer ſa harangue en ces termes adroits:
« Mon enfant, vous ſavez que votre beau viſage
» Hier du jeune Romain captiva le courage.
» Conſultez-en vos yeux; ils vous diront aſſez
» De quels traits tous les cœurs peuvent être bleſſés;
» On vous trouve par-tout la plus belle du monde:
» Mais la beauté n'eſt rien ſi l'art ne la ſeconde,
» Et ſi de vos appas l'éclat majeſtueux
» Ne brille en vos habits auſſi bien qu'en vos yeux.
» Si la fortune en croit le mérite & mon zele,
» Sans doute vous ſerez auſſi riche que belle,
» Et vous n'oublîrez pas les ſoins que j'ai de vous,
» Quand vous recevrez d'elle un traitement plus doux.
» Tous les Dieux aux mortels ne ſont pas favorables,
» Les Aſtres tous les jours ne ſont pas équitables,
» Et la ſeule Vénus peut faire en un moment
» Ce que Mars à vos yeux refuſe injuſtement.
» De toute ſa beauté peignant votre viſage,
» Elle a fait avec vous un illuſtre partage,
» Et vous donne un Amant qui veut juſqu'à la mort
» Combattre par ſes biens l'injuſtice du ſort.
» Il a tant de douceur & tant de gentilleſſe,
» Il jure qu'il vous aime avec tant de tendreſſe,
» Que, s'il étoit à prix, il faudroit le flatter;
» Et bien loin de ſe vendre il vous veut acheter ».
A ce mot d'acheter, mon aimable Corinne
Fit voir ſur ſon viſage une rougeur divine;
Mais Dypſa de ſa honte interrompit le cours,
Et pourſuivit ainſi ſon funeſte diſcours: Je

» Je ne vous dirai pas que la honte eſt un crime,
» Pour ſe faire prier c'eſt la belle maxime;
» Mais de quelque façon que vous puiſſiez agir,
» Si vous ne pouvez feindre, il ne faut point rougir.
» Jamais de vos beaux yeux ne baiſſez la lumiere,
» Que pour voir les préſens qu'on vous aura pu faire:
» Prenez dans vos Amants un intérêt égal,
» Et décidez toujours pour le plus libéral.
» Sur-tout n'imitez pas ces Sabines auſteres,
» Dont la vertu fait honte aux ſiècles de nos peres;
» Et qui, du genre humain rompant les beaux accords,
» Ménageoient leurs faveurs comme de grands tréſors.
» Cela n'eſt plus du temps, tout a changé de face;
» A des combats plus doux Mars a quitté la place:
» Rome enfante aujourd'hui les Grâces & les Ris,
» Et la ſeule Vénus regne ou régnoit ſon fils.
» La plus rude vertu peut être humiliée;
» Qui ne ſe donne point n'a point été priée:
» Et ſi dans notre ſexe il ne falloit ſouffrir,
» Les hommes n'auroient plus la peine de s'offrir.
» On aime en tous états, en tous temps, en tous âges;
» Ce n'eſt qu'à ſoixante ans que les femmes ſont ſages,
» Et blâment un plaiſir ſi doux à recevoir,
» Quand l'âge les condamne à ne le plus avoir.
» Avec ſa prud'hommie & ſa délicateſſe,
» Pénéloppe autrefois diviſoit ſa tendreſſe,
» Et donnoit les faveurs que demande un Amant
» A qui joignoit un arc le plus adroitement.
» Si nous étions toujours dans nos jeunes années,
» Notre ſexe pourroit braver les deſtinées;
» Mais tout cede au pouvoir de l'âge ou de la mort,
» Si nous ne prévenons les caprices du ſort.
» L'air ain perd ſon éclat, s'il n'eſt mis en ouvrage;

» N'uſer pas un habit, c'eſt l'uſer davantage ;
» Et laiſſer ſa maiſon déſerte d'habitans,
» C'eſt vouloir l'expoſer à l'injure du temps.
» Ce grand maître de tout moiſſonnera vos charmes,
» Si l'amour contre lui ne vous prête ſes armes.
» Il faut, pour vieillir tard, vieillir dans les plaiſirs.
» Il faut beaucoup d'Amans pour remplir vos deſirs.
» Suivez les pas du loup, qui ménage ſa joie,
» Lorſque ſur un grand nombre il enleve ſa proie ;
» Ainſi, de vingt galans vous aurez, ſans gêner,
» Ce qu'un, tyranniſé, ne vous pourroit donner.
» Vous avez de l'amour pour les beaux Vers d'Ovide ;
» Bagatelles du temps, qui n'ont rien de ſolide :
» Je le remercîrois de ſes doctes Ecrits,
» Et payerois d'eſprit Meſſieurs les Beaux-Eſprits.
» Apollon, tout grand Dieu, n'auroit rien de lui-même.
» J'aurois pour un Homere une froideur extrême,
» Et je me ſervirois des Vers qu'il me feroit,
» A couvrir les préſens qu'un autre m'offriroit.
» D'un illuſtre affranchi regardez la richeſſe
» Comme l'éclat pompeux d'un titre de nobleſſe,
» Et ne regardez plus, quand ſon cœur eſt changé,
» Ce crime du deſtin dont il s'eſt dégagé.
» Si quelqu'un peut vanter les titres de ſa race,
» Quelqu'autre ſe parer d'un peu de bonne grâce,
» Sans flatter leurs deſirs, renvoyez-les tous deux.
» L'un à ſon alliance, & l'autre à ſes beaux yeux.
» N'obligez pas d'abord à beaucoup de dépenſe,
» D'un feu mal allumé conſervez la puiſſance ;
» Mais d'un cœur abattu faites votre ſoutien,
» Et quand vous pourrez tout, ne ménagez plus rien.
» Il eſt bon quelquefois qu'un homme qui vous aime
» Se flatte un peu de temps d'être aimé pour lui-même,

» Sans qu'il ſerve d'exemple à mille Amans fâcheux
» Qui, ſe réglant ſur lui, n'aimeroient que pour eux.
» Pour les congédier, feignez un mal de tête,
» Ou bien que vous voulez célébrer une fête,
» Et que de vous les Dieux ſont trop bien adorés,
» Pour partager les jours qui leur ſont conſacrés.
» Mais prenez garde auſſi qu'une feinte obſtinée
» N'accoutume à ſouffrir une flamme gênée;
» Et qu'un cœur, devenu moins ſenſible à ſon tour,
» Par un juſte mépris ne venge ſon amour.
» Fermez exactement votre porte aux paroles:
» Ouvrez tout votre cœur à l'éclat des piſtoles,
» Et laiſſez triompher l'Amant favoriſé
» Du malheur de celui qui ſera refuſé.
» Une fauſſe colere, après deux jours d'abſence,
» Vous remettra tous deux en bonne intelligence,
» Et des pleurs ménagés feront adroitement
» D'un crime avantageux le foible châtiment.
» Ne vous engagez pas à garder vos promeſſes;
» Les vertus en amour ne ſont que des foibleſſes,
» Et quand vous tiendrez mal un ſerment amoureux,
» Vénus vous répondra de la bonté des Dieux.
» De vos néceſſités ſi vous n'oſez inſtruire,
» Faites que vos valets prennent ſoin de les dire;
» Qu'ils demandent pour eux, mais ſans examiner
» La valeur des préſens qu'on voudra leur donner.
» Il eſt bon quelquefois que vos ſœurs, votre mere
» Careſſent vos Amans, prennent ſoin de leur plaire:
» Pour de jeunes Galans ce ſont pieges certains,
» Et l'on fait bon butin, quand on a tant de mains.
» Si vous voulez encore uſer de ſtratagême,
» Quand vous verrez venir un homme qui vous aime,
» Il faut, pour l'exciter à d'amoureux deſirs,

» Du jour où vous ſerez faire un jour de plaiſirs.
» Votre âme, toute égale & toujours diviſée,
» Ne doit jamais paroître une conquête aiſée;
» L'amour croît par l'obſtacle, &, dans la paſſion,
» La guerre des Amans fait la forte union.
» Des dernieres faveurs ſi quelque Amant vous preſſe,
» Dites lui ce qu'un autre a pour vous de tendreſſe,
» Montrez-lui les préſens que vous aurez reçus,
» Afin que ſon amour ſe regle là-deſſus;
» S'il ne vous donne rien ſur cette conjoncture,
» Priez-le d'acheter quelque belle parure;
» Et ſi vous le trouvez rebelle à vos ſouhaits,
» Empruntez hardiment pour ne rendre jamais.
» Mais qu'on ne liſe point juſqu'au fond de votre âme,
» Pour donner de l'amour, montrez beaucoup de flâme,
» Et, par la flatterie engageant tous les cœurs,
» Cachez un vrai poiſon ſous de fauſſes douceurs.
» De ce que je vous dis j'ai quelque expérience,
» Il ne faut pour cela qu'un peu de connoiſſance.
» Si vous voulez me croire, &, ſans vous étonner;
» Si vous prenez le tour que je vous veux donner,
» Vous me ſouhaiterez, pendant toute ma vie,
» De tranquilles plaiſirs, des biens dignes d'envie;
» Et lorſque je mourrai, vous ferez tous les ans,
» Les vœux accoutumés pour mes Mânes errans ».
Elle parloit encor, quand je me fis connoître;
Avec beaucoup de crainte elle me vit paroître:
Je pouvois juſtement lui donner mille coups;
Mais enfin le reſpect fit taire mon courroux.
Il eſt temps qu'il éclate: eſprit plein d'artifice,
Le Ciel puiſſe à ton crime égaler ton ſupplice:
Que la faim, que la ſoif te ſuivent en tous lieux,
Et que tes jours ſoient longs pour être malheureux.

NEUVIEME ÉLÉGIE.

OVIDE prouve, par la comparaiſon du Soldat & de l'Amant, que l'amour demande autant de ſoin que la guerre.

ATTIQUE, croyez-moi, les Amans ſont Guerriers;
L'Amour a ſes combats, le myrte a ſes lauriers;
Et le Dieu des plaiſirs, comme le Dieu des armes,
A ſon champ de bataille au milieu de ſes charmes:
La vieilleſſe affoiblit le Soldat & l'Amant:
La jeuneſſe en tous deux triomphe également.
Tous deux ſont ſans honneur, quand ils ſont ſans courage.
Et, ſi je m'en rapporte à ce qu'en dit l'uſage,
Je ſais qu'en galant-homme on fait pareil effort
Et pour donner la vie, & pour donner la mort.
Auſſi ne voit-on point un ſage Capitaine
Choiſir un vieux Soldat trop ſenſible à la peine;
Auſſi ne voit-on point les Reines de nos cœurs
Choiſir un vieil Amant inſenſible aux douceurs.
Tous deux veillent ſans ceſſe, &, couchés ſur la terre,
Font avec le ſommeil une éternelle guerre.
L'un aſſure à ſon chef le retour des travaux;
L'autre de ſa maîtreſſe obſerve le repos.
Le Soldat ne craint rien ſur la terre & ſur l'onde;
Avec ſon Capitaine, il verroit tout le monde:
Et l'Amant, attaché par d'inviſibles fers,
Suivroit celle qu'il aime au bout de l'univers.

Il verroit ſans frayeur inonder les campagnes
Par la neige fondue au ſommet des montagnes;
Et, prêt à s'engager dans des périls nouveaux,
Par l'ardeur de ſa flamme il combattroit les eaux.
Lorſqu'il faudroit de l'onde eſſuyer l'inconſtance,
De Vénus à Neptune il feroit différence,
Et, loin de s'excuſer ſur les vents en fureur,
Il ne conſulteroit que l'aſtre de ſon cœur.
Des rigueurs de l'hiver qui pourra ſe défendre,
S'il n'eſt ou foible, ou fort, ou généreux, ou tendre?
Et du froid de la nuit qui pourra ſe parer,
S'il n'a donné ſon cœur, ou ne le veut montrer?
L'un peut aux ennemis, par l'ordre de ſon Maître,
Se rendre adroitement, pour les mieux reconnoître;
Et tel à ſon rival fait prudemment ſa cour,
Qui veut ſur un faux zele endormir ſon amour.
Le Soldat va ſans crainte aſſiéger une ville,
Examine d'abord ſi la priſe eſt facile,
Puis il force l'obſtacle, & voit de toutes parts,
Sous leurs foibles appuis, s'écrouler les remparts.
C'eſt ainſi qu'un Amant fait triompher ſa flâme;
D'abord il fait ſa ronde au logis de ſa Dame,
Puis il donne dedans; &, laſſé du deſir,
Il voit ſon ennemi tomber ſous le plaiſir.
Souvent lorſqu'à la guerre on n'a pas l'avantage,
D'un vaillant adverſaire on trompe le courage,
Et l'on croît ſon ſommeil par un puiſſant effort
Qui change en vérité l'image de la mort.
C'eſt ainſi que Rhæſus eut la tête coupée,
Qu'on joignit tous ſes gens à ſa valeur trompée,
Et qu'Uliſſe, à la nuit conſacrant leur trépas,
Trouva des ennemis, ſans trouver des ſoldats.

Digitized by Google

Ainſi l'Amant profite, en faveur de ſa flâme,
Du ſommeil de Monſieur, pour parler à Madame;
Et pendant ſon repos on le dupe ſi bien,
Qu'on s'érige en Mari, ſans qu'on en ſache rien.
Le Soldat doit d'un camp forcer la ſentinelle,
Lorſqu'il veut ſignaler ſa valeur & ſon zele;
Et l'Amant doit tromper la garde d'un jaloux,
Lorſqu'il veut s'aſſurer des plaiſirs les plus doux.
L'un & l'autre eſt peu ſûr de faire ſes conquêtes;
Les calmes apparens nous cachent les tempêtes;
Et quelquefois auſſi, tel qu'on croira perdu,
Se trouve dans le port, ſans l'avoir attendu.
Ainſi c'eſt ſans raiſon & ſans expérience
Qu'on refuſe à l'amour les ſoins & la prudence;
Et quoi qu'un inſenſible en veuille préſumer,
Pour apprendre à ſouffrir, il faut ſavoir aimer.
Regardez comme Achille abandonne une armée,
Pour ſuivre Briſéis, dont ſon âme eſt charmée;
Et comme ſous ſa flamme étouffant ſes ſoldats,
Il expoſe leurs biens, & permet leur trépas.
Voyez comme d'Hector la femme toute en larmes,
Ne pouvant l'arrêter, lui veut donner ſes armes;
Et, le voyant armé, par ſes embraſſemens,
Dérobe à ſa valeur de tendres mouvemens.
Voyez Agamemnon, qui brûle pour Caſſandre;
Tout vaillant, tout vainqueur, il ne peut s'en défendre,
Et de ce changement déſeſpéré, confus,
Il ſe cherche en lui-même, & ne ſe trouve plus.
Ajoutez à cela qu'après la jouiſſance,
D'un mari peu ruſé Mars ſouffrit la vengeance,
Lorſque l'art de Vulcain fit voir aux yeux de tous
Dans l'affront du Galant la honte de l'Epoux.

Ainſi c'eſt en amour qu'on ſouffre davantage ;
Moi-même, avant d'aimer, j'avois peu de courage ;
Mes yeux ſe laiſſoient vaincre aux douceurs du ſommeil,
Et ne pouvoient goûter les charmes du ſoleil.
Mais depuis que mon cœur brûle pour ma Maitreſſe,
Je fais de ma langueur triompher ma tendreſſe,
Et je renoncerois aux plus doux de mes vœux
S'ils donnoient à Corinne un Amant pareſſeux.
Avant que d'un beau feu je ſentiſſe l'atteinte,
J'uſurpois ſur le jour, pour dormir ſans contrainte ;
Et depuis que mon âme a fait ce grand retour,
J'uſurpe ſur la nuit, pour donner à l'amour.
Je ſuis comme un ſoldat ſous un grand Capitaine,
Qui, ſans ſe rebuter, s'endurcit à la peine.
Si l'on veut m'imiter, qu'on aime conſtamment ;
Et, pour ne pas languir, qu'on languiſſe en aimant.

DIXIEME ÉLÉGIE.

OVIDE veut inſpirer à Corinne un amour déſintéreſſé.

CETTE adorable Hélene, en qui toute la terre
Vit un fameux ſujet & d'amour & de guerre;
Cette illuſtre Léda, dont les traits merveilleux
Ont métamorphoſé le plus puiſſant des Dieux;
La charmante Amymone, à nulle autre ſeconde;
Qui fit d'un feu ſi beau brûler le Dieu de l'onde,
Et bien d'autres encor, que je ne nomme point,
Lorſque j'étois charmé, vous cédoient en tout point.
Je craignois, dans l'erreur d'une flamme ſi pure,
Que pour vous Jupiter ne changeât de figure,
Et tout ce que de lui l'amour fit autrefois,
Me faiſoit ſur Corinne appréhender ſon choix.
Je ſuis, grâces aux Dieux, revenu de mes craintes;
Mon feu n'a plus pour moi que de foibles atteintes,
Et je trouve en mon cœur contre tous vos appas,
D'invincibles ſoutiens que je n'y trouvois pas.
Vous n'auriez pas raiſon de m'appeller volage:
A donner des préſens vous voulez qu'on s'engage,
Et cette raiſon ſeule a fait, pour me venger,
Que mon cœur de ſes fers s'eſt voulu dégager.
Pendant que vous aviez toute votre innocence,
Je ne me croyois point capable d'inconſtance;
Mais depuis que votre âme a fait ce grand retour,
Je me trouve pour vous incapable d'amour.

L'Amour eſt un enfant : ſimple & ſans artifice,
Il aime les douceurs ; mais il fuit l'avarice :
Et lorſque des Amans il unit les deſirs,
Il bannit l'intérêt de ſes plus doux plaiſirs.
Il n'eſt pas comme Mars, il ne fait point de courſe ;
Vénus, qui frappe au cœur, ne coupe point la bourſe.
Il ne ſiéroit pas bien à ces Dieux du beau feu,
De vendre des douceurs qui leur coûtent ſi peu.
Ne ſavez-vous pas bien qu'une femme de joie
Cherche ainſi tous les jours quelque nouvelle proie,
Et, ne voyant qu'au gain de ſenſibles appas,
Prend ſouvent des plaiſirs qu'elle ne goûte pas ;
Encore eſt-ce pour plaire à la femme odieuſe
Qui ne ſait que conduire une intrigue honteuſe :
Et la néceſſité la force à demander
Le prix que ſans beſoin vous forcez d'accorder.
Ecoutez la raiſon ou l'exemple des bêtes :
A donner leurs faveurs elles ſont plus honnêtes ;
Et dans une douceur ſoumiſe à leurs Amans,
Ne ſe font point payer de leurs embraſſemens.
Les femmes ſont d'argent ſeules inſatiables ;
La raiſon ne leur ſert qu'à les rendre coupables ;
Et ſeules, pour le gain oubliant leur devoir,
Font un prix au plaiſir qu'elles vont recevoir.
Se doit-on du retour des choſes qu'on partage ?
N'ont-elles pas au jeu toujours même avantage ?
Si l'un & l'autre en doit également goûter,
Comment le peut-on vendre, & comment l'acheter ?
Pourquoi gagnerez-vous, ſi la choſe eſt égale ?
J'aurois pour mon malheur la main trop libérale,
Et c'eſt ſauver un crime à vos vœux mal fondés,
Que de ne pas donner ce que vous demandez.

Les témoins ſubornés que l'argent fait paroître,
Ne peuvent s'excuſer des malheurs qu'ils font naître;
Et le Juge, attiré par l'eſpoir de gagner,
Ne vend point ſans remords l'Arrêt qu'il va donner.
Il eſt toujours honteux, & jamais raiſonnable
De commettre un forfait, pour ſauver un coupable.
Un Tribunal doré s'attire du mépris,
Et plus il a d'éclat, plus il perd de ſon prix;
Il eſt bien plus honteux d'accroître ſes richeſſes
Par le partage adroit de ſes fauſſes tendreſſes;
Et c'eſt de la nature éteindre les clartés,
Que vendre au plus offrant ſes libéralités.
Nous devons quelque choſe aux femmes qui ſe rendent
Mais nous ne devons rien à celles qui ſe vendent;
Et lorſqu'on a payé les dernieres faveurs,
On les peut appeller les dernieres rigueurs.
Beau Sexe, qui tenez le nôtre ſous vos chaînes,
Triomphez de nos cœurs, ſans nous vendre leurs peines;
Ce gain eſt dangereux, & ſon mortel appas
Fait ſouvent des profits qui ne profitent pas.
Celle qui des Sabins aſſura la puiſſance,
Ne put ſouffrir le poids de leur reconnoiſſance,
Et de leurs bracelets l'impétueux effort,
Dant l'objet de ſes vœux lui fit trouver la mort.
Celle dont d'un bijou la malheureuſe envie
Força de ſon époux à s'immoler la vie,
Sentit ſon propre fils venger ſon peu d'amour,
Et tomba ſous un bras qui lui devoit le jour.
J'approuve toutefois la prudente conduite
De forcer les Créſus d'acheter leur pourſuite:
Faire trop bien pour eux, ce ſeroit faire pis,
Et dans un beau jardin ne manger point de fruits.

Il faut prendre ſur eux avec délicateſſe
Ce que vous donnerez aux payeurs de tendreſſe ;
Et quand ils ſont bleſſés ; ſauvez adroitement
Sur les biens d'un Ami les faveurs d'un Amant.
Pour moi, je n'ai qu'un cœur que l'Amour vous deſtine :
J'expliquerai mon feu d'une façon divine ;
Je ſais l'art de conduire à l'immortalité,
Et de voler au temps les traits d'une beauté.
L'or & les beaux habits, les pierres précieuſes,
Sont de ce grand tyran les victimes fameuſes :
Mais lorſque dans mes Vers j'ai donné des encens,
Ce tyran n'a contr'eux que des traits impuiſſans.
Ce n'eſt pas qu'à vos vœux je ne veuille ſouſcrire :
Je vous ſatisferai, mais ceſſez de m'inſtruire ;
Et, pour ne pas forcer mes libéralités,
Laiſſez-moi deviner ce que vous ſouhaitez.

ONZIEME ÉLÉGIE.

OVIDE prie Napé de porter une Lettre à ſa Maitreſſe.

NAPÉ, qui ſais ſi bien treſſer de beaux cheveux,
Qui conduis galamment le commerce amoureux;
Du ſilence éloquent adroite confidente,
Qui peux rendre la vie à ma vertu mourante,
Et par un long récit de mes triſtes ſoupirs,
Forcer adroitement ma Corinne aux plaiſirs;
Fais pour moi quelque choſe, & porte à ma Maitreſſe
Ce fidele témoin d'une forte tendreſſe:
Ne ſouffre en cette affaire aucun retardement;
Et pour mieux obliger, oblige promptement.
J'eſpere que pour moi tu prendras cette peine.
Le Ciel ne t'a pas fait l'âme trop inhumaine,
Et l'on voit dans tes yeux briller je ne ſais quoi
Qui trahit ta naiſſance & dément ton emploi.
Oui; ma chere Napé, ſi j'en crois l'apparence,
Ton cœur a de l'amour éprouvé la puiſſance,
Et ſi je ne m'abuſe à lire dans tes yeux,
Sous mêmes étendards nous combattons tous deux.
Si de ce que je fais Corinne veut s'inſtruire,
Dis-lui que l'eſpérance adoucit mon martyre;
Que, ſi je perds la nuit, je vais perdre le jour,
Et puis laiſſe à ma Lettre expliquer mon amour.
Attends, pour la donner, qu'elle ſoit ſans affaire;
Fais en ſorte pour lors qu'elle la liſe entiere:

Force-la ſans reſpect, preſſe-la ſans prier,
Et ne lui donne point le temps de l'oublier.
Examine-la bien, regarde ſon viſage,
Le dehors du dedans, fait percer le nuage,
Et lorſqu'un beau commerce eſt entre deux Amans,
Le cœur fait dans les yeux paſſer ſes mouvemens.
Sur-tout fais que Corinne, à mes vœux favorable,
Me faſſe long diſcours & réponſe agréable:
J'aime fort la longueur dans les Lettres d'amour,
Et l'eſpace oublié n'y laiſſe qu'un faux-jour.
Il faut, pour mon bonheur, que les lignes preſſées
Me laiſſent à demi deviner ſes penſées,
Et que ſur chaque mot cette difficulté
Puiſſe arrêter un cœur ſi doucement flatté.
Pourquoi laſſer ſa main? ce ſeroit faire un crime:
Je ne veux pour tout prix de l'ardeur qui m'anime
Que le commandement d'aller entre ſes bras
Goûter de nos plaiſirs les ſenſibles appas.
Je prétends à Vénus, ſi ma joie eſt parfaite,
Conſacrer de mes feux ce fidele interprete;
Et, pour mieux en porter le nom dans l'Univers,
J'y veux en lettres d'or faire graver ces Vers:
« Vous n'étiez que de bois, mais, changeant de nature,
» Vous devenez ſenſible au tourment que j'endure,
» Et par votre moyen je goûte une douceur
» Dont vous ſeriez jaloux, ſi vous aviez un cœur ».

DOUZIEME ÉLÉGIE.

OVIDE se plaint du mauvais succès de sa Lettre.

SI j'ai quelques amis, qu'ils pleurent ma disgrace,
Corinne pour mes feux a le cœur tout de glace,
Et me mande aujourd'hui que du plus doux plaisir
Son malheureux Amant n'aura que le desir.
Je l'avois bien prévu, ce funeste message;
Napé par un faux-pas commença son voyage;
Et l'amour me fit voir, dans ce triste moment,
Que la fin répondroit à ce commencement.
Napé, hors de chez moi quand vous aurez affaire,
Sortez plus doucement si vous voulez me plaire;
Et jusqu'à ce retour, qui détruira mes vœux,
Laissez-moi me flatter d'un succès plus heureux.
Vous, bois infortuné, malheureuses tablettes,
Ne soyez de mon cœur jamais les interpretes;
Vous, cire, qui portez l'arrêt de mon trépas,
Rentrez dans le néant, ou ne m'approchez pas.
La nature, en naissant, vous avoit confondue
Au miel empoisonné des fleurs de la ciguë;
Et la couleur du sang, dont on vous a fait part,
Etoit pour mon malheur un présage de l'art.
Veuille le juste Ciel, lignes infortunées,
Qu'à périr sans honneur vous soyez condamnées:
Que le poids d'une roue, en ce malheureux jour,
Punisse votre crime & venge mon amour.

Celui qui vous donna la ſeconde naiſſance
Avoit aſſurément ſouillé ſon innocence,
Et je puis aſſurer qu'il déplaiſoit aux Dieux,
Lorſqu'il a mis au jour un fils ſi malheureux.
Sans doute votre mere étoit par trop cruelle,
Qui de mille trépas ſe ſentoit criminelle,
Un arbre qui prêtoit ſon ſecours aux bourreaux,
Qui ſervoit de retraite aux plus triſtes oiſeaux;
Qui pour nous affliger leur donnoit la lumiere,
Qui ſervoit aux vautours d'une ſeconde mere,
Et qui voyoit ſouvent, ſans plaindre mes douleurs,
Les hiboux aſſemblés prédire mes malheurs.
Et, ſans conſidérer que vous pouviez me nuire,
Je vous ai donné l'art d'expliquer mon martyre,
Je vous ai de mon feu confié les tributs,
Pour en être puni par un cruel refus!
Vous euſſiez mieux ſervi de truchemens fideles
A tout ce que Thémis fait naître de querelles;
Vous euſſiez mieux ſervi ces déſordres d'eſprit
Que donne au riche avare un compte ſans profit.
Quand je vous achetai, comme vous étiez troubles,
Je ne pus m'empêcher d'en prévoir quelques troubles;
Et ce nombre perfide & peu chéri des Dieux,
Fut un ſiniſtre augure au ſuccès de mes vœux.
Que puis je ſouhaiter pour venger ma tendreſſe?
Que vous ſentiez un jour le poids de ma vieilleſſe,
Et que vous ne paſſiez jamais en d'autres mains,
Si les Dieux n'ont deſſein de punir les humains.

TREIZIEME ÉLÉGIE.

OVIDE prie l'Aurore de retarder la venue du jour.

L'AURORE, avec Titon étant mal aſſortie,
Vient prendre à mes dépens les plaiſirs de la vie;
Et, voulant à Céphale inſpirer de l'amour,
Se pare des rayons qui font naître le jour.
Arrête un peu ta courſe, adorable Déeſſe;
Il n'eſt pas encor temps de quitter ma Maitreſſe.
Il n'eſt pas encor temps de répandre tes pleurs,
D'éclairer les mortels & d'arroſer les fleurs.
Veuillent les juſtes Dieux, pour aſſurer ta gloire,
Que l'oiſeau de Memnon s'immole à ſa mémoire;
Pourvu que ta bonté laiſſe croître les nuits,
Quand tu me trouveras dans l'état où je ſuis.
Je ſuis, ſur un beau ſein, dans une joie égale
A celle que ſouvent tu donnes à Céphale;
Tout ſemble conſpirer au plaiſir que je ſens;
L'air eſt humide & froid, les oiſeaux languiſſans.
L'organe du deſtin, la voix de la nature
Flatte de mes deſirs l'agréable impoſture;
Toi, trop ſenſible, hélas! à des tranſports ſi doux,
Tu prends à nos dépens ce qu'elle donne à tous.
Cruelle, n'eſt-ce pas commettre une injuſtice?
Differe tes plaiſirs, retarde mon ſupplice;
Ne mêle pas encor, dans nos champs azurés,
Les perles de ton char à l'émail de nos prés.

Le Pilote ſavant compoſe mieux ſes voiles,
Lorſqu'il eſt éclairé par les ſeules étoiles;
Et, dans l'obſcurité, la malice des eaux
Ne peut de ſon deſſein écarter ſes vaiſſeaux.
Regarde quelle joie apporte une lumiere
Qui fait au voyageur reprendre ſa carriere;
Qui force le Soldat de ſe rendre au danger;
Qui, près de ſon troupeau, rappelle le Berger;
Qui montre au Vigneron la peine préparée,
Trouble du Laboureur la paix mal aſſurée,
Et le fait de ſes bœufs rompre le doux ſommeil,
Pour aller ſous le joug attendre le ſoleil;
Qui ravit aux enfans que le travail accable,
Les charmes innocens d'un repos agréable;
Et, pour un faux bonheur les rendant malheureux,
Les remet ſous les loix d'un Maître rigoureux;
Qui, pour expédier des affaires preſſées,
Enleve les maris aux femmes mal baiſées,
Et c'eſt, pour bien juger de ces foibles vainqueurs,
Ce qui cauſe ſouvent leurs mauvaiſes humeurs.
Ce jour, des Avocats avance le martyre;
Celui qui veut plaider penſe à ce qu'il doit dire,
Et celui qui conſulte examine tout bas
Ce qu'il faudra répondre, ou ne répondre pas.
Ce jour ne laiſſe point de paix dans les familles:
Les femmes au matin reprennent leurs aiguilles;
Et, voulant s'acquitter des plaiſirs de la nuit,
Font un partage égal du trouble qui la ſuit.
Encor ſi ton retour me laiſſoit ma Maitreſſe,
Mes yeux, plus éclairés, te verroient ſans triſteſſe.
Mais pour de cet état n'être point allarmé,
Il faut ou n'aimer pas, ou n'être pas aimé.

Tant de fois du repos j'ai conjuré la mere
De faire à ſes flambeaux combattre ta lumiere,
Et tant de fois du ciel j'ai prié les flambeaux
D'empêcher tes rayons de m'ôter le repos!
J'ai cent fois deſiré que, malgré ta puiſſance,
Ton char ne pût du vent ſouffrir la violence,
Ou que de tes chevaux la divine clarté
Ne pût du ciel couvert vaincre l'obſcurité.
Quoi! tu chaſſes la nuit? Ne ſois pas ſi cruelle;
Souviens-toi de Memnon, qu'il étoit noir comme elle;
Et cette couleur noire, en ce fils trop pleuré,
Etoit de ta rigueur un préſage aſſuré.
Tu voudrois nous cacher le ſecret de ton âme,
Si tes divins rayons ne trahiſſoient ta flâme;
Et, ſi l'on s'en rapporte à ce qu'on peut ſavoir,
Céphale de Titon fait ici le devoir.
Comme un mari toujours eſt le premier à croire,
Je voudrois à Titon en apprendre l'hiſtoire,
Je ſuis bien aſſuré qu'on riroit dans les Cieux,
Et que tu deviendrois la coquette des Dieux.
Quand tu fuis un vieillard, dont l'ardeur impuiſſante
De tes jeunes deſirs ne peut remplir l'attente,
Tu vas entre les bras du mari de Procris,
Rire des charités qu'on prête aux vieux Maris.
Ah! ſi pendant la nuit, Déeſſe trop cruelle,
Tu goûtois les plaiſirs d'une ardeur mutuelle,
Je ſuis ſûr que ton cœur, pour arrêter ſes pas,
Feroit les mêmes vœux que tu n'écoutes pas.
Si tu n'as pas ton fait, hélas! eſt-ce ma faute?
Si tu vis ſans douceur, eſt-ce moi qui te l'ôte?
Et t'ai-je conſeillé de prendre ce Héros,
Qui te laiſſe toujours un ſi cruel repos?

Le ſommeil aux Amans eſt toujours favorable ;
La Lune te vaut bien, & n'eſt pas moins aimable ;
Cependant elle endort ſon cher Endymion,
Tant elle aime à cacher ſa douce paſſion.
Vois comme Jupiter, le maître du tonnerre,
Pour voir la ſeule Alcmene, enveloppe la terre,
Et, pour te dérober ſes amoureux deſirs,
Fait croître de deux nuits la nuit de ſes plaiſirs.
La Déeſſe du jour écouta ces paroles,
S'en trop s'embarraſſer de mes plaintes frivoles ;
Je la vis en rougir ; mais je la vis toujours
Se moquer de ma flâme, & pourſuivre ſon cours.

QUATORZIEME ÉLÉGIE.

OVIDE veut conſoler ſa Maitreſſe de la perte de ſes cheveux.

JE vous avois prédit votre triſte aventure :
Laiſſez de vos cheveux le ſoin à la nature,
Diſois-je, quand pour eux vous épuiſiez le fard :
Votre tête à préſent n'a plus beſoin de l'art.
Si j'en euſſe été cru, vos treſſes ſans ſecondes
Pourroient juſqu'à vos pieds pendre en petites ondes,
Et de nos cœurs charmés ce doux enchaînement
Seroit de vos appas le plus rare ornement.
Ces beaux cheveux, avant leur perte infortunée,
Etoient plus déliés que le fil d'arraignée,
Plus déliés encor que ce que font les vers,
Lorſqu'ils mêlent leur ſoie en mille plis divers,
Ils n'étoient blonds ni noirs ; leur couleur animée
Etoit de toutes deux également formée ;
Et ce trouble formoit une agréable erreur
Qui valoit pour le moins l'une & l'autre couleur.
Tels, ſur le mont Ida, les cèdres à la vue
Cachent de longs filets de couleur ambiguë,
Et les veulent ſans fruit montrer à l'œil humain,
Si la hache en deux parts ne leur ouvre le ſein.
Ah ! comment pouviez-vous, adorable inhumaine,
Gâter ces beaux cheveux qui ſe friſoient ſans peine,
Qui, ſans vous faire mal, vous faiſoient regarder,
Et vous embelliſſoient ſans vous incommoder ?

Vous ne vous devez pas plaindre de vos aiguilles,
Des peignes encor moins, encor moins de vos filles:
Vos peignes vous ſervoient avec dextérité,
Vos aiguilles jamais ne vous ont rien gâté:
J'ai ſouvent admiré l'eſprit de vos Suivantes,
Lorſqu'elles vous faiſoient des treſſes ſi charmantes:
Et je n'ai jamais vu votre bras furieux
Leur reprendre l'aiguille, & venger vos cheveux.
Quelquefois, au matin, je vous ai rencontrée
Sur un lit de repos, plus belle que parée;
Vos cheveux négligés, vos yeux tout languiſſans,
Faiſoient avec le jour des combats innocens.
Je vous voyois ſemblable à ces belles Furies
Qui, cédant au ſommeil & quittant les Orgies,
Vont, les cheveux épars, dans la belle ſaiſon,
Repoſer mollement ſur un lit de gazon.
Ces cheveux ſi charmans, quoiqu'ils fuſſent ſi tendres,
Ont bien ſouffert, avant d'être réduits en cendres;
Et lorſqu'ils vous ſervoient à croître vos appas,
Dans leur obéiſſance ils trouvent leur trépas.
Le feu n'avoit à vaincre aucune réſiſtance,
Ils ſouffroient ſans courroux toute ſa violence;
Et lorſqu'avec le fer il falloit les friſer,
Ils couroient au-devant, loin de s'y refuſer.
Souvent, dans les tranſports de mon amour extrême,
Je m'écriois: hélas! épargnez-vous vous-même,
Ayez pour vos appas un peu plus de douceur,
Et traitez vos cheveux avec moins de rigueur.
Vous reconnoiſſez mal leur aimable ſervice:
Loin de les embellir, le feu fait leur ſupplice.
Vous ne leur donnez rien en leur donnant du fard,
Et toujours la nature eſt au-deſſus de l'art.

Vous ne les avez plus, ces cheveux admirables,
A qui ceux d'Apollon ne ſont pas comparables,
Et que le Dieu Bacchus, heureux de vos mépris,
Auroit pu deſirer ſans perdre de ſon prix.
Telle on nous peint Vénus, lorſque, ſortant de l'onde,
Elle fit admirer ſa beauté ſans ſeconde,
Et vit mille zéphirs, bleſſés de ſes beaux yeux,
Se couler ſur ſa gorge & baiſer ſes cheveux.
Pour mieux vous épargner une plainte frivole,
Oubliez ce bonheur que votre main nous vole,
Et ne regardez plus ce fidele miroir,
Qui s'acquitte trop bien d'un funeſte devoir.
Quand vous conſerverez cette triſte mémoire,
Vous aurez plus d'ennui, plus vous eûtes de gloire.
Vous ne vous pouvez plaire avec ce ſouvenir,
Et ce qui vous charma ne ſert qu'à vous punir.
Je ne vous ai point vu de fievre aſſez cruelle
Pour vouloir triompher d'une treſſe ſi belle,
Et jamais du poiſon les mortelles rigueurs
Ne vous ont dérobé ces chaînes de nos cœurs.
Jamais une rivale, inſtruite en la magie,
N'a de l'art contre vous pouſſé la tyrannie,
Ni l'eau Theſſalienne abattu vos cheveux,
Ni les mots enchantés n'ont détruit ces beaux nœuds.
C'eſt de vos propres mains que vous devez vous plaindre,
Cruelle, vos cheveux n'avoient que vous à craindre;
Et loin qu'à leur beauté le fard ait répondu,
Plus vous leur en donniez, plus ils en ont perdu.
Puiſque de Germanie on a fait la conquête,
De cheveux étrangers couronnez votre tête,
Et rendez grâce aux Dieux du bonheur des Romains,
Qui ſert à réparer le crime de vos mains.

Lorſqu'on admirera votre treſſe imitée,
Que vous goûterez peu cette gloire empruntée !
Et que vous rougirez d'un mouvement jaloux
Qu'on regarde le plus ce qui n'eſt pas à vous !
Que vous direz : hélas ! ce n'eſt pas moi qu'on loue ;
Sous ces fauſſes douceurs peut-être qu'on ſe joue :
Et je ne me ſouviens que j'en eus d'auſſi beaux,
Que pour mieux voir l'horreur d'en prendre de nouveaux.
Ah ! que j'ai de douleur de voir couler vos larmes,
De voir votre rougeur combattre tous vos charmes,
Et votre main cacher ce qui reſte d'appas,
Pour ſouſtraire au deſir ce qui n'y reſte pas !
Hélas ! dans votre ſein, qui n'en fait pas d'eſtime,
Vous voyez vos cheveux parler de votre crime :
Ce n'eſt pas là leur place, & ce triſte ornement,
De toute ſa beauté n'eſt plus qu'un châtiment :
Mais on verra bientôt orner votre viſage,
Vos cheveux renaiſſant, avec cet avantage
Que, les ayant perdus avec tant de douleur,
Vous les ménagerez avec plus de douceur.

QUINZIEME

QUINZIEME ÉLÉGIE.

OVIDE prend le parti de la Poéſie, & ſoutient qu'il n'y a point d'occupation plus gracieuſe.

JE ne croirai jamais que des âmes bien nées
Puiſſent me reprocher l'emploi de mes années.
Nos Critiques font bruit, & mes Vers ſont pour eux
D'un loiſir criminel les enfans odieux.
Ils diſent, pour couvrir ce qu'ils me font d'outrage,
Qu'il faut de mes ayeux imiter le courage,
Et que la République, en l'âge où je me voi,
Pourroit utilement me donner un emploi.
Que je dois adopter l'étude ou la vaillance,
Que je ſuis propre à ſuivre, ou Mars, ou l'Éloquence,
Et qu'il faut, pour ſe mettre au nombre des grands cœurs,
Ou bien ſavoir nos loix, ou les porter ailleurs.
Ceux qui parlent ainſi, connoiſſent peu la gloire;
Ils veulent pour un temps aſſurer leur mémoire;
Et moi de mon deſtin je ferois peu de cas,
Si je n'étois connu que juſques au trépas:
Dans les ſiècles ſuivans, je veux que l'on eſtime
Ce que mes ennemis font paſſer pour un crime.
Les Poëtes ſont ſûrs de l'immortalité,
Et je m'en ſuis inſtruit par ceux qui l'ont été.
Tant que le Mont Ida fera parler le monde,
Tant que le Simoïs verra couler ſon onde,

Tant que de Ténédos le nom ſera ſi beau,
Homere & ſes écrits n'auront point de tombeau.
Tant que le Dieu Bacchus donnera ſes richeſſes,
Tant qu'on verra Cérès nous faire ſes largeſſes,
Le grand nom d'Héſiode aura, par ſes beaux Vers
Ce que par leurs préſens ils ont de l'Univers.
Quoique dans Callimaque on ait peu de penſées,
On y voit de beaux tours d'expreſſions aiſées;
Et, puiſque c'eſt par-là qu'on charme les eſprits,
Ses vers ſont trop galans, pour perdre de leur prix.
La gloire de Sophocle eſt ſi bien aſſurée,
Qu'il peut à l'Univers égaler ſa durée;
Et du grand Aratus l'ouvrage ſans pareil
Aura chez nos neveux le deſtin du ſoleil.
Le valet trop ruſé, le pere inſupportable,
La femme de plaiſir, la vieille charitable,
Ne peuvent oublier ces portraits merveilleux
Dont l'illuſtre Ménandre a charmé ſes neveux.
Ces Vers qui d'Ennius ont reçu la naiſſance,
Se défendront toujours contre la médiſance,
Et du grave Accius les termes éclatans
Ont de quoi ſe ſauver des injures du temps.
Qui pourra de Jaſon oublier le voyage?
Qui pourra de Varron ne pas lire l'ouvrage?
Jaſon fit le premier flotter une maiſon;
Varron fut le premier qui parla de Jaſon.
Lucrece périra, lorſqu'on verra la terre
Rompre des élémens & la paix & la guerre;
Quand on verra les Cieux ne ſe pas ſoutenir,
Et le ſoleil caché pour ne plus revenir.
Pendant que ſous nos loix on verra tous les Princes;
Virgile s'étendra dans toutes les Provinces.

Et juſqu'à ce que Rome ait paſſé dans les fers,
Le nom de ce grand-homme aura peu de revers.
Tibulle, dont les Vers ont trouvé l'art de plaire,
Le temps n'a contre toi qu'une foible colere.
Pour n'aimer pas toujours l'amour a trop d'appas;
Et tant qu'on aimera, l'on ne t'oublîra pas.
Gallus, ſi bien connu dans l'Egypte & dans Rome,
Peut, même après ſa mort, paſſer pour un grand-homme
Et de tout ſon amour les illuſtres débris
Revivront dans les Vers qu'il fit pour Lycoris.
Il n'eſt ni bois ni fer que le temps ne terraſſe:
Les membres ſont ſujets à pareille diſgrace;
Mais la mort a borné ſon pouvoir rigoureux
Juſques à reſpecter le langage des Dieux.
Les Rois doivent céder à ce bel art d'écrire;
Quatre Vers bien tournés valent mieux qu'un Empire;
Et tout l'or que le Tage enferme ſous ſes eaux
Ne peut d'un bel eſprit égaler les travaux.
Qu'on ſoupire ici bas pour un éclat vulgaire;
J'ai le cœur moins rampant, & l'âme moins groſſiere;
Et ſi, pour m'engager, je veux choiſir un Roi,
Tout autre qu'Apollon eſt indigne de moi.
Je veux ſur le Parnaſſe aller boire en ſon verre,
Renoncer ſur le myrte aux grandeurs de la terre,
Et lorſque contre Amour j'entendrai murmurer,
J'inſtruirai les Amans de l'art de ſoupirer.
On goûte peu ſa gloire, & le feu de l'envie
S'attache obſtinément à la plus belle vie;
Mai, lorſque ſous la mort on nous voit ſuccomber
Le nom ſoutient encor ce qui vient de tomber:
Si l'on hait la perſonne, on ne hait point la cendre:
C'eſt un devoir ſacré, que chacun ſe doit rendre;

Et l'on devroit chercher des ſupplices nouveaux,
Pour qui cherche à troubler le calme des tombeaux.
Lorſque, mon tour venu, je quitterai la vie,
Je laiſſerai de moi la meilleure partie :
Mes Ecrits de ma mort braveront la rigueur,
Et j'attends le trépas, pour vivre avec honneur.

SEIZIEME ÉLÉGIE.

OVIDE avoit repris ſa Gigantomachie, qu'il eſt obligé de quitter pour retourner à ſes amours.

SI j'ai de mon pays mal ſoutenu la gloire,
Si mon feu ne vaut pas que j'en faſſe une hiſtoire,
Qu'on s'en prenne à l'Amour, cet aimable vainqueur,
Qui ſe ſert de ma plume aux dépens de mon cœur.
Ennemis du plaiſir, vieux triomphes de l'âge,
Je ne vous prierai point de lire mon Ouvrage,
Où vous ne verriez plus qu'un reſte languiſſant
D'une douceur amere & d'un charme impuiſſant.
Mais ce ſont les Beautés qui commencent à naître,
Qui doivent dans mes Vers apprendre à ſe connoître,
Et devant leurs maris les lire adroitement,
Pour exciter leur flâme aux devoirs d'un Amant.
Ce ſont ces jeunes cœurs qui pechent en tendreſſe,
Ces gens qui font encor leur premiere Maitreſſe,
Qui doivent prudemment ſe régler ſur mes feux,
Et reconnoître en moi ce qu'ils ſentent en eux.
Ils verront, en liſant mes diſgraces paſſées,
Que par les mêmes traits leurs âmes ſont bleſſées;
Et chaque Amant croira qu'on lui fait ſa leçon,
Ou qu'on aime toujours de la même façon.
Je chantois cette guerre impie & criminelle,
Où Gigès de cent bras appuya ſa querelle,

Et je ne manquois pas de termes généreux
Pour porter comme lui ſa force dans les Cieux.
Je chantois le combat & la foible vengeance
Où la terre en courroux montra ſon impuiſſance,
Et fit ſur de grands monts un inutile aſſaut
Pour voir tous ſes enfans renverſés de plus haut.
Je peignois Jupiter, qui voyoit ſous le foudre
Lequel des ennemis il réduiroit en poudre;
Et je croyois encor porter les mêmes coups
Qui firent ſur la terre éclater ſon courroux.
Corinne, de mes Vers aſſez mal ſatisfaite,
Me dit avec mépris que je fiſſe retraite:
Je quittai les combats; &, dans ce triſte jour,
Mon cœur de tous les Dieux ne connut que l'Amour.
Pardonnez, Jupiter: mon crime eſt excuſable;
Votre foudre pour moi n'avoit rien d'agréable,
Et celui de Corinne étoit prêt à porter
Des coups que votre bras ne pouvoit écarter;
C'eſt pourquoi j'ai repris le ſtyle d'Élégie;
Lui ſeul eſt mon appui contre mon ennemie.
Et d'un tendre diſcours les efforts amoureux
Ne trouvent point d'obſtacle au plus doux de mes vœux.
La Magie a toujours ſa puiſſance aſſurée:
Elle arrache la Lune à la voûte azurée:
Et ſuſpend du ſoleil le cours accoutumé,
Pour lui voler les feux dont il eſt animé:
Par ſa voix un ſerpent diviſé ſans bleſſure,
Vit en tous ſes débris, pour braver la nature;
Et les torrens, forcés de ſervir ſa fureur,
Combattent leur penchant, pour en ſuivre l'erreur.
Mon charme plus puiſſant groſſit ſous ſa contrainte;
Le fer & les reſſorts cédent à ſon atteinte,

jamais de Corinne on n'a vu la fierté
défendre des coups que mon cœur a porté.
orſque j'aurai d'Achille aſſuré la mémoire,
ourra-t-il ſur Corinne aſſurer ma victoire ?
t quand des deux Ajax j'aurai dit les beaux faits,
errai-je ſa douceur terminer mes ſouhaits ?
orſque j'aurai d'Ulyſſe écrit toute l'adreſſe,
n ſerai-je bien mieux auprès de ma Maitreſſe ?
t du vaillant Hector le redoutable bras,
our vaincre ſes rigueurs, croîtra-t-il mes appas ?
our déſarmer Corinne, il ne faut que du tendre ;
our goûter les plaiſirs, l'obliger à les prendre ;
t, par la flatterie attaquant ſon orgueil,
aire à ſa réſiſtance un illuſtre cercueil.
Quand je l'aurai louée, à mon amour extrême
lle voudra pour prix ſe donner elle-même ;
t, ſe laiſſant ſurprendre à ce charme trompeur,
a vanité flattée entraînera ſon cœur.
Ainſi, pour les Héros je ne veux plus écrire ;
eur gloire eſt impuiſſante à finir mon martyre ;
t l'Amour contre nous s'irrite juſtement,
orſque nous confondons le Guerrier & l'Amant.
C'eſt pour vous que j'écris, beaux tyrans de nos âmes :
Apprenez dans mes vers à gouverner nos flâmes ;
Connoiſſez-y l'Amour, & recevez les coups
Qu'il porte dans mon cœur, pour aller juſqu'à vous.

DIX-SEPTIEME ÉLÉGIE.

OVIDE prie l'Eſclave Bagoüs de ne pas garder ſi ſévérement ſa Maîtreſſe.

BAGOÜS, dont les ſoins volent à ma Maîtreſſe
Le temps de ſatisfaire au deſir qui me preſſe,
Écoute ſans parler, & crois que mes diſcours
Nous doivent à tous deux être d'un grand ſecours.
Hier j'apperçus Corinne en cette galerie
Où du Roi Danaüs les filles en furie
Semblent percer encor ces Princes amoureux,
Que les derniers plaiſirs rendirent malheureux.
Preſſé de mon amour, je preſſai cette Belle
De permettre la nuit que j'allaſſe chez elle;
Et l'on me répondit par un refus mortel,
Qui tenoit du timide, autant que du cruel.
Corinne s'excuſoit ſur ta garde ſévere:
Ce qu'elle appréhendoit ne pouvoit lui déplaire;
Et de deux paſſions ſon eſprit combattu
Souffroit que la terreur rappellât ſa vertu.
Si tu veux éviter ſon courroux & ta peine,
Ceſſe, cher Bagoüs, de mériter ſa haine;
Un grand cœur hait l'obſtacle; &, lorſqu'il eſt contraint,
Il aime à voir périr les perſonnes qu'il craint.
Sans cauſe à cet emploi ſon Mari te deſtine:
On ne lui peut voler ce qu'il a de Corinne;
Et, quand de la garder il t'ôteroit l'ennui,
Elle eſt toujouis la même, & la même pour lui.

l devrois moins l'aimer, ou l'aimer ſans caprice ;
:roire qu'on l'aime trop pour lui faire injuſtice ;
:t, ſans examiner ce qui ne lui plaît pas,
urer que ſa vertu répond à ſes appas.
'u peux te gouverner avec plus de ſageſſe ;
:omps, pour briſer tes fers, les fers de ta Maîtreſſe,
:t ſur-tout ſouviens-toi que de ta liberté
es nœuds ſont attachés à ſa captivité.
i tu veux au commerce être d'intelligence,
e ſecret ſur Corinne aſſure ta puiſſance,
t ſur toi, quand l'Epoux viendroit à tout ſavoir ;
ien ne peut de Corinne aſſurer le pouvoir.
orſqu'on lui donnera quelque Lettre étrangere,
)u crois, ou dis toujours qu'elle vient de ſa mere,
:t ne t'empreſſe point, ſi l'on vient lui parler,
. connoître un Galant qui ſe voudra celer.
i quelqu'un va paſſer la journée avec elle,
:t comme Médecin rend viſite à la Belle,
ide à ce ſtratagême, & fais que le Mari
aiſſe à ce Médecin le temps d'être guéri.
endant qu'ils goûteront les plaiſirs de la vie,
)ors tant que tu voudras, & jamais ne t'ennuie :
t, ſans les interrompre, attends, dans le repos,
ue l'amour épuiſé finiſſe leurs travaux.
ouffre que quelquefois Corinne, ſans obſtacle,
ille prier les Dieux, ou voir quelque ſpectacle,
:t crois toujours, ſans prendre aucune autorité,
)ue c'eſt dévotion ou curioſité.
amais un confident n'a de part à l'orage,
)uoiqué du bon ſuccès il ait tout l'avantage ;
:t pourvu qu'il ſe taiſe, il eſt preſque aſſuré
D'être ſeul excuſable & ſeul conſidéré.

Il a dans la maiſon le ſoin de toute choſe ;
Le Maître l'aime ſeul, ſur lui ſeul ſe repoſe ;
Et la femme, obligée à leur commun accord,
Répare avec éclat l'injuſtice du ſort.
Ainſi tous réunis ſous des couleurs gardées,
Ils ôtent au Mari ſes jalouſes idées,
Qui s'aſſûre bien plus ſûr ce déguiſement,
Que s'il falloit garder ſa femme étroitement.
Quand l'Epoux de Corinne aura, par ſon adreſſe,
Purgé ſon cœur jaloux de toute ſa foibleſſe,
Dans le ménage adroit d'un moment ſans témoins,
Corinne en obtiendra de quoi payer tes ſoins ;
Ce n'eſt pas qu'entre vous, pour couvrir les affaires,
De petits différends ne ſoient fort néceſſaires ;
Il faut vous quereller, & feindre une douleur
Dont le reſſentiment n'aille pas juſqu'au cœur.
Le reproche éclatant d'une faute excuſable
Couvrira le ſecret du crime véritable,
Et l'éclairciſſement d'un courroux ſans effet
Détruira les ſoupçons de ce qu'on aura fait.
C'eſt-là le ſeul moyen de braver ta naiſſance,
D'avoir la liberté, d'aſſurer ta puiſſance,
De mettre ſous tes loix Corinne & ſon Epoux ;
Sans qu'il t'en coûte rien qu'un traitement plus doux.
Mais ſi le prix eſt grand, le ſupplice eſt extrême :
Comme on paie un eſclave, on le punit de même ;
Et cent autres, du ſort éprouvant les revers,
Pour avoir trop parlé, gémiſſent dans les fers.
C'eſt par cette raiſon que l'indiſcret Tantale
Sent croître à tous momens ſa peine ſans égale ;
Que ſa faim eſt extrême auprès d'un fruit ſi beau ;
Et qu'il a toujours ſoif, quoiqu'il nâge dans l'eau ;

C'eſt par cette raiſon que ce Garde ſévere,
Argus, ſentit les coups d'une auguſte colere,
Et celle dont Junon lui confioit ſes pas
Triompha dans les Cieux de ſon juſte trépas.
Mais ſans tirer de loin des vérités certaines,
Je connois un Eſclave, & l'ai vu dans les chaînes;
Pour avoir à ſon maître appris, ſans différer,
Des crimes qu'un Epoux veut toujours ignorer.
Il méritoit encor des peines plus cruelles;
Il nuiſoit à tous deux par ſes rapports fideles,
Et dévouoit ainſi, par ſon diſcours flatteur,
L'une à ſon infamie, & l'autre à ſa douleur.
Crois-moi; toujours un homme eſt affligé dans l'âme,
Lorſqu'on lui va parler du crime de ſa femme;
Et, comme un nœud ſi doux aime à ſe conſerver,
Il en cherche ſouvent plus qu'il n'en peut trouver.
S'il n'aime pas ſa femme, il vit ſans défiance,
Il reçoit les avis avec indifférence;
Et s'il a cet amour qu'on ne ſe peut ravir,
Qui l'inſtruit, l'aſſaſſine, en croyant le ſervir;
De plus, ſur leurs maris les femmes ſont puiſſantes;
A peine croiroit-on les preuves convaincantes;
Et dans le cœur du Juge, en de telles ſaiſons,
La Beauté parle mieux que toutes les raiſons.
On ſe démentiroit, de peur de lui déplaire;
Quand on verroit la choſe, on croiroit le contraire;
Et l'on s'accuſeroit, de peur de condamner
Ce charme, ce poiſon, qui force à pardonner.
Si la femme pleuroit, on répandroit des larmes:
On prendroit contre tout le parti de ſes charmes;
Et des donneurs d'avis les ſinceres diſcours
Paroîtroient un outrage, au lieu d'un grand ſecours;

D'un combat inégal crains la funeſte iſſue ;
Ton eſpérance enfin pourroit être déçue ;
Et ſi tu ne fais pas ce que Corinne veut,
Regarde ſon viſage, & juge ce qu'il peut.
Un moment de plaiſir peut t'ôter ta puiſſance ;
Tu ſentiras les coups de ſa juſte vengeance ;
Au lieu que, ſi tu veux finir ta cruauté,
Tu connoîtras pour toi ce que peut ſa bonté.
Lorſque dans ta maiſon je demande une entrée,
De mon grand ennemi la vie eſt aſſurée ;
Ne crains point le poiſon, ni le fer de ma part ;
Qui veut donner la mort, ſe met en grand hazard.
Je ne veux que goûter les plaiſirs de la vie,
Pourvu que ta douceur ſeconde mon envie ;
Et juge ſi jamais je puis rien demander
Qu'avec plus de raiſon l'on me doive accorder.

DIX-HUITIEME ÉLÉGIE.

OVIDE continue le ſujet de l'Élégie précédente.

JE me conſolerois de te voir chez Corinne,
Dans le fâcheux emploi qu'un Epoux te deſtine;
Si l'on ne t'avoit pas dérobé les plaiſirs,
Et devant leur naiſſance étouffé les deſirs.
Mais d'aucun ſexe en toi l'on ne voit l'avantage;
Ta vie à la nature eſt un ſenſible outrage,
Et depuis le berceau tu n'a plus le pourvoir
De donner les plaiſirs, ni de les recevoir.
Plût au Ciel que celui qui, le premier, dans Rome,
Trouva l'art de laiſſer & de détruire l'homme,
Plût ſentir le premier, ſans ſouffrir le trépas,
Toute l'horreur d'être homme, & de ne l'être pas.
Il eût été plus doux, & toi plus favorable;
Et, faiſant à mes vœux un retour équitable,
Ton amour réfroidi pourroit juger en moi
Ce que dans ſon ardeur il eût put faire en toi.
Au grand nom de Soldat tu ne dois rien prétendre;
Tes bourreaux t'ont ôté le vaillant & le tendre,
Et t'ont également fermé dans même jour
Le chemin de la gloire & celui de l'amour.
Laiſſe aux hommes parfaits & la force & l'adreſſe;
Il ne faut t'attacher qu'auprès de ta Maitreſſe;
C'eſt la ſeule douceur que tu peux eſpérer,
Et c'eſt la ſeule gloire où tu dois aſpirer.

Par des ſoins indulgens mets-toi bien auprès d'elle ;
Il faut, pour l'obliger, n'avoir pas tant de zele ;
Tu verras autrement que tu perds par tes ſoins
Un bien, ſi tu voulois, qui te coûteroit moins.
De plus, en ton viſage on remarque des charmes
Qui contre le beau Sexe ont de puiſſantes armes,
Et je puis t'aſſurer, ſans éclairciſſement,
Que tu ſeras aimé, ſi tu veux être Amant.
Peut-être que tu crois n'avoir pas la puiſſance
De goûter les plaiſirs que fait la jouiſſance ;
Mais comme tout le monde eſt ſoumis à la loi,
L'amour a ſes douceurs pour des gens comme toi.
Ainſi prends les plaiſirs, ou laiſſe-moi les prendre ;
Je t'ai prié deux fois, & tu devrois m'entendre :
Pareille occaſion ne vient pas tous les jours,
Et tu perds ton bonheur, ſi tu perds mes amours.

DIX-NEUVIEME ÉLÉGIE.

OVIDE s'accuſe d'inconſtance.

JE ne veux point défendre un crime inexcuſable;
Peut-être, en le cachant, je me rendrois coupable;
Peut-être, en l'avouant, je le réparerai,
Et l'on m'excuſera, quand je me jugerai.
Je veux toujours changer, quoiqu'avec répugnance.
Et je ne ſuis conſtant que dans mon inconſtance.
Qu'un cœur comme le mien eſt digne de pitié,
Lorſqu'il veut quelque choſe, & ne veut qu'à moitié!
Je regarde un objet ſans en voir le mérite:
L'amour à la vertu dérobe ma conduite;
Je ſuis, & ne ſuis plus; ſemblable à ces vaiſſeaux
Qui ſont toujours ſoumis aux caprices des eaux.
Le Beau-Sexe a pour moi des armes incertaines;
Quelquefois un moment ſerre & briſe mes chaînes;
Mon âme tous les jours reçoit un nouveau coup,
Et j'aime trop d'objets pour les aimer beaucoup.
Si je vois quelque Belle à mes yeux tout de flâme
Dérober ſes regards pour me cacher ſon âme,
J'ai du reſpect pour elle autant que pour les Dieux;
Et ſuis forcé d'aimer l'obſtacle de mes vœux.
J'aime qu'on m'enviſage avec beaucoup d'audace:
Les yeux ſont peu hardis, quand le cœur eſt de glace;
Mais ſi pour les plaiſirs il a quelque penchant,
La vue eſt aſſurée, & le regard touchant.

Si quelqu'autre eſt cruelle ; & , pour croître ma peine,
Se pare auſtérement de la vertu Romaine ;
Je crois qu'elle ſe gêne en voulant refuſer,
Et que rien n'eſt facile, à moins de tout oſer.
J'adore les appas d'une ſpirituelle,
Je l'aime ſans eſprit, pourvu qu'elle ſoit belle ;
Les talens du Beau-Sexe ont peu d'attraits pour nous,
Et l'eſprit ne lui ſert qu'à repouſſer nos coups.
Si quelque Connoiſſeuſe, en liſant mon Ouvrage,
A mes Vers amoureux refuſe ſon ſuffrage,
Je quitte mon parti, je me range du ſien,
Pourvu que ſon amour veuille écouter le mien.
Quelqu'autre lit mes Vers avec indifférence,
Sans en voir le beau tour, ſans aimer leur cadence ;
Ce n'eſt pas un malheur, pourvu qu'en ce moment
D'avec le Bel-Eſprit on diſtingue l'Amant.
Qu'on ſe moque de l'un pour ſe donner à l'autre,
Qu'on outrage l'amour pour contenter le nôtre,
Que le ſort de mes Vers ſoit utile à mon cœur,
Et que le grand mépris étouffe la rigueur.
Celle qu'on voit marcher avec délicateſſe,
M'inſpire par préſage une forte tendreſſe :
Qu'une autre ait l'air plus rude & le corps moins léger,
Je crois que les plaiſirs la veulent corriger.
Lorſque quelque Beauté mêle avec avantage
Les accords de la voix aux charmes du viſage,
Sa bouche me fait naître un deſir de ſavoir
Si la mienne, en baiſant, feroit bien ſon devoir.
Quand de deux belles mains, heureuſement unies,
Le luth eſt bien pincé dans toutes ſes parties,
L'Amour, ce doux tyran qui frappe avec douceur,
Fait des cordes du luth les chaînes de mon cœur.

Quand je vois quelque Belle empoiſonner ſes armes,
Animer ſa beauté, poſſéder tous ſes charmes,
Ménager dans ſa taille un déſordre charmant,
Par eſpoir d'être aimé, je deviens ſon Amant.
L'on doit peu s'étonner ſi j'adore un mérite
Qui pouſſeroit à bout la vertu d'Hyppolite;
Et Phedre, qui l'aimoit avec tant de beauté,
L'eût fait penſer deux fois aux vœux de chaſteté.
Rien ne s'offre à mes yeux que mon cœur ne s'applique;
La force d'un grand corps me paroît héroïque:
Tout m'en plaît, tout m'en charme, & je voudrois, la nuit,
Meſurer ſa longueur à celle de mon lit.
La taille médiocre eſt jolie, eſt aiſée;
Enfin des deux côtés mon âme eſt diviſée,
Et mon cœur, ſans amour, charmé de toutes deux,
Aime à ſe repoſer ſur le choix de mes yeux.
Si je vois quelque Belle avec peu de parure,
J'admire les beautés qu'elle a de la nature,
Et quelqu'autre plus leſte étale des appas
Qu'un viſage ſans fard ne lui donneroit pas.
J'aime en tous les objets la beauté différente;
La Brune a du brillant, la Blonde eſt languiſſante,
Et l'amour de mes vœux triomphe également
Dans ſa délicateſſe & dans ſon enjouement.
La Nymphe aux noirs cheveux, me charmant le courage,
Me paroît de Léda poſſéder l'avantage;
Et, dans le beau deſir de vivre ſous ſes loix,
Le plus grand de nos Dieux autoriſe mon choix.
Quand les cheveux dorés ſurprennent ma foibleſſe,
Je crois faire à l'Aurore un don de ma tendreſſe.
Ainſi des Dieux vaincus, par un je ne ſais quoi,
L'Hiſtoire ne dit rien que je ne trouve en moi.

Je donne à la jeuneſſe & mes feux & mes crimes :
La vieilleſſe en partage a mes feux légitimes ;
Et, de deux paſſions puiſſamment combattu,
Si j'aime les plaiſirs, j'adore la vertu.
Enfin, toutes les fois qu'on parle d'une Belle,
Sur un ſimple rapport mon cœur brûle pour elle ;
Et, par ſon changement ſe voulant ménager,
S'engage tous les jours pour ne pas s'engager.

VINGTIEME ÉLÉGIE.

OVIDE accuſe ſa Maitreſſe d'infidélité.

AMOUR, dont j'ai ſenti la douce violence,
u n'as plus contre moi qu'une foible puiſſance :
: ne ſaurois plus vivre accablé de mon ſort,
: vivre avec l'horreur de ſouhaiter la mort.
ui, je l'ai ſouhaitée, en voyant que ma flâme
e pouvoit de Corinne embrâſer la belle âme.
ais je l'ai ſouhaitée avec empreſſement,
uand j'ai vu que Corinne aimoit le changement.
: n'eſt pas d'un Billet le diſcours infidele,
ıi porte un feu jaloux dans une ardeur ſi belle,
i tous ces petits ſoins, ni ces regards ſurpris,
ui font parler deux cœurs, lorſqu'ils ſont bien unis.
élas ! dans les douleurs dont mon âme eſt atteinte,
ſuis trop foible encore, & trop juſte en ma plainte,
on cœur eſt trop charmé pour tenter un retour,
j'ai de trop bons yeux pour flatter mon amour.
eureux qui, prévenu d'une forte tendreſſe,
:ut contre ſes ſoupçons défendre ſa Maitreſſe !
lorſque ſes raiſons ſoutiennent ſes appas,
:ureux qui peut la croire, & n'examine pas !
ais malheureux l'Amant & cruel à ſoi-même,
ıi voit le crime entier de la Beauté qu'il aime !
ılheureux le triomphe où ſon cœur eſt réduit,
rſque, pour l'excuſer, il eſt trop bien inſtruit !

Vous croyiez, par le vin que vous m'aviez fait boire,
Que mes yeux éblouis, ou mon peu de mémoire,
Aideroient vos appas à vous justifier :
Mais l'Amour peut tout voir & ne rien oublier.
J'ai vu de vos regards la muette éloquence
Se faire de vos feux entiere confidence ;
Vos transports animer cent timides soupirs ;
Vos gestes amoureux expliquer vos desirs,
Vos doigts avec du vin confier à la table
Les tendres mouvemens d'un commerce agréable ;
Et ce langage adroit envoyer à vos yeux
Les signes destinés à parler de vos feux :
Et, comme les Amans ne sont pas sans lumiere,
Lorsque sur vos secrets retournant la matiere,
Vous n'avez pu cacher à l'amour dédaigné
Le véritable sens d'un discours éloigné ;
Quand le repas fini chassa la compagnie,
Les uns pour le sommeil quitterent la partie,
D'autres firent un cercle, à la fin du régal
Où l'on ne vous vit point, ni vous ni mon rival.
Lors je vous vis donner des baisers l'un à l'autre,
Vous, recevoir le sien ; lui, dérober le vôtre ;
Mais l'avoir, mais le prendre avec cette douceur
Qui fit toute ma joie & toute ma douleur.
Vos baisers n'étoient pas de ceux que la nature
Employe à conserver l'union toute pure,
Mais de ceux où l'amour fait de tendres efforts,
Que n'a point la nature en ses foibles transports.
Ils n'étoient pas de ceux que Diane & son frere
Prennent pour truchement d'une amitié sincere,
Mais de ceux dont Vénus, animant ses appas,
Fait triompher son fils dans le Dieu des combats ;

:las ! dis-je en courroux, que fait celle que j'aime ?
:-ce-là cet amour qui devroit être extrême,
ne craignez-vous point que mes feux irrités
illent raſſaſier du bien que vous m'ôtez ?
ımour nous fait goûter ce qu'il a de plus tendre ;
ıis vous le détruiſez pour en vouloir trop prendre,
jamais on n'a vu ſes charmantes douceurs,
ns perdre de leur prix, unir plus de deux cœurs.
›rinne, qui voyoit ſa faute toute entiere,
›nnoiſſant mon amour, approuva ma colere,
, dans ce triſte état ne pouvant m'oublier,
ícha par ſa rougeur à ſe juſtifier.
:lle on voit tous les jours l'Aurore en ſa naiſſance ;
:lle eſt d'une Beauté la timide préſence,
ıand on montre à ſon cœur, ſans choix & ſans deſir,
époux que ſes parens ont voulu lui choiſir.
:lle eſt auprès du lys une roſe apportée ;
:lle eſt la Lune au Ciel par un charme arrêtée ;
el eſt l'habit des Rois, le ſceau de la grandeur,
›rſque dans la Syrie il a pris ſa couleur ;
:lle étoit la couleur qui peignit ſon viſage :
: petit accident l'embellit davantage,
: je lus dans ſes yeux, qui me rendoient ſa foi ;
épit contre elle-même, & tendreſſe pour moi.
›ur m'en donner encor des marques plus certaines ;
ı main de ſes cheveux rompit les belles chaînes,
: juſqu'à ſon viſage oſa porter les coups
ui vouloient m'arracher un traitement plus doux.
orinne, dans l'excès d'une douleur preſſante,
orſqu'elle s'accuſa me parut innocente,
:t je ne la pus voir ſe faire un châtiment,
ans prendre ſon parti contre ſon jugement.

J'avois avant ſes pleurs un courroux équitable :
Quand je la vis pleurer, je me crus le coupable ;
Et lors, je la priai de ſoulager mon mal
Par les mêmes douceurs qu'avoit eu mon rival.
Je la vis d'un ſouris m'expliquer ſa tendreſſe,
Puis me ſerrer la bouche avec délicateſſe,
Et me faire goûter ces plaiſirs amoureux
Qui font à Jupiter abandonner les Cieux.
Souvent, lorſque je ſonge à ce baiſer ſi tendre,
Je ne puis endurer qu'un autre ait pu le prendre ;
Et, dans le ſouvenir d'avoir été baiſé,
Je ſens toute l'horreur d'un plaiſir diviſé.
Je ne goûtai jamais tant de joie avec elle ;
Mais elle fut pour moi trop douce & trop cruelle ;
Et dans ce doux baiſer, ſi plein de faux appas,
Je trouvai des plaiſirs que je ne cherchois pas.
Le mélange charmant de nos levres unies
Me fit connoître enfin toutes tes perfidies :
Et je ne puis douter qu'aux dépens de ta foi,
Tu ne ſois en douceur mieux inſtruite que moi.
Bagatelle : un baiſer n'eſt pas ce qui m'irrite :
Ah ! ſi cette faveur n'avoit point eu de ſuite,
Je ſerois conſolé ; mais ce qu'on m'a fait voir
Ne m'a que trop appris ce qu'on peut en ſavoir.
Celui qui du baiſer te donna le myſtere,
Ne fit pas à demi tout ce qu'il ſavoit faire ;
Et ce Maître galant, ſi j'en crois mes ſoupçons,
Eut bien d'autres faveurs pour prix de ſes leçons.

VINGT-UNIEME ÉLÉGIE.

Sur la mort d'un Perroquet.

L'Oiſeau le plus charmant qu'on pût voir dans le monde;
Son fameux Perroquet, de beauté ſans ſeconde,
A pu ſe dérober, avec tous ſes appas,
A la néceſſité de ſouffrir le trépas.
Oiſeaux, qui dans ce jour voyez finir ſa vie,
Rendez-lui les devoirs où ſa mort vous convie;
Et, comme ſes amis, donnez à ſon malheur
Tous les empreſſemens d'une forte douleur.
Outragez-vous le ſein, comme c'eſt la coutume;
N'ayant point de cheveux, arrachez votre plume;
Et pour chants funéraux pouſſez quelques ſoupirs,
Qui puiſſent dans les airs porter vos déplaiſirs.
D'un tyran autrefois vous eûtes à vous plaindre;
Mais, Philomele, enfin ce grand feu doit s'éteindre;
Et votre ſœur Progné, ſi ferme à ſe punir,
Doit de la mort d'Ithys perdre le ſouvenir.
Dans ſes commencemens la douleur a des charmes;
Nos maux ont trop vieilli pour demander des armes:
Mais puiſque vous avez habitude à pleurer,
Pleurez pour cet oiſeau qui ne fait qu'expirer.
Pleurez, pleurez ſur-tout, aimable Tourterelle,
Pleurez les nœuds rompus d'une ardeur ſi fidelle;
Et, faites, par reſpect d'une tendre amitié,
Ce que d'autres oiſeaux vont faire par pitié.
Vous aviez l'un pour l'autre une forte tendreſſe;
Tout deux pareille joie, & pareille triſteſſe,

Toujours en même état, jamais d'éloignement,
Que celui dont la mort rompt votre attachement.
On vante l'union de Pylade & d'Oreſte;
Tels vous étiez tous deux avant ce jour funeſte,
Tels vous étiez encor, ſans change & ſans retour,
Si la mort n'eût briſé les chaînes de l'amour.
Cher Oiſeau, ta conſtance eſt-elle un avantage?
Que te ſert ta beauté, ta couleur, ton langage?
Que te ſert d'être aimé de l'objet de mes feux,
Quand le ſort te ravit un bien ſi précieux?
Par tes belles couleurs, divinement mêlées,
Les pierres de grand prix paroiſſoient égalées,
Et dans ce que ta langue eut de facilité,
L'homme le plus ſavant ſe voyoit imité.
Tes jaloux à leur haîne ont limité ta vie;
Ton trépas eſt ſans doute un effet de l'envie;
Tu n'outrageois perſonne, & ton foible deſir
Bornoit toute ſa gloire à donner du plaiſir.
Les Faucons, élevés dans une humeur cruelle,
Font avec les Perdrix une guerre éternelle:
Ils vivent cependant avec plus de bonheur
Que ſi toute leur vie ils avoient ta douceur.
Toi ſeul aimois la paix; & (qui le pourroit croire?)
Deux ou trois gouttes d'eau te ſuffiſoient pour boire,
Quelques noix pour manger, avec quelques pavots
Qui puſſent doucement t'inſpirer le repos.
Le Milan, le Vautour ſont toujours à la proie,
Là toute leur adreſſe, & là toute leur joie;
Et mille autres encor qu'on a peine à bannir,
Sont laiſſés dans le monde afin de le punir.
Toi, de tous les oiſeaux qui fus le plus aimable;
Par ta rare beauté, par ta langue admirable,

Tu n'as ſi peu vécu que pour croître l'ennui
Que nous pouvons avoir pour te perdre aujourd'hui.
Ah ! plaignons-nous aux Dieux que les plus belles vies
Sont toujours par la mort les premieres ravies,
Et que leur choix au nôtre oppoſant tous leurs ſoins,
Nous laiſſe trop long-temps ce qui nous plaît le moins.
Par ſon peu de valeur, Therſite, en aſſurance,
Vit de Protéſilas expirer la vaillance,
Et les freres d'Hector pleurent ſur un trépas
Qu'éloignés du péril ils ne redoutoient pas.
Je ne parlerai point des vœux que ma Corinne
Fit, pour te conſerver, à la bonté divine;
Ce ſeroit rappeller un ſouvenir fâcheux,
Qui coûte à ſa priere un refus odieux.
Ton mal, que tous les jours croiſſoit ta deſtinée,
Devenu plus cruel la ſeptieme journée,
Te fit enviſager, dans ce moment preſſé,
Ce qu'a de plus horrible un trépas avancé;
Lors tu fis un effort ſur ta propre foibleſſe,
Pour d'un mourant adieu conſoler ta Maitreſſe;
Et l'on vit que ton ame avoit peine à ſortir,
Sans lui faire un préſent de ton dernier ſoupir.
Sur un petit côteau, dans les Champs Eliſées,
Se voit un grand amas de branches enlacées,
Où l'humide cryſtal d'un aimable ruiſſeau
Rend l'herbe toujours verte, & le lieu toujours beau.
Là, de tous les Oiſeaux trouvent leur récompenſe
Ceux qui chez les Mortels vivent dans l'innocence;
Mais dans ce lieu charmant on ne voit point entrer
Ceux qui ſont ici-bas pour nous faire endurer.
C'eſt-là qu'on voit le Cygne, & l'unique du monde,
Le Phénix étaler ſa beauté ſans ſeconde;

Que l'Oiſeau de Junon, par ſes belles couleurs,
De la diverſité diſpute avec les fleurs.
C'eſt-là que du Pigeon les flammes mal éteintes
Renouvellent encor leurs premieres atteintes,
Et qu'avecla Colombe il goûte innocemment
Les plaiſirs épurés d'un amour ſi charmant.
C'eſt-là qu'un Perroquet, que ſa chere Maitreſſe,
L'adorable Corinne, aimoit avec tendreſſe,
Peut tantôt divertir, & tantôt peut troubler
Les Oiſeaux empreſſés à l'entendre parler.
Le corps où ſa belle âme étoit ſi bien unie
Fut mis ſous une pierre, à la fin de ſa vie;
Et du bruit de ſon nom pour remplir l'Univers,
On fit ſur ſon tombeau graver ces quatre Vers:

Ci gît qui, n'étant qu'un Oiſeau,
Se fit entendre comme un Homme;
Il fut la merveille de Rome,
Et charma ce que Rome eut jamais de plus beau.

VING-DEUXIEME ÉLÉGIE.

OVIDE se justifie à Corinne, du soupçon qu'elle avoit eu de son infidélité.

QUOI! toujours, sans raison, m'accuser d'inconstance!
Je puis facilement prouver mon innocence:
Mais quel qu'en soit le prix, je ne le goûte pas,
S'il la faut acheter par de si grands débats.
Quand dans les jeux publics, où Rome est sans seconde,
Je jette sans dessein les yeux sur tout le monde,
De toutes ces beautés votre cœur affligé
Vous fait un choix jaloux où je n'ai pas songé.
Lorsque de quelque objet aimé de la nature
Je surprends quelquefois un regard d'aventure,
Vos soupçons mal fondés trouvent, par ce regard,
Un amour concerté dans un jeu de hasard.
Si je loue une Belle, elle a toute ma flâme,
On voit dans mes discours le secret de mon âme;
Et si j'ai du mépris pour ce qu'on doit louer,
C'est pour couvrir un feu que je n'ose avouer:
Quand mon visage est gai, c'est par indifférence:
Lorsqu'il est languissant, il pleure quelque absence.
Sans consulter mon choix, vous donnez mon ardeur,
Et vous prenez pour vous ce que j'ai de froideur.
Plût aux Dieux que je fusse un peu moins excusable!
Je souffrirois sans peine, en me sentant coupable;
Et pour les grands forfaits le supplice apprêté,
N'est jamais d'un grand poids, lorsqu'on l'a mérité.

Je ſuis trop innocent; par mes ſoins à vous plaire,
Je détruis le crédit qu'auroit votre colere;
Et, par de faux ſoupçons vous laiſſant abuſer,
Vous me juſtifiez, au lieu de m'accuſer.
Vous êtes trop adroite à vous gêner vous-même:
Vous ne pouvez douter de mon amour extrême;
Cependant vous cherchez les raiſons d'un courroux
Dont toute la rigueur ne va pas juſqu'à vous.
Cypaſſis, qui toujours vous a ſi bien ſervie,
Cypaſſis eſt l'objet de votre jalouſie;
Et, ſi l'on vous en croit, elle a tous mes ſoupirs,
Et, ſi l'on vous en croit, elle a tous vos plaiſirs.
Si je voulois pécher, je choiſirois un crime
Qui pût avec mon feu conſerver mon eſtime;
Et, pour faire éclater des deſirs ſoupçonnés,
J'aurois de meilleurs yeux que vous ne m'en donnez.
Pourrois-je ſoupirer pour de honteuſes chaînes,
Qui ſouvent à l'amour déroberoient mes peines?
Et pourrois-je, étant libre, attacher à mon choix
De deux captivités l'impitoyable poids.
Et pourrois-je à ce point trahir ma propre gloire?
Quand de tous ſes conſeils je ne voudrois rien croire,
Vous aimez Cypaſſis, elle vous aime auſſi;
J'aurois dans mon amour aſſez bien réuſſi.
Que pourrois-je eſpérer, que promettre à mon ame,
Qu'un trop juſte refus de mon injuſte flâme?
Et qu'alors votre joie à ſavoir mon malheur
Combattroit puiſſamment la perte de mon cœur!
Si ce raiſonnement ne vous peut ſatisfaire,
Je jure par l'amour, je jure par ſa Mere,
Que je ſuis innocent, & que, juſqu'au trépas,
J'aurai la même ardeur pour les mêmes appas.

VINGT-TROISIEME ÉLÉGIE.

A Cypaſſis, Suivante de Corinne.

AIMABLE Cypaſſis, qui, par des ſoins fidèles,
Trouvez l'art d'embellir des beautés naturelles,
Digne qu'une Déeſſe implore ton ſecours,
Pour mettre en ſes cheveux mille petits Amours;
Qui me ſers auſſi bien par ta beauté divine,
Que tu ſers par ton art les cheveux de Corinne;
Inſtruite galamment dans l'un & l'autre emploi,
Propre pour une Dame, & plus propre pour moi:
Qui peut de ſon malheur & de notre tendreſſe
Avoir ſi bien inſtruit ta jalouſe Maitreſſe?
Ce n'eſt point mon déſordre, ou ces empreſſemens
Que les derniers plaiſirs ſont entre les Amans.
J'ai toujours ſoutenu que les âmes bien nées
Ne pouvoient s'abaiſſer aux beautés enchaînées;
Et je ſavois pourtant que l'Amour autrefois
N'en fit pas une regle invincible à ſon choix:
Je ſavois que l'honneur du généreux Achille
Fit contre Hyppodamie un effort inutile,
Et que d'Agamemnon le cœur bien amoureux
Fit ſoumettre à des fers ſon bras victorieux.
J'ai cru par ces Héros ma foibleſſe excuſée,
Mon amour à couvert, & ma gloire appaiſée;
Et de fauſſes clartés ſi je ſuis combattu,
Le péché de deux Rois vaut bien une vertu.
Quand Corinne ſur toi haſardoit ſa colere,
Ta rougeur trahiſſoit ce que tu voulois taire;

Et moi, qui voyois bien le ſecret de ton cœur,
Je faiſois des ſermens, pour trahir ta rougeur.
Tu connois à quel prix ce ſervice t'engage;
L'on ne peut trop payer un pareil témoignage;
Et, pour te délivrer d'un reproche éternel,
Tu me dois les douceurs qui m'ont fait criminel.
Quoi! tu rougis encore, & tu feins une crainte!
Crois-moi, renonce aux feux dont ton âme eſt atteinte:
Le plaiſir diviſé peut toujours éclater;
Qui partage l'amour ne ſait pas le goûter.
Si ton âme à mes vœux ne devient favorable,
Afin de t'accuſer, je me rendrai coupable,
Et nous condamnerai tous deux également,
Pour punir le refus d'un crime ſi charmant.
Je ne laiſſerai point de jour à l'innocence,
Je montrerai le lieu de notre intelligence;
Enfin de nos plaiſirs j'irai dire aujourd'hui
Ce qu'on n'en peut ſavoir ſur le rapport d'autrui.

VINGT-QUATRIEME ÉLÉGIE.

OVIDE fait voir à Græcinnus, par ſon expérience, qu'on peut aimer deux perſonnes à la fois.

JE t'ai vu ſoutenir, avec empreſſement,
Qu'un Amant partagé n'aimoit que foiblement,
Et qu'un cœur trop preſſé d'une folle foibleſſe,
Ne pouvoit en deux lieux engager ſa tendreſſe.
Ou tu n'as pas connu ce que tu me diſois,
Ou tu ne m'as pas dit ce que tu connoiſſois.
Je me trouve ſurpris dans mon peu d'aſſurance,
Ou de ta perfidie, ou de ton ignorance;
Et je ſais qu'aujourd'hui deux objets m'ont charmé,
Sans ſavoir qui des deux ſera le plus aimé.
Deux Beautés à mes yeux paroiſſent admirables:
La nature les fit toutes deux adorables;
Et l'art d'intelligence, avec le ſoin des Dieux,
Partagé comme moi, les ſoutient toutes deux.
La préſente eſt toujours plus belle que l'abſente;
L'abſente, à ſon retour, devient auſſi charmante.
Je croirois faire un crime à fixer un deſir,
Et deux choix oppoſés m'empêchent de choiſir.
Ainſi que d'un vaiſſeau la conduite ordinaire,
Pour ſuivre le bon vent, combat le vent contraire,

Mon cœur, trop engagé dans ce malheureux jour,
De ſon engagement diſpute avec l'Amour.
N'étoit-ce pas aſſez, Déeſſe impitoyable,
Que je fuſſe amoureux, ſans être miſérable?
N'étoit-ce pas aſſez de ne point réſiſter,
Sans perdre dans l'amour ce qui le fait goûter?
Sans jetter de mes feux une nouvelle flâme,
Dont la fauſſe lumiere éteint l'autre en mon âme;
Et qui, de deux objets flattant mon foible cœur,
Pour gêner le vaincu, ne fait point de vainqueur?
J'aime mieux toutefois vivre en inquiétude,
Que jouir du repos que fait la ſolitude;
Et l'amour diviſé me ſemble encor plus doux,
Que le triſte pouvoir de parer à ſes coups.
Paſſent mes ennemis des nuits déſagréables,
Sans donner à leurs ſens leurs ſouhaits équitables;
Mais que de mon ſommeil le cours reſpectueux
Me laiſſe des plaiſirs le temps délicieux.
Que l'amour quelquefois, par ſa bonté divine,
Me mette entre les bras l'adorable Corinne,
Ou même, pour m'ôter tout-à-fait le repos,
Qu'il faſſe à deux Beautés partager mes travaux.
Sans trop m'incommoder, je les puis ſatisfaire;
Le plaiſir fortifie un Amant qui veut plaire:
Lorſqu'il faut travailler, je ne ſuis jamais las,
Et j'en nommerois bien, qui ne s'en plaignent pas.
J'ai quelquefois paſſé des nuits toutes entieres
A faire mon devoir ſur certaines matieres;
Et ſouvent j'ai trouvé, bien loin de me laſſer,
Que j'étois le matin prêt à recommencer.

Heureux qui peut mourir ſur le ſein d'une femme !
C'eſt-là qu'avec plaiſir on rend toute ſon âme :
Et c'eſt-là que le Ciel, dans de douces langueurs,
Me devroit de la mort adoucir les rigueurs.
Que le Soldat, flatté d'une vaine apparence,
Ait d'un riche butin la trompeuſe eſpérance;
Que le riche, ſoumis au caprice de l'eau,
S'enferme avec ſon or dans le même tombeau;
Que chacun, à ſon gré, ſur ſon erreur ſe fonde;
Pour moi je veux ſortir doucement de ce monde,
De mon dernier ſoupir faire un ſoupir d'amour,
Expirer en faiſant ce qui donne le jour;
Et lors quelqu'un dira, peut-être avec envie :
Il a trouvé la mort aux douceurs de la vie.

VINGT-CINQUIEME ÉLÉGIE.

A CORINNE,

SUR le péril du voyage qu'elle veut entreprendre.

LES Héros de la Orece & les fils de ſes Princes,
Pour aller à Colchos, quitterent leurs Provinces,
Et furent les premiers, ſous les loix de Jaſon,
Qui firent ſur les eaux flotter une maiſon,
Le ſuccès attendu remplit leurs deſtinées;
La Toiſon dans leurs mains trompa les Cyanées;
Et de deux grands rochers le choc impétueux
Ne put leur enlever un bien ſi précieux.
Les Dieux, pour nous ôter le péril de l'orage,
Devoient à ce vaiſſeau préparer un naufrage,
Et non pas avec ſoin lui donner un appui
Auſſi traître pour nous qu'infaillible pour lui.
Corinne, que j'adore avec tant de conſtance,
Quitte, pour naviguer, le lieu de ſa naiſſance,
Et, reſtant inſenſible aux plus doux de mes vœux,
Pour ſe livrer aux eaux, m'abandonne à mes feux.
Hélas! de quels ennuis je vais être la proie!
Tous les vents, tour-à-tour, viennent troubler ma joie;
Et, ſur votre péril ne pouvant me flatter,
Je ſens déja les coups qu'ils doivent vous porter.
Vous ne trouverez point de Forêts ni de Villes,
Qui contre leur courroux vous offrent des aſyles,

Même objet loin de vous, même objet ſous vos pas,
Toujours incertitude, ou frayeur du trépas.
Là, vous ne verrez point ces coquilles charmantes
Qu'embellit un amas de couleurs différentes ;
L'eau vous les cachera : mais on peut ſur les bords
Admirer la nature en ſes foibles efforts.
C'eſt-là que quelquefois les âmes bien charmées
Se vont entretenir des perſonnes aimées ;
Mais depuis qu'un navire a pris le large en mer,
Il éloigne toujours ce qui la fait aimer.
Lorſqu'on nous vient inſtruire avec exactitude
De tout ce que les vents étalent de plus rude,
De ces fameux rochers dans la mer avancés,
Qui ſont préſens au cœur, quand on les a paſſés,
De ceux qui tous les jours y périſſent ſans nombre,
D'un danger éloigné nous ne voyons que l'ombre ;
Et ce récit nous fait, dans un état ſi doux,
Plus de pitié pour eux, que de crainte pour nous.
Mais lorſqu'on a voulu s'engager au voyage,
En vain de ſon pays on rappelle l'image ;
En vain le cœur, preſſé de ſes foibles deſirs,
Pouſſe vers le retour d'inutiles ſoupirs ;
Tantôt vous entendrez gronder ſur votre tête
Ce qu'a de plus affreux une horrible tempête,
Et tantôt ſous vos pieds il ſemble que dans l'eau ;
Vos yeux peints de frayeur choiſiſſent un tombeau,
Si le moindre Triton, de ces grottes profondes
Sortant avec éclat, fait bouillonner les ondes,
Votre ſang en tumulte autour de votre cœur,
Ira de vos appas lui porter la couleur.

Vous mettrez ce voyage au nombre de vos crimes.
Que vous ferez aux Dieux eſpérer de victimes!
Et que vous envierez le repos aſſuré
De ceux qui dans leur terre ont toujours demeuré!
Vaut-il pas mieux régler votre façon de vivre?
Le jour pincer un luth, ou voir quelque beau Livre?
Et quelquefois la nuit accorder à mes vœux
Ce qu'ont de plus charmant les beſoins amoureux?
Mais ſi de mes conſeils vous fuyez la conduite,
Veuillent les juſtes Dieux conduire votre fuite,
Et ne vous pas réduire à cette extrémité
Que votre peu d'amour n'a que trop mérité!
Vous, Nymphes de la mer, n'immolez pas ſa vie
Aux aveugles tranſports de votre jalouſie:
Vous, Neptune, ſongez qu'on met entre vos mains
La plus rare beauté qui ſoit chez les Romains.
Quittez-moi, j'y conſens, pourvu qu'il vous ſouvienne
De dérober aux eaux votre flâme & la mienne;
Allez, & que les vents, vous pouſſant tour-à-tour,
Preſſent votre départ, pour preſſer le retour.
Quelquefois ſur les bords, dans mon impatience,
J'irai du grand Nérée implorer l'aſſiſtance,
Le prier que des eaux le cours impétueux
Par votre prompt retour aime à ſervir mes feux.
Pour avancer l'effet d'une juſte priere,
Demandez aux zéphirs le ſecours néceſſaire;
Et ſi notre union ne les peut émouvoir,
Vous-même enflez la voile, afin de me revoir.
Lorſque vous reviendrez établir votre empire,
Je ſerai le premier qui verrai le navire;

Je ferai le premier qui, d'entre les humains,
Connoîtrai ma Déeſſe & les Dieux des Romains.
J'irai dans le vaiſſeau vous prendre avec tendreſſe ;
On aime à ſe charger du poids de ſa Maitreſſe :
Et, dans ce qu'un retour produit d'empreſſemens,
Je ferai les larcins que ſe font les Amans ;
J'accomplirai les vœux que ce bonheur mérite ;
Nos cœurs ſeront ſans crainte, & nos diſcours ſans ſuite,
Et, couchés ſur les bords nous ferons un feſtin
Qui n'aura pour tous mets que l'amour & le vin.
Vous me raconterez comme, dans le voyage,
Cent fois votre vaiſſeau s'eſt ſouſtrait au naufrage ;
Dans le même danger cent fois eſt retombé,
Et cent fois au péril s'eſt encor dérobé.
Vous direz, pour flatter le foible de mon âme,
Que les vents & les eaux reſpectoient votre flâme,
Et que tous vos malheurs vous donnoient peu d'effroi ;
Quand ce qui les cauſoit vous approchoit de moi.
Que ce ſoit votre amour, que ce ſoit une feinte,
Tout pourra de mon cœur favoriſer l'atteinte ;
Et c'eſt avec raiſon qu'une ſi belle ardeur
Aidera l'apparence à faire ſon bonheur.
Veuille le Dieu des eaux preſſer ce jour de gloire,
Ce jour qui dans mes fers aſſure ma victoire !
Veuille le juſte Ciel changer en vérité
Les tendres mouvemens d'un peu de vanité !

VINGT-SIXIEME ÉLÉGIE.

OVIDE triomphe des faveurs qu'il a reçues de ſa Maitreſſe.

DIGNE prix d'un héros, ſoyez-le d'un Amant.
Lauriers, ceignez ma tête en cet heureux moment.
Quoi qu'ait fait mon deſtin, dans ſa rigueur extrême,
Je viens de triompher de la Beauté que j'aime:
Elle eſt entre mes bras, & ſa facilité
Commence à me payer ce qu'elle m'a coûté.
Celle que d'un jaloux l'exacte vigilance
Déroboit aux efforts de ma perſévérance,
Et que tant d'ennemis me cachoient tour-à-tour,
Préfere à leur faux zele un véritable amour.
Quel que ſoit un triomphe, il a beaucoup de gloire;
Mais lorſque ſans péril on gagne une victoire,
Sans bruit, ſans acheter l'avantage qu'on prend,
Plus l'adreſſe y paroît, plus le triomphe eſt grand.
Je n'ai point attaqué de petites merveilles
Que je n'aye ſenti des douceurs ſans pareilles,
Quand, dans les champs de Mars, en héros indompté,
Je courois au devant de l'immortalité;
Mais ces douceurs ſouvent conſument les entrailles,
Et ſont le foible prix de mille funérailles.
J'ai borné mes deſirs à prendre mon vainqueur
Dans le piege amoureux qu'il tendoit à mon cœur.
Lorſque d'Agamemnon la célebre vaillance,
Après dix ans d'effort, mit Troie en ſa puiſſance;

Il partageoit sa gloire avec tant de Rivaux,
Qu'à peine il connoissoit le fruit de ses travaux.
Pour moi, je me dois tout. Personne ne partage
Ce qu'Amour aujourd'hui m'a donné d'avantage:
Quoi! des mêmes attraits deux cœurs pourroient jouir!
Il rougiroit pour lui, s'il pouvoit le souffrir.
Je suis dans mon combat l'unique Capitaine,
J'en suis le seul Soldat, j'en ai toute la peine;
J'ai seul de mon dessein couru tous les hasards,
Et j'ai seul combattu sous mes seuls étendards.
Ce n'est pas le destin ni mon incertitude
Qui donnent le succès à mon inquiétude;
C'est moi qui, dans mon cœur trouvant assez d'effort,
Fais triompher mes feux, même en dépit du sort.
L'on doit peu s'étonner d'un mouvement si tendre;
Pour jouir d'une femme on peu tout entreprendre:
Jamais le monde entier n'eût fait tant de combats,
Si Pâris n'eût d'Hélene adoré les appas.
Ces monstres ambigus, dont le regard farouche,
Marquoit l'âme insensible au beau feu qui nous touche,
N'eussent pas fait tumulte au festin préparé,
Si l'Amour dans les cœurs n'en eût point inspiré.
Les Troyens, fatigués d'une cruelle guerre,
N'eussent point par le sang conquis une autre terre;
Si Turnus, trop sensible à l'empire amoureux,
N'eût mieux aimé sa mort que celle de ses feux.
Le Sabin, qui vivoit dans une paix tranquille,
N'eût pu dans sa naissance attaquer notre Ville,
S'il avoit pu se taire, ou s'unir d'amitié
A ceux qui lui voloient sa plus belle moitié.
L'Amour est un grand maître: un jour, sous sa puissance,
Deux Taureaux combattoient, avec même assurance,

Avec même fierté, mêmes empreſſemens
Qu'en pareille rencontre auroient fait deux Amans.
L'on ne peut donc blâmer un homme raiſonnable,
S'il tâche à poſſéder ce qu'il trouve agréable.
Je l'ai fait, j'ai vaincu, j'ai rempli mes deſirs,
Sans qu'il m'en ait coûté que de foibles ſoupirs.

VINGT-SEPTIEME ÉLÉGIE.

OVIDE prie la Déeſſe Iſis que Corinne accouche heureuſement.

PENDANT que ma Corinne, en ſa rigueur extrême,
Trop ſenſible à la gloire, & cruelle à ſoi-même,
Veut refuſer la vie au fruit de notre amour,
Je crains que mon bonheur ne lui coûte le jour.
Je voudrois éclater contre ſa tyrannie;
Mais par ſa propre faute elle eſt trop bien punie,
Et quand je vois languir ce que j'aime le mieux,
Son crime eſt effacé, puiſqu'il eſt malheureux.
J'ai des rivaux aimés, qui, peut-être, ont pu faire
L'enfant dont aujourd'hui je crois être le pere:
Auſſi je le puis être; & lorſqu'on eſt Amant,
L'apparence qui plaît perſuade aiſément.
Iſis, dont les grandeurs ſont ſi bien adorées
Dans tout ce que le Nil arroſe de contrées,
Par le Dieu que l'Egypte a voulu pour appui,
Et par toi-même enfin, je t'invoque aujourd'hui;
Ainſi paroiſſe Apis, pour célébrer ta fête;
Qu'on y voye Oſiris, les palmes ſur la tête;
Et ton fameux ſerpent, par ſes divins efforts,
Puiſſe ainſi de ton Temple aſſurer les tréſors!
Jette les yeux ſur nous, & vois comme deux vies
Sont ici l'une à l'autre étroitement unies;
Corinne veut devoir la ſienne à ton ſecours,
Et c'eſt de ſon ſalut que dépendent mes jours.

Ta bonté pour Corinne eſt aſſez raiſonnable ;
Elle ne peut mourir ſans te rendre coupable :
Sa perte, à tout moment, iroit te reprocher
Que ſon zele pour toi te devoit plus toucher.
Et toi, qui ſais ſi bien ſauver toutes les femmes
De ce fruit dangereux que produiſent nos flâmes ;
Qui ravit, en naiſſant, ce qu'il va recevoir,
Qui coûte aſſez ſouvent le jour qu'on lui fait voir ;
Déeſſe ſi puiſſante, adorable Lucine,
Dans un péril ſi grand, réponds-moi de Corinne :
Tu peux la ſoulager, & tu ne pourrois pas
Voir périr ſans ſecours tant de divins appas.
Son mérite ſans moi parle aſſez pour lui-même ;
Mais rien ne parle mieux que mon amour extrême :
Agis, & tu verras bientôt ſur tes autels
Les encens les plus purs que t'offrent les mortels.
Lors, je veux dans ton Temple aſſurer cette hiſtoire,
Par une inſcription ou de marbre ou d'ivoire ;
Et j'y ferai graver que tu rends, en ce jour,
Ma Déeſſe à la vie, & mon cœur à l'amour.
Mais, pour preſſer l'effet de ma juſte promeſſe,
Preſſe la guériſon de ma chere Maitreſſe.
Vous, cruelle Beauté, ſi, lorſque je vous plains,
J'oſe vous préparer contre ce que je crains,
Réglez-vous déſormais ſur votre expérience ;
N'irritez point la mort dans toute ſa puiſſance ;
Et ſoyez ſatisfaite, après ce grand malheur,
De l'avoir combattue avec tant de valeur.

VINGT-HUITIEME ÉLÉGIE.

OVIDE reproche à ſa Maitreſſe le crime qu'elle a commis en donnant la mort à ſon enfant, lorſqu'il étoit près de lui devoir le jour.

QUE nous ſert d'eſſuyer tout le péril des armes,
Pour mettre le Beau-Sexe à couvert des allarmes;
Que nous ſert de ſouffrir que ces foibles vainqueurs,
Sans s'expoſer à rien, triomphent de nos cœurs;
Si l'on voit chaque jour des vertus criminelles
Contre leurs ſûretés armer leurs mains cruelles,
Et les faire chercher, juſqu'en leur propre flanc,
Dans le fruit de nos feux le plus beau de leur ſang?
Celle qui la premiere inventa l'artifice
De mettre ſon honneur à couvert ſous le vice,
Méritoit d'expirer ſous l'exemple honteux
Que ſon trop de vertu donnoit à ſes neveux.
Quoi! vous pourrez ainſi, pour cacher la groſſeſſe,
Eteindre en votre ſang toute notre tendreſſe,
Et de nos doux efforts enſevelir l'éclat
Aux dépens du beau lieu qui reçoit le combat?
Du moment qu'eût regné cette horreur ſans ſeconde,
Sans doute il eût fallu pleurer la fin du monde,
Ou d'un Deucalion emporter les tréſors,
Qui ſût forcer une âme à reprendre ſon corps.

Si Thétis, affectant ce ſcrupule inutile,
Eût à tout l'Univers volé le grand Achille,
La Grece eût à Priam coûté moins de combats,
Et n'eût point ſous ſa chûte écraſé ſes Etats.
Si Rhéa, qui pour Mars ſouilla ſon innocence,
Eût aux freres jumeaux refuſé la naiſſance,
Que ſeroit devenu cet eſprit glorieux,
De nous donner un Chef qui fût un de nos Dieux?
De ce charme trompeur ſi Vénus, trop épriſe,
Eût ſouillé de ſon ſang ſon amour pour Anchiſe,
Comment eût-elle pu réparer, de quel prix
Nous payer les Céſars que l'on doit à ſon fils?
Hélas! ſi votre mere eût eu cette foibleſſe,
Ovide n'auroit pas ſa divine Maitreſſe:
Si la mienne eût ſuivi le même ſentiment,
Corinne auroit perdu ſon plus fidele Amant.
N'eſt-ce pas ſe noircir d'un crime ſans excuſe,
Que d'arracher un fruit, quand l'arbre le refuſe?
Et le bon goût qu'il a dans ſa maturité
Ne peut-il nous payer de l'avoir ſouhaité?
Par la même rigueur que vous faites paroître,
Votre fruit perd le jour même avant que de naître.
Cette fauſſe clarté le fait évanouir,
Et, pour l'avoir trop tôt, il ne peut en jouir.
Médée, en ſa fureur, a commis bien des crimes;
Mais ſon feu paroiſſoit les rendre légitimes,
Juſqu'à ce que ſon cœur, laſſé de ſon amour,
Voulut, de ſes enfans, l'immoler à ſon tour.
La vertu de Prognée n'eût point été ſouillée,
Si la mort de ſon fils ne l'avoit ébranlée:
Cependant toutes deux, pour punir leurs époux,
Ne prêtoient que des bras à leur juſte courroux.

Avez-vous, pour couvrir votre action cruelle,
Un Thérée à punir, un Jaſon infidele ?
Et vous ſouffrira-t-on, ſans cauſe, une fureur
Qui, juſte en apparence, a cauſé tant d'horreur ?
Pour l'intérêt du ſang, dans les monſtres d'Afrique,
Avec plus de douceur la Nature s'explique :
Votre ſexe eſt le ſeul dont l'injuſte courroux
Craint de faire éclater ce qu'il trouve ſi doux.
Vous aimez les plaiſirs ſans en vouloir la peine :
Mais auſſi, fort ſouvent, une Mere inhumaine
Se punit en péchant ; & l'enfant outragé,
Par le coup qui le bleſſe eſt quelquefois vengé.
Après ces deux trépas, le peuple qui s'aſſemble
Au bûcher préparé les va porter enſemble ;
Et, dans ce triſte état, on partage ſon cœur
De pitié pour l'enfant, pour la mere d'horreur.
Ce préſage odieux eſt un foible interprete,
Qui, croyant ce qu'il craint, cache ce qu'il ſouhaite :
Veuille le juſte Ciel en détourner l'effet,
Et tromper ma terreur pour remplir mon ſouhait !
Dieux ! Corinne a rendu ſa peine légitime ;
Mais ne la lui donnez qu'après un ſecond crime :
Oubliez un courroux qui, tout près d'éclater,
Doit meſurer ſes coups, avant de les porter.

VINGT-NEUVIEME ÉLÉGIE.

SUR une Bague dont Ovide fait préſent à ſa Maitreſſe.

ANNEAU, qui vas t'unir à ma belle Maitreſſe,
Qui dois toute ta gloire à ma ſeule tendreſſe,
Sois reçu de Corinne avec tant de bonté
Qu'elle brûle auſſi-tôt de te voir arrêté.
Dans ton cercle doré quelque doigt qu'elle enchaîne,
Conſulte mon amour pour y couler ſans peine;
Que ton obéiſſance à flatter ſon deſſein
Lui faſſe préſumer qu'on te fit pour ſa main.
Que tu vas être heureux, ſans trouble & ſans allarmes,
Quoique de ton bonheur tu goûtes peu les charmes!
Tu vas être touché par l'objet de mes feux,
Et je vais t'envier ces momens bienheureux.
Si, par l'art de Circé, ſi, par l'art de Prothée,
Je pouvois me parer de figure empruntée,
Me changer en anneau, que j'aurois de plaiſir
A le faire moi-même, à pouvoir le choiſir!
Corinne ne pourroit flatter ſon beau viſage,
Que je n'euſſe avec joie un pareil avantage,
Ni chatouiller ſon ſein, que ſon petit anneau
Ne s'égarât ſouvent dans un objet ſi beau.
Quoique bien engagé, quelquefois, par ſurpriſe,
Je quitterois ſon doigt, j'ouvrirois ſa chemiſe,
Et j'irois m'attacher ſi fort à ce qu'on ſait,
Qu'avant qu'on put m'ôter, je ſerois ſatisfait.

De plus, à cacheter je ſerois néceſſaire ;
Et, pour mieux à la cire unir mon caractere,
Elle me ſuceroit avec ce beau corail
Dont la vive couleur feroit honte à l'émail.
Elle me mouilleroit de ſes levres charmantes ;
Je ſaurois bien goûter ces faveurs innocentes :
Heureux, ſi mon bonheur ne m'étoit point vendu
Par celui d'un rival qui ſeroit attendu !
Pour conſerver ma pierre, à mille maux ſujette,
Lorſqu'on voudroit me mettre au fond d'une caſſette,
Je me rétrécirois avec tant de vigueur,
Que le doigt trop gêné preſſeroit mon bonheur.
Je dirois, en ſecret, à la Beauté que j'aime :
« Pourquoi me voulez-vous éloigner de moi-même ?
» Votre honneur avec moi ne ſera point bleſſé :
» Le doigt que j'embellis n'en peut être offenſé.
» Si vous êtes mon cœur, ſi vous êtes ma vie,
» Laiſſez-moi tous les jours vous faire compagnie ;
» Souffrez que, dans le bain, j'admire les tréſors
» Qu'épuiſa la Nature à former un beau corps ».
Peut-être que mon feu découvriroit ma feinte,
De trop d'émotion je ſentirois l'atteinte ;
Et je crains que l'Anneau, dans un ſi doux moment,
Ne voulût s'acquitter des devoirs de l'Amant.
Mais, pourquoi me flatter d'un deſſein téméraire ?
Fais, trop heureux Anneau, ce que je ne puis faire ;
Va trouver ma Corinne, & ſi, dans ton bonheur,
Elle veut s'informer de l'état de mon cœur,
Réponds-lui que ce cœur lui veut être fidele,
Et t'unis à ſon doigt pour m'unir avec elle.

TRENTIEME ÉLÉGIE.

OVIDE prie Corinne de l'aller trouver dans ſa Maiſon de Campagne.

J'AI quitté le ſéjour où naît l'inquiétude :
Sulmone eſt à préſent ma belle ſolitude ;
Le terrein eſt petit, mais fort ſain par ſes eaux,
Qui font en mille endroits ſerpenter des ruiſſeaux.
Au milieu des chaleurs de la ſaiſon préſente,
Lorſque la canicule eſt la plus véhémente,
L'eau contre le Soleil eſt un ſi bon ſoutien,
Qu'il ne peut, malgré lui, nous faire que du bien.
Tout y rit, tout les prés y ſont peints de verdure,
Qu'on voit prendre des eaux ſa fraîche nourriture.
Vous voyez d'un côté que les champs azurés,
Ont caché leur azur ſous leurs épis dorés :
D'un autre, les raiſins pendans en abondance.
Où le bled ne croit, point l'olivier prend naiſſance.
Mille herbes ſous nos pas croiſſent, & leur couleur
Du charme de nos ſens diſpute avec l'odeur.
Dans l'humide vallon, la fraîcheur & l'ombrage
Ont du tendre gazon bordé tout le rivage :
Enfin, pour notre joie, il ſemble que les Dieux
N'ont rien voulu laiſſer d'inutile en ces lieux.
Que me ſervent ces biens que le Ciel nous envoie ?
N'ayant plus mon amour, je perds toute ma joie ;
Mais que dis-je ? mon cœur eſt toujours enflâmé,
Autant qu'on peut aimer ſans voir l'objet aimé.
Si l'on vouloit m'ôter ce que j'ai de tendreſſe,
Me mettre au rang des Dieux ſans vous faire Déeſſe ;
J'aimerois mieux les fers que je porte ici bas,
Que toute l'ambroſie, où vous ne ſeriez pas. Ceux

Ceux qui ſelon leur gré diviſerent la Terre,
Méritoient de ſouffrir une cruelle guerre,
Et que la Terre, ainſi déchirée en morceaux,
Vengeât ſon propre affront ſur ſes propres bourreaux.
De quoi s'aviſent-ils ? ou, s'il le falloit faire,
Si c'étoit du Deſtin un ordre néceſſaire,
Ils devoient ordonner que même les momens
Ne pourroient, quoi qu'on fît ſéparer les Amans.
Les Alpes nous font peur, autant qu'ils font de peine;
Mais ſi j'y conduiſois la Beauté qui m'enchaîne,
Mon cœur triompheroit, ſans faire de retour,
De l'objet de terreur avec l'objet d'amour.
Les ſyrtes n'auroient qui parût effroyable,
Scylla, Carybde, enfin tout me ſeroit aimable;
Malée auroit pour moi des charmes empruntés,
S'il falloit de Corinne y ſuivre les beautés:
Et même ſi Neptune, enviant ma conquête,
Dans ſes propres Etats excitoit la tempête,
Vouloit contre nos Dieux faire un cruel effort,
Soulever tous les vents, & nous peindre la mort;
Je prierois ma Corinne, en ce malheur extrême,
De me permettre au bord de la porter moi-même;
Et les ſoins que j'aurois de la bien conſerver
Satisferoient mes feux, & pourroient me ſauver
Léandre avoit appris, par l'ardeur de ſa flâme,
A vaincre le trajet qui lui voloit ſon âme;
Il le paſſoit encor, quand l'eau, contraire au feu,
Un jour à ſon bonheur refuſa ſon aveu.
La mer, qui le voyoit triompher de ſa gloire,
Ne put ſans réſiſtance endurer ſa victoire;
Il périt ſous les eaux; mais, ſans être vaincu,
Il périt en aimant, comme il avoit vécu.

Sans vous, quoique Sulmone ait des beautés charmantes,
Qu'on remarque dans l'eau les campagnes flottantes,
Les raiſins jauniſſans, & mille doux zéphyrs
Flatter les arbriſſeaux par leurs tendres ſoupirs,
Les rivieres ſe rendre aux canaux néceſſaires,
Tant de douceurs pour moi ſont des douceurs ameres,
Et je ne me ſens point accablé de ce mal
Qui nous porte d'aimer notre pays natal.
Sans vous tout eſt contraire au repos de ma vie;
Sans vous, dans mon pays je crois être en Scythie,
Ou ſur ce grand Rocher qui d'un ſang criminel
Se fait par ſa rougeur un reproche éternel.
De l'orme & de la vigne, unis par la nature,
L'on ne peut diviſer l'union toute pure;
Et pourquoi de l'abſence avaler le poiſon,
Moi qui brûle d'un feu qu'alluma la raiſon?
Vous m'aviez aſſuré, d'une grâce divine,
Que jamais ſans Ovide on ne verroit Corinne;
Oui, vous m'aviez juré, par nos tendres amours,
Par vos yeux, mes ſoleils, de m'éclairer toujours:
Mais hélas! votre ſexe a ſouvent la foibleſſe,
Sitôt qu'il a promis, d'oublier ſa promeſſe.
Dans les vents, dans les eaux, plus de ſtabilité
Que ces foibles vainqueurs n'ont de fidélité.
Hélas! ſi vous voulez que mon feu ſe conſole,
Commencez, ma Déeſſe, à lui tenir parole;
Venez, prenez en main les rênes des chevaux,
Pour preſſer le remede où preſſent tant de maux,
Rendez, en la voyant, votre premier hommage,
Montagnes, baiſſez-vous, pour lui faire un paſſage:
Vallons, élevez-vous, & ne permettez pas
Qu'on voie humilier tant de divins appas.

TRENTE-UNIEME ÉLÉGIE.

OVIDE tâche d'adoucir la fierté de Corinne par des proteſtations de fidélité.

SI quelqu'un, donnant tout au faux-jour de l'eſtime;
Veut que dans un grand cœur l'amour ſoit un grand crime;
Pour le déſavouer, le mien eſt trop preſſant,
Et je ne voudrois pas être plus innocent.
Que je ſois un méchant, que je ſois un infâme,
Pourvu que de Vénus l'impérieuſe flâme,
Ce grand art de charmer, cet orgueilleux pouvoir
Satisfaſſe mes ſens, s'il ſéduit mon devoir.
Que je ſerois heureux de plaire à ma Maitreſſe!
Que je m'applaudirois d'une illuſtre foibleſſe,
Si j'avois, dans l'objet qui regne ſur mon cœur,
Avec tant de beauté, trouvé tant de douceur!
Avec tant de rigueur, hélas! elle eſt trop belle;
Avec tant de beauté, pourquoi ſe connoît-elle?
Ne peut-on lui cacher que ſes divins attraits
Ont droit de tout brûler, ſans qu'ils brûlent jamais?
J'ai beau lui découvrir le ſecret de mon cœur,
Son miroir détruira tout ce qu'a fait ma flâme:
Auſſi ne lui ſert-il qu'après que ſes beautés
Ont reçu le ſecours des charmes empruntés.
Parce que vous avez dans votre beau viſage,
Le ſecret d'ébranler le plus ferme courage,

Que pour nos libertés c'eſt un écueil fatal,
Eſt-ce un juſte ſujet de me traiter ſi mal?
Croyez-vous, pour cela, que mon feu ne doive être
Qu'un objet de mépris pour ce qui l'a fait naître?
L'amour ſait tout unir, &, ſans trop ſe flatter,
Il ſied bien de deſcendre à qui ne peut monter.
La Nymphe Calypſo ne fut pas ſi ſévere;
Et, loin que d'un mortel le feu pût lui déplaire,
Elle retint Ulyſſe, à qui la voix des Dieux
Déroboit les ſouhaits du commerce amoureux.
Thétis, de ſon Pélée adorant la baſſeſſe,
Sacrifia pour lui le grand nom de Déeſſe;
Et Numa, qui s'eſt vu le ſecond de nos Rois,
Sur la Nymphe Egérie en étendit les droits.
Vulcain, de tous les Dieux le plaiſir & l'injure,
Dont la taille fait rire & bleſſe leur nature,
Quelques défauts qu'il eût, fit, dans ſa paſſion,
Avec la Beauté même une tendre union.
Des Vers, qui de mon feu vous peignent la conſtance,
Le ſecond, de cinq pieds cede à l'autre en cadence;
Et cependant tous deux ils ſont ſi bien unis,
Que le premier ſans lui ne ſeroit d'aucun prix.
Ainſi recevez-moi ſous des loix moins cruelles;
Il faut que votre cœur finiſſe nos querelles.
Il faut, pour accorder ſa gloire & ſes deſirs,
Etablir votre empire au milieu des plaiſirs.
Mes yeux, ſeuls de mon feu ſeront les interpretes;
Je n'éventerai point nos intrigues ſecrettes,
Et je ſaurai ſi bien vous feindre des rigueurs,
Qu'un rival vous plaindra, quand j'aurai vos faveurs.

Mais ſi ſur cet eſpoir vous ne rendez les armes,
Pourrez-vous réſiſter à mes Vers pleins de charmes?
Rien ne les vaut au monde, & plus d'une Beauté
Voudroit de leur deſtin flatter ſa vanité.
J'en connois une, mais . . . . une Beauté divine,
Qui ſe croit mon objet, ſous le nom de Corinne,
Qui s'en vante par-tout; pour lui plaire en ce point,
Qu'en aurois-je, ou plutôt que n'en aurois-je point?
Mais ainſi qu'un canal formé pour une ſource
Ne peut de deux torrens favoriſer la courſe,
Mon feu, qui pour mes Vers a fait un ſi beau choix,
Ne peut à deux Beautés les donner à la fois.
Vous ſeule êtes l'objet qui cauſez mon martyre,
Vous ſeule êtes l'objet à qui je le puis dire,
Et mes Vers amoureux ont un ſort aſſez doux,
S'ils vous donnent pour moi ce que je ſens pour vous.

TRENTE-DEUXIEME ÉLÉGIE.

OVIDE écrit à Macer, qui eſt un Poëte de ſes Amis, qu'il ne peut quitter les matieres amoureuſes.

PENDANT que tes beaux Vers aſſurent la mémoire
D'Achille, ce héros qui traînoit la victoire,
Et que dans tes Ecrits les plus vaillans guerriers,
Sous l'horreur du tombeau, retrouvent des Lauriers;
Je ſuis dans un repos qu'inſpire aux foibles âmes
Ce tumulte des ſens, ce commerce des flâmes.
La gloire a beau parler, l'Amour, ſûr de ma foi,
Triomphe avec éclat de la gloire & de moi.
J'ai fait quelques efforts pour quitter ma Maitreſſe;
Mais, d'un air de reproche, enſemble & de tendreſſe,
Je l'ai vue en mes bras demander un aveu
Qui reprît contre moi le parti de mon feu.
Je diſois qu'un grand cœur n'étoit pas toujours tendre
Et que je rougiſſois de n'oſer me défendre:
Hélas! répondit-elle, en pouſſant un ſoupir,
Quand on ſait bien aimer, on n'en ſait point rougir.
Puis, voyant que mon âme étoit irréſolue,
Ses baiſers du combat régloient toute l'iſſue.
Tout mon cœur ſe perdoit, mais avec tant d'appas,
Qu'il n'eût pu ſouhaiter de ne s'y perdre pas.
Enfin mon foible effort demeurant inutile,
L'eſprit à déſarmer n'étoit pas difficile.

Il quittoit les héros, & rendoit tous ſes ſoins
A ces tendres combats qui n'ont point de témoins.
Ce n'eſt pas qu'après tout je n'aye eu quelque envie
D'élever mon eſprit juſqu'à la Tragédie;
Et, ſans trop me flatter de mes foibles travaux,
J'avois les ſentimens dont ſe forme un héros;
Mais un je ne ſais quoi qui s'attache aux perſonnes,
M'ôta le grand pouvoir de donner des Couronnes;
Et l'Amour, m'expoſant à de triſtes revers,
Me vint juſqu'à mon trône accabler de ſes fers.
Je voulois, mais en vain, lui refuſer les armes,
Dans les yeux de Corinne il trouva tant de charmes,
Que mon cœur languiſſant, battu de toutes parts,
Laiſſa mon ſceptre en proie à ſes moindres regards.
L'art d'aimer & de plaire eſt toute mon étude:
Je ne l'ai pas appris ſans en faire habitude;
Et c'eſt à mes dépens que je ſais le ſecret
De triompher ſans vaincre, & de vaincre en effet.
J'ai pour ma Pénélope écrit à ce grand Prince
Dont la cruelle abſence ébranloit ma Province,
Et j'ai de ma Philis, ſi juſte en ſes deſirs,
Pour trouver ſon perfide, animé les ſoupirs.
J'ai douté pour Hélene, & pleuré pour Canace;
D'Hypſipyle à Jaſon j'ai porté la diſgrace;
Et de Phedre, traitée avec tant de rigueur,
J'ai caché tout le crime, & peint toute l'ardeur;
J'ai dit ce que Didon dit avec cette épée,
Qui bientôt dans ſon ſang devoit être trempée;
Et, pour peindre à Phaon ſes plus vives douleurs,
Aux ſoupirs de Sapho j'ai donné des couleurs.
Sabinus a pour moi beaucoup de complaiſance;
Pour courir tout le monde il a fait diligence;

Et m'a, dans peu de temps, de mes Princes ingrats,
Apporté des Billets que je n'attendois pas.
Pénélope y connoît le tendre caractere
D'un cœur bien vigoureux & d'une main bien chere :
Phedre y voit de ſes feux l'indigne traitement,
Qui n'eſt pas ordinaire à ce Sexe charmant :
Enée à ſa Didon immolé, après ſa vie,
D'un trop lent repentir ſa dureté ſuivie ;
Et de Démophoon Philis ſait, mais trop tard,
Qu'à ſa longue triſteſſe il prend beaucoup de part :
Hypſipyle y reçoit la funeſte nouvelle
Que Jaſon aime encor, mais que ce n'eſt pas elle,
Et Sapho, dont Phaon n'écoute pas les vœux,
Se jette dans les eaux, pour éteindre ſes feux.
Le moyen qu'à l'Amour on refuſe de plaire ?
Tu ne peux l'éviter, quoi que tu puiſſes faire ;
Et même dans le ſang on voit que ma raiſon
N'eſt pas en ſûreté contre la trahiſon.
Au milieu des combats dont tu fais la peinture,
D'Hélene avec Pâris tu décris l'aventure.
Macer, en vérité, te peux-tu garantir
De ce je ne ſais quoi que tu lui fais ſentir ?
Si je te connois bien, ces ſortes de matieres
T'échauffent un peu plus que tes humeurs guerrieres,
Et c'eſt avec plaiſir que tu te vois contraint
A peindre les combats dont ton cœur eſt atteint.

TRENTE-TROISIEME ÉLÉGIE.

A un Mari trop commode.

MARI le plus benin des Maris débonnaires,
Si tu ſens une pente à ſouffrir les affaires,
Pour irriter mon feu, pour en preſſer l'ardeur,
Du moins ne ſouffre pas avec tant de douceur.
Quand on peut ce qu'on veut; le plaiſir eſt ſans force;
Un peu de violence en ranime l'amorce:
Et les gens de bon goût ont peu d'avidité
Pour ces tiedes douceurs qu'ils n'ont pas acheté.
Il faut que par l'eſpoir un beau feu ſe ſoutienne;
Mais il faut que la crainte y mêle un peu de peine,
Et qu'un refus contraint des plus heureux ſoupirs,
Pour en croître la joie, en croiſſe les deſirs.
Pour moi, j'aime à languir, j'aime à m'y voir contraindre;
A brûler dans ma flâme, avant que de s'éteindre;
Et je ne puis aimer un plaiſir accordé,
Sans qu'il ſoit attendu, ni preſque demandé.
Corinne, qui ſavoit le foible de mon âme,
Se ſervoit du pouvoir de ménager ma flâme,
Et faiſoit quelquefois à mes ſens irrités
Une néceſſité de ſes moindres bontés.
Ses maux qui, dans ce calme, excitant la tempête,
Paſſoient ſous ſon aveu du cœur juſqu'à la tête,
Me faiſoient plus ſonger, par un juſte retour,
A plaindre ſes douleurs qu'à guérir mon amour;
Pour couvrir ſes refus d'une fauſſe apparence,
Souvent elle attaquoit ma timide innocence.

Et l'accabloit d'un crime où je ne ſongeois pas;
Pour me faire avouer l'arrêt de mon trépas.
Enfin, lorſque ſon âme, en cette incertitude,
Avoit aſſez joui de mon inquiétude,
Pour jouir du retour de mes vœux ſatisfaits,
Elle m'abandonnoit ce qu'on ne dit jamais.
Que d'aimables langueurs! que de tendres careſſes!
Quels baiſers! quels combats! que de douces foibleſſes!
Et que j'étois heureux, dans de ſi beaux momens,
De ne l'avoir été qu'après de longs tourmens!
Ainſi, divin objet, pour qui mon cœur ſoupire,
Par des pieges adroits conſervez votre empire;
Laiſſez-moi dans l'eſpoir, n'accordez rien de plus,
Qu'après que vous m'aurez laſſé de vos refus.
Si quelquefois, la nuit, je viens à votre porte,
L'aveuglement pour guide, & l'amour pour eſcorte,
Jamais à ne l'ouvrir ne donnez votre aveu,
Que le froid n'ait été l'épreuve de mon feu.
C'eſt ainſi qu'on eſt ſûr de ma perſévérance:
L'obſtacle en nos deſirs en croît la violence;
Il tient lieu de mérite à l'objet qu'on chérit;
Il ne plaît pas d'abord, mais l'amour s'en nourrit:
Au lieu que ce grand feu dont une âme eſt charmée,
S'il devient trop puiſſant ſur la perſonne aimée,
Ne voit dans les plaiſirs qu'une fade douceur
Qui pique tous les ſens, mais dégoûte le cœur.
Si l'on avoit ſouffert, ſans des rigueurs extrêmes,
Les vœux de Danaé ſe répandre d'eux-mêmes,
Le Dieu qui l'adoroit n'eût pas caché ſes feux
Sous l'éclat d'un faux or qui ne brilloit qu'aux yeux.
Si Junon n'avoit pas à ſa jalouſe envie
Immolé ſa rivale en lui laiſſant la vie,

Le même Jupiter n'eût point avec ardeur
A ce grand ſacrifice immolé ſa grandeur.
L'on voit peu de beauté dans les arbres vulgaires,
L'on n'eſtime point l'eau des communes rivieres ;
Ainſi pour chaque choſe on n'a que du mépris,
Quand la difficulté n'en fait pas tout le prix.
Une femme qui veut conſerver ſon empire,
Doit charmer un Amant, le mitonnet, s'en rire.
Peut-être que d'avis je ſuis bien libéral,
Pour en faire ſur moi le coup d'eſſai fatal :
Hélas ! ſi mes conſeils avançoient ma ruine !
Quoi qu'en puiſſe arriver, la douleur m'aſſaſſine :
Je fuis tout ce qui m'aime, & je ne ſais pourquoi
J'aime tout ce qui fuit de vivre ſous ma loi.
Toi, Mari trop benin, qui, pouſſé d'un beau zele,
Prends trop de ſûreté ſur la foi d'une Belle,
Commande que la nuit on ferme la maiſon
Avec autant de ſoin qu'on ferme une priſon.
Si quelqu'un doucement vient frapper à ta porte,
Demande *qui va-là* ? d'une voix un peu forte.
Si les chiens font du bruit éveille tes valets,
Ne ſouffre point écrire ou prendre des Billets.
Si ta femme ſe plaint d'une douleur de tête,
Veut faire lit à part, prends bien garde à la bête,
Qu'un Monſieur le galant ne trouve à la guérir
D'un mal que tu plaindras, ſans qu'il ait à ſouffrir.
Que ce chagrin pour toi devienne inſupportable ;
Que ton extérieur n'en ſoit pas connoiſſable ;
Et que ta jalouſie offre ainſi quelque jour
A faire pratiquer ce qu'on fait en amour.
Triomphet des faveurs de ces femmes habiles,
Qui n'ont point dans le jour de momens inutiles.

C'eſt tirer avantage, & ſe faire eſtimer
Du ſable qu'on a pris ſur le bord de la mer.
Je veux bien, par pitié, t'avertir de ma peine;
Si tu ne gardes mieux la Beauté qui m'enchaîne,
Je ne puis plus l'aimer, ſans qu'on diſe aujourd'hui
Que, quand je fais un ſot, je ſuis plus ſot que lui.
J'ai ſouffert trop long-temps. J'avois quelque eſpérance
Que je pourrois enfin laſſer ta patience,
Et je me préparois contre une cruauté
Dont mon cœur amoureux s'étoit déjà flatté.
Mais tu n'es que trop bon, rien ne touche ton âme,
Tu ne comptes pour rien les crimes de ta femme:
Que ne te regles-tu ſur les Maris jaloux?
Va, je n'ai plus d'amour, ſi tu n'as du courroux.
Quoi! je pourrois toujours, ſans te mettre en cervelle,
Avoir dans ta maiſon quelque douceur nouvelle?
J'irai baiſer ta femme, & même entre tes bras?
J'irai te découcher, & tu le ſouffriras?
Et quand j'aurai goûté ce plaiſir qu'on doit taire,
Je prendrai du repos, ſans craindre ta colere?
Et tu ne feras rien contre un ſi triſte ſort,
Qui me faſſe vingt fois te ſouhaiter la mort?
Quel triomphe pour moi de vaincre une prudence
Qui pourroit au beſoin être d'intelligence?
Ta douceur met obſtacle à celle du plaiſir,
Que j'aime à dérober, & non pas à choiſir.
Si tu veux tout ſouffrir avec même foibleſſe,
Cherche en d'autres Galans moins de délicateſſe;
Et, pour moi, ſi tu veux que je ſois ton rival,
Fais-m'en venir l'envie, en me traitant plus mal.

TRENTE-QUATRIEME ÉLÉGIE.

OVIDE à ſa Maitreſſe, pendant qu'il aſſiſtoit avec elle à des Jeux publics.

JE ne viens pas ici pour être contenté,
D'un ſimple mouvement de curioſité.
Pour voir qui, des Romains animés par la gloire,
Remportera des jeux l'innocente victoire;
J'aimerois cependant à voir vaincre celui
Qui dans vos vœux ſecrets trouve un ſecret appui.
Je viens pour vous parler du beau feu qui me preſſe,
Pour me mettre avec joie aux pieds de ma Maitreſſe,
Et, ſi d'un entretien je ne vois point le jour,
Pour faire à mes ſoupirs expliquer mon amour.
Suivons notre deſſein, nous n'avons pas le même;
Regardez les combats avec un ſoin extrême,
Sur vous inceſſamment j'attacherai mes yeux;
Ainſi chacun verra ce qu'il aime le mieux.
Heureux le Chevalier dont l'adroite conduite
Vous fera d'un ſouhait honorer ſon mérite!
Se pourroit-il qu'un homme, avec tous ces exploits,
Eût aſſez de bonheur pour vous preſcrire un choix?
Si j'étois aſſuré de cette préférence,
J'entrerois dans la lice avec pleine aſſurance;
Mes chevaux ſembleroient traîner avec éclat
Le char de mon triomphe, & non pas du combat;
Tantôt, précipités dans des courſes legeres,
Ils iroient juſqu'au bout ſans heurter les barrieres;

Tantôt, cette chaleur pourroit ſe refroidir,
Pour donner aux Romains le temps de m'applaudir.
Si de quelque regard vous honoriez mes peines,
J'arrêterois ma courſe, & quitterois les rênes,
Et l'heur de triompher aux yeux de l'Univers
Ne vaudroit pas pour moi la gloire de mes fers.
Aimable Hippodamie! avec tout ſon courage,
Pélops étoit forcé de céder à l'orage,
Et par Ænemaüs eût été prévenu,
Si vos ſoins amoureux ne l'avoient ſoutenu.
Vous fîtes de ſes feux une preuve bien tendre:
Tout le Sexe n'eſt pas ſi facile à ſurprendre:
Mais il eſt bon qu'il traite avec moins de courroux
Un mal qu'il peut guérir, & qu'il prend comme nous.
Hélas! que faites-vous, adorable inhumaine,
Pourquoi vous éloigner d'une place certaine?
Vous me ferez plaiſir de ne bouger d'ici;
Vous êtes à votre aiſe, & mon amour auſſi.
Vous qui l'incommodez, voiſin peu néceſſaire,
Eloignez votre main, ſi vous me voulez plaire.
Vous qui derriere nous regardez les combats,
Vos genoux ſeroient mieux, s'ils ne nous touchoient pas.
Corinne, prenez garde à n'être point crottée,
Votre robe pend trop, & peut être gâtée;
Relevez-la vous-même, ou ſouffrez ſans chagrin
Que, pour la relever, je lui prête la main.
Robe, qui couvrirez des jambes blanches, rondes,
Pourquoi nous envier des beautés ſans ſecondes?
Ce bonheur avoit-il tant de quoi vous flatter?
Vous n'en pouvez jouir, & vouliez nous l'ôter.
Telles étoient jadis les jambes d'Atalante,
Qui prenoient dans les bois une joie innocente,

Et ſon Mélanion, qui, l'aimant tendrement,
Eût ſouffert ſans murmure un fardeau ſi charmant,
Telles on peint encor celles de la Déeſſe
Qui court dans les forêts avec tant de vîteſſe;
Et quand quelque mortel voit cet objet puiſſant;
S'il eſt fait comme moi, il ſait bien ce qu'il ſent.
Quand j'en entends parler, mon âme eſt toute émue;
Qand l'objet eſt préſent, que faire à cette vue?
Et comment ſouffrirois-je une pareille ardeur,
Si je brûle en idée avec tant de fureur?
Et, comme les Amans ſont gens à conjectures,
Ces jambes ſans défaut font tirer mille augures
D'un lieu... comment nommer un lieu plein de beauté,
Que vous privez du jour ſans qu'il l'ait mérité?
Puiſqu'aucun Chevalier n'eſt encore au paſſage,
Voulez-vous rafraîchir un peu votre viſage;
Et qu'avec l'éventail j'invite les zéphirs
A combattre le chaud par leurs tendres ſoupirs.
Ce chaud vient moins de l'air qu'il ne vient de ma flâme;
Il ſe venge ſur vous en ſortant de mon âme,
D'avoir quitté vos yeux, cet aimable ſéjour,
Où regnent la fierté, les Grâces & l'Amour.
Pendant que ſur mon feu je pouſſe la matiere,
Je viens ſur vos habits de voir quelque pouſſiere:
Sors, noir larcin des vents; tu ne te connois pas,
Quand tu veux te mêler à de ſi doux appas.
Je vois des combattans la troupe qui s'avance,
De mille cris de joie honorons leur vaillance;
Pour applaudiſſement, faiſons à notre tour
Ce que donnent leurs bras aux pompes d'un grand jour.
Déeſſe du ſuccès, adorable Victoire,
Juſqu'à ce qu'on te force à l'arrêt de la gloire,

Viens donner, par pitié, le ſecret à mon cœur
De ſe vaincre lui-même, ou vaincre ſon vainqueur.
Ceux qui s'aiment dans l'eau, qu'ils courtiſent Neptune;
Pour moi, je ne veux point y faire ma fortune.
Je trouve ſur la terre, où je ſuis tout poſté,
Un peu moins d'inconſtance, & plus de ſûreté.
Que Mars ait des ſoldats un éternel hommage;
Pour moi, je ne me bats jamais ſans avantage,
C'eſt-à-dire, en plein calme, éclairé par un Dieu
Qui n'a point de lumiere, & qui met tout en feu.
Que la Lune aux Chaſſeurs, Phébus à la ſcience,
Minerve aux Ouvriers offre ſon aſſiſtance:
Puiſſent les Laboureurs enrichir leurs guérêts
Par l'aide de Bacchus & l'amour de Cérès!
Que Pollux dans la lutte ait un pouvoir ſuprême
A dompter un cheval, que Caſtor l'ait de même;
Qu'ils exigent tous deux un reſpect ſingulier
Et du vaillant Athlete, & du bon Cavalier:
Pour moi, c'eſt à Vénus, à ſon fils plein de charmes,
Qu'avec gloire & plaiſir je veux rendre les armes.
Déeſſe, qui voyez le ſecret de mon cœur,
Je cede ſans combat, triomphez ſans rigueur.
Faites que ma Corinne aujourd'hui ſe ſouvienne
D'avoir quelque foibleſſe, ou de ſouffrir la mienne.
Vénus, qui ſe rendit à des vœux ſi puiſſans,
Me promit le remede aux douleurs que je ſens.
L'en voudrez-vous dédire, adorable Corinne?
Je dois tout, je l'avoue, à ſa bonté divine;
Mais je devrai bien plus, pour finir mes ennuis,
A qui m'aura payé, qu'à qui m'aura promis.
Quand Vénus, par vos feux ſe ſera dégagée,
Cueillent les juſtes Dieux que vous ſoyez vengée;

Si vous n'êtes l'objet de mes vœux les plus doux,
Si mon dernier ſoupir n'eſt encor tout à vous !
Si les pieds vous font mal, appuyez-les ſans crainte ;
Le Cirque eſt déja plein autour de ſon enceinte,
Les combattans ſont prêts, chaque parti rangé,
Les chevaux attelés, le Soleil partagé.
Celui-là vous plaît fort ; la gloire qui l'inſpire
Eſt trop bien avec vous pour vouloir vous dédire.
Il vaincra ; ſes chevaux ſemblent même à la fois
Voir tous deux votre cœur, s'entendre avec ſon choix.
Le Ciel en ſa faveur exauce vos prieres :
Mais que vois-je ? ſon char s'écarte des barrieres ;
Il prend mille détours, loin de s'en approcher.
Soutiens mieux un parti qui nous devient ſi cher ;
Si ton propre intérêt n'eſt pas conſidérable,
Fais triompher Corinne, à tes vœux favorable,
Et retiens tes chevaux d'un air ſi véhément,
Qu'ils n'oſent plus tromper un appui ſi charmant.
Le lâche nous trahit, & ſe trahit ſoi-même ;
Mais voyons ſi du ſort la rigueur eſt extrême :
Déja tous les Romains, pour le voir ranimé,
Font avec leurs habits le ſigne accoutumé.
De peur que la pouſſiere, avec un avantage,
Ne veuille inſolemment ſouiller votre viſage,
Mettez-le dans mon ſein ; à le bien recevoir
Répondez-vous pour lui qu'il fera ſon devoir.
Pour donner aux vaincus encor quelque reſſource ;
Tout ſemble préparé pour la ſeconde courſe,
Et déja les guerriers partagent tous les cœurs
Par la diverſité de leurs belles couleurs.
Vous, pour qui ma Maîtreſſe a fait voir tant d'eſtime,
Dans ce dernier combat réparez votre crime,

Et ne nous laiſſez plus les reproches ſecrets
D'avoir formé pour vous d'inutiles ſouhaits.
Corinne a triomphé, je ſuis ſeul ſans victoire !
Celui qu'elle a choiſi vient d'aſſurer ſa gloire ;
C'eſt à moi maintenant à me faire choiſir,
Pour nous unir tous deux dans le même plaiſir.
Corinne, d'un ſouris, m'a fait une promeſſe
Qui me peut aſſurer de toute ſa tendreſſe ;
Pour en preſſer l'effet, j'attendrai les momens
Deſtinés à payer les dettes des Amans.

TRENTE-CINQUIEME ÉLÉGIE.

OVIDE accuſe les Dieux de trop d'indulgence pour l'infidélité de ſa Maitreſſe.

CRoirai-je aveuglément ce qu'on nous dit des Dieux?
Corinne avoit promis de ménager mes feux,
De m'aimer conſtamment, de flatter mon martyre:
L'ingrate m'a trahi, quoi qu'elle m'ait pu dire,
Et le Ciel n'a rien fait pour venger mon malheur,
Qui me pût adoucir la perte de ſon cœur.
Sa tête, avec même art, dans ſes treſſes charmantes,
Tient toujours de nos cœurs les libertés flottantes,
Et ces vives couleurs qui m'avoient engagé,
N'ont pris que plus d'éclat depuis qu'elle a changé.
Sa taille & ſa démarche en ſont plus agréables,
Si ſes yeux étoient fins, ils ſont incomparables,
Ces beaux yeux, dont la foi m'avoit trop aſſuré
D'un bonheur ſi charmant qui m'a ſi peu duré.
Les miens s'applaudiſſoient d'une fauſſe victoire:
Ils conſultoient les ſiens, ils vouloient les en croire;
Et ne s'abandonnoient aux douceurs du poiſon
Que pour en mieux ſentir l'injuſte trahiſon.
Quoi! ce ſexe qui ſuit de ſi belles maximes,
Verra dans ſes appas l'impunité des crimes;
Et cette impunité, dont nous ſentons les coups,
Aura plus de pouvoir que le Ciel en courroux?
Si Corinne, grands Dieux, vous a fait cette injure,
Par l'injuſte mépris d'une flâme ſi pure;

Sur mon propre repos vengerez-vous mes feux,
Et ſuis-je criminel, pour être malheureux?
Andromede eut jadis le ſort qu'on me deſtine,
Contre mes intérêts ferez vous à Corinne,
A Corinne infidelle, & pour vous & pour moi,
Un triomphe ſi beau de ſon manque de foi?
Grands Dieux! faut-il me perdre au lieu de ce que j'aime?
Faut-il, injuſtes Dieux, qu'on m'immole à moi-même
Que vos coups, reſpectant l'offenſeur plein d'appas,
Tombent ſur l'offenſé, pour ne ſe perdre pas?
Ou bien le nom des Dieux n'eſt qu'une vaine idée,
Dont notre âme éblouie en aveugle eſt guidée,
Faite pour inſpirer au vulgaire ignorant
La terreur & l'amour d'un devoir apparent;
Ou, s'il eſt dans le Ciel quelque Dieu légitime,
Il eſt d'un feu qui plaît la premiere victime,
Il aime comme nous, comme nous eſt charmé
D'un ſexe qui peut tout, parce qu'il eſt aimé.
Les Dieux nous font ſentir leur céleſte puiſſance,
L'un avec ſon épée, & l'autre avec ſa lance;
Avec l'arc ou la foudre on voit ces tous-puiſſans,
Les armes à la main, demander des encens:
Mais lorſqu'il faut punir une Beauté parjure,
Tous nos Dieux ne ſont plus que des Dieux en peinture;
Et paroiſſent épris, ou foibles à ce point,
De craindre lâchement ce qui ne les craint point.
Eſt-il quelque homme encore, après quelque injuſtice;
Qui veuille offrir aux Dieux le moindre ſacrifice?
Ah! ſi quelque courage animoit les Mortels,
Ils iroient en briſer juſqu'aux moindres autels.
Jupiter, quelquefois, fait tomber le tonnerre
Sur un arbre innocent, ſur des fruits de la terre;

Et lorſque d'une femme il faut percer le ſein,
Le même Jupiter n'a plus de foudre en main.
Ils auroient pour pluſieurs des rigueurs équitables;
Mais Sémele a payé pour toutes les coupables,
Qui, pour prix de ſon feu, par un feu véhément,
Périt entre les bras de ſon fidele Amant,
Au lieu que, ſi ſon cœur eût payé de prudence,
Ne ſe fût à l'amour rendu qu'en apparence,
Ce Dieu n'eût jamais fait, pour calmer ſes deſirs,
Que brûler, que ſe plaindre, & pouſſer des ſoupirs.
Quand, donc injuſtes Dieux, aurez-vous du courage?
Mais que ſert de leur faire un ſi ſenſible outrage?
Peuvent-ils réſiſter à des charmes ſi doux?
Et n'ont-il pas un cœur & des yeux comme nous?
Si j'étois en leur place, hélas! je le confeſſe,
Je ſerois, comme ils ſont, capable de foibleſſe,
Et jamais un objet ne trouveroit en moi
Un juge trop exact de ſon manque de foi.
Loin de le condamner, je voudrois le défendre:
Je me dirois pour lui qu'il ne peut me ſurprendre;
Je ferois des ſermens pour m'aſſurer du ſien,
Et jamais ſon courroux n'arrêteroit le mien.
Mais, comme étant mortel, j'en ſouffre plus d'allarmes;
Corinne, n'uſez pas du pouvoir de vos charmes;
Ou, ſi vous en uſez, dérobez à mes yeux
La part qu'il me fait prendre à l'outrage des Dieux.

TRENTE-SIXIEME ÉLÉGIE.

La précaution dangereuſe.

En vain tu fais garder ta femme avec empire,
Ta cruauté ne ſert qu'à croître ſon martyre,
Et le ſexe inconſtant en connoit peu la loi,
Si ſa propre vertu ne répond de ſa foi.
Lorſqu'une femme eſt ſage avec peu de contrainte,
D'un mari bien ſenſé le front eſt hors d'atteinte;
Mais quand, pour vivre en paix, il faut être inhumain,
Plus le crime eſt captif, plus il devient certain.
Fais tout ce qui pourra t'aſſurer de ta femme,
Si tu gardes le corps, tu ne gardes point l'âme;
Et d'un amour contraint le dedans combattu
Sait punir du dehors la timide vertu.
Celle qui, par mes ſoins, eſt chaſte en apparence,
Pour avoir plus de peur, n'a pas plus d'innocence,
Et ſes crimes, certains de paroître innocens,
Se vengent ſur ſon cœur d'échapper à ſes ſens.
Mais lorſqu'on l'abandonne à ſa propre conduite,
Sa flâme, qui peut tout, n'a plus rien qui l'irrite:
Trop de facilité fait languir les plaiſirs,
Et l'Amour eſt ſans feu lorſqu'il eſt ſans deſirs.
Ceſſe, ſi tu me crois, de lui rendre ſa force,
D'en croître les appas, d'en redoubler l'amorce;
Et ſois perſuadé, dans ce pas dangereux,
Que pour n'y pas tomber, il faut fermer les yeux.
J'ai vu d'un fier cheval l'audace généreuſe,
Être, ſelon l'obſtacle, ou plus ou moins fougueuſe,
S'arrêter tout-à-coup ſi l'on ne réſiſtoit,
Et ne vouloir courir que quand on l'arrêtoit.

Si tu ſais obéir, ta victoire eſt certaine;
Nous aimons, nous voulons ce qui fait de la peine;
Et, comme il eſt bien doux de ſe devoir ſon ſort,
Où l'obſtacle eſt plus grand, le deſir eſt plus fort.
C'eſt ainſi qu'un malade, à ſa biſarre envie,
Immole obſtinément tous les ſoins de ſa vie,
Et trouve des plaiſirs à prendre une liqueur
Dont un ordre oppoſé fait toute la douceur.
Argus, qui de Junon appuyoit l'entrepriſe,
Se croyoit par ſa vue à couvert de ſurpriſe;
Mais l'Amour, ce tyran des hommes & des Dieux,
Quoiqu'il ſoit ſans lumiere, éblouit tous ſes yeux.
Dans une tour d'airain Danaé bien gardée,
Etoit mere en effet, & fort chaſte en idée;
Et lorſqu'on l'accuſoit de n'avoir point d'Amant,
Le fruit de ſon amour l'excuſoit hautement;
Au lieu que Pénélope, au milieu de cent Princes,
Qui donnoient de grands cœurs & de grandes Provinces;
Ne put à tant d'Etats, au feu de tant de Rois,
De ſon premier hymen ſacrifier les droits.
Ces ſoupçons inquiets, ces ſoins ſi difficiles,
Font naître le deſir de les rendre inutiles:
Avec empreſſement on veut ce qu'on ne peut;
Mais on ne veut plus rien, quand on peut ce qu'on veut.
De ſes propres attraits telle eſt déſagréable,
Que l'amour d'un mari fait trouver adorable;
Et ſur ſon jugement on veut toujours aimer
Ce qui, ſans ces ſoupçons, n'auroit pu nous charmer.
Ce n'eſt pas le plaiſir, c'eſt le crime qu'on aime:
La beauté plaît bien moins que la rigueur extrême;
L'objet le plus timide eſt le plus dangereux,
Et la crainte, en amour, en irrite les feux.

Crois-tu que l'on réſiſte aux appas d'une femme,
Qui, n'oſant conſentir à l'heur de notre flâme,
Ranime des plaiſirs ſi charmans & ſi doux,
D'un *je le voudrois bien; mais je crains mon Epoux*?
Quoi! mettre dans les fers une Beauté ſi rare?
C'eſt tout ce qu'on pourroit ſouffrir dans un Barbare:
Le zele d'un Eſclave eſt-il d'un ſi grand prix
Qu'il faille, en l'éprouvant, s'expoſer au mépris?
C'eſt être ingénieux ſoi-même à ſe déplaire,
Que de s'embarraſſer d'un mal imaginaire,
Et c'eſt du nom Romain emprunter peu d'appui,
Que de régler ſon ſort ſur les crimes d'autrui.
Les femmes ſont ſans nous conſtantes ou volages:
Nous n'aurions point de Dieu, ſi toutes étoient ſages;
Et ce ſont des vertus que les crimes d'amour,
Depuis qu'à notre empire ils ont donné le jour.
Si tu voulois avoir une femme innocente,
Il en falloit prendre une un peu moins chatouillante;
Et dans le même objet on trouve rarement
Feu pour donner l'amour, & froideur pour l'Amant.
Ainſi, ſuis mes conſeils avec plus d'indulgence,
Laiſſe agir la maligne ou la bonne influence,
Et ne t'amuſe point à la garde d'un bien
Qu'on pourroit partager ſans te priver de rien.
Loin de t'effaroucher, montre beaucoup de zele
A recevoir chez toi les amis de la Belle;
Ainſi ta patience aura le même effet
Que les ſoins qu'a pour nous l'ami le plus parfait.
Nous lierons avec toi d'étroites ſympathies,
Tu ſeras avec nous de toutes nos parties;
Et, pour peu qu'à ſouffrir tu forces ta raiſon,
L'Amour prendra le ſoin de fournir ta maiſon.

TRENTE-SEPTIÈME ÉLÉGIE.

OVIDE prie un Fleuve de lui donner paſſage pour aller voir ſa Maitreſſe.

FLEUVE, dont cent roſeaux ont bordé le rivage,
Je ſuis preſſé de voir la Beauté qui m'engage;
Arrête de tes eaux le cours impétueux,
Pour faire dans ton ſein un paſſage à mes feux.
Je ne vois point de pont qui traverſe, & ton onde
Pour porter un bateau, n'eſt pas aſſez profonde,
Auſſi je m'en ſouviens, ſans pont & ſans bateau,
Souvent je t'ai paſſé comme on paſſe un ruiſſeau.
Mais la neige fondue au ſommet des montagnes,
A, pour croître ton cours, roulé dans les campagnes;
Et, coulant dans ton lit par des canaux errans,
T'a mis en peu de jours au nombre des torrens.
Que me ſert d'avoir fait ſi grande diligence,
Pour venir de mon feu calmer la violence;
D'avoir, pour obéir à la voix de l'amour,
Marché toute la nuit, & couru tout le jour?
Si je demeure ici ſans y briſer ma chaîne,
Sans jouir de l'eſpoir qui ſoulageoit ma peine;
Sans y trouver moyen d'aller à l'autre bord,
Diſputer ce que j'aime aux rigueurs de mon ſort.
Dans les vives douleurs dont mon âme eſt bleſſée,
Que je ſouhaite avoir les aîles de Perſée,
Ou ce char, dans les airs, traîné par les dragons,
Qui porta ces beaux grains d'où naiſſent les moiſſons!
Mais je fais, ſans raiſon, des ſouhaits téméraires:
Pourquoi me prévaloir des ſonges de nos peres?

Ils ont ſeuls, en idée, admiré tous les traits
Des aîles de Perſée & du char de Cérès.
Cher fleuve ! c'eſt à toi qu'aujourd'hui je m'adreſſe,
Sans toi, ſans ton ſecours, je n'ai plus de Maitreſſe;
Feras-tu pour mon feu ce que je m'en promets?
Ainſi puiſſent tes eaux ne te quitter jamais !
Quand tu m'auras volé les plaiſirs de la vie,
Crois-tu que, pour cela, tu ſois digne d'envie?
Les fleuves, au contraire, auroient quelque raiſon
De ſe régler ſur eux pour notre guériſon;
Ils ne ſont pas exempts d'une flâme ſi belle,
Et toute la froideur qui leur eſt naturelle
Ne peut, dans leur printemps, les dérober aux coups
D'un Dieu qui les réduit à brûler comme nous.
Jadis le fleuve Inache a brûlé pour Mélie;
Les Grecs étoient encore occupés dans l'Aſie,
Lorſque Xante, à Nérée immolant ſon repos,
Lui ſoumit avec lui l'empire de ſes eaux.
Que ne fit point Alphée, après que d'Arhétuſe
Il eût vu ces beautés qui lui ſervoient d'excuſe !
Quels travaux & quels ſoins, dans ces climats divers,
Lui coûtoit tous les jours la gloire de ſes fers !
Pénée en Theſſalie enferma ſa Maitreſſe,
De peur que ſon Rival n'en ſurprît la tendreſſe;
Et, craignant qu'à ſa flâme il ne pût l'enlever,
Il s'en priva lui-même, afin de l'en priver.
Ce grand fleuve Aſopus, de beauté ſans ſeconde,
Que Théſée fit brûler au milieu de ſon onde,
Fut avec elle uni par ces beaux & doux nœuds
Dont le ciel lui donna cinq gages amoureux,
Le fleuve Achéloüs, qu'un eſpoir ridicule
Flattoit d'un beau ſuccès contre le grand Hercule;
Perdit dans le combat cet ornement fatal

Dont il vouloit parer le front de ſon Rival.
Jamais ni Calydon, ni toute l'Ætolie,
Ne forcerent ce fleuve au mépris de la vie;
La ſeule Déjanire anima la froideur
D'un feu qu'on ne ſent point qu'il n'ait percé le cœur.
Le Nil, qui par ſon cours rend l'Égypte fertile,
N'avoit pour ſon bonheur qu'un pouvoir inutile:
Ses eaux qui, tous les ans, font beaucoup pour autrui,
Jamais, contre Evadné, ne purent rien pour lui.
L'Enipée, à Tyro livrant toute ſon âme,
Fit diviſer ſes eaux pour contenter ſa flâme,
Et ſon lit, tout glacé par mille écoulemens,
Perdit cette froideur, pour unir deux Amans.
Si je ne te nommois, je te ferois injure,
Toi qui ſais arroſer les plaines de Tibure,
Amoureux Anio, qui, dans de creux rochers,
Trouve de doux canaux vers des pays ſi chers.
Ilia te charma, quoique dans ſon viſage
On ne vît qu'un déſordre animé de ſa rage;
Ses beaux cheveux épars, ſes yeux tout languiſſans,
Sembloient ſe reprocher des crimes innocens.
De ſon onde & de Mars l'injuſte violence
La tenoit ſur tes bras dans un profond ſilence,
Et même elle n'oſoit confier aux Zéphirs
D'un trop grand déplaiſir les timides ſoupirs.
Ton âme, à ſes beautés auſſi-tôt engagée,
Te fit prendre intérêt à la Belle affligée,
Lever un peu la tête, & ſous l'aveu du cœur,
Par ce tendre diſcours partager ſa douleur:
Adorable Beauté, quelle eſt l'inquiétude
Qui conduit un Soleil dans cette ſolitude,
Sans ſuite, ſans appui pour aſſurer ſes pas,

Que ſes vives douleurs & ſes divins appas?
Hélas! qu'avez-vous fait de la belle parure
Qui ſoutenoit en vous les ſoins de la nature?
Pourquoi vos cheveux blonds ne ſont-ils arrêtés
Par ces pieges charmans qu'on tend aux libertés?
Pourquoi faire à vos yeux répandre tant de larmes?
Pourquoi perſécuter votre ſein plein de charmes,
Qui pourroit avec joie, au lieu de ces grands coups,
Eſſuyer d'un Amant l'agréable courroux?
La beauté pour les cœurs n'a qu'un charme inutile,
Si l'on vous voit pleurer d'un œil ſec & tranquille,
Si vos triſtes ennuis ne coulent à moitié
Dans des partis ſecrets d'amour ou de pitié.
Soulagez vos douleurs, pour ſoulager ma peine,
Venez de mon Empire être la Souveraine.
Et cent fleuves voiſins qui coulent ſous mes loix,
Viendront, par leur hommage, autoriſer mon choix.
Vous verrez cent Beautés à mon ordre ſoumiſes,
Des appas de la Reine également ſurpriſes,
Joignant beaucoup d'eſtime aux regles du devoir,
S'empreſſer à la fois à vous bien recevoir.
Mon feu de vos ennuis veut prendre la conduite;
Et, ſi vous l'écoutez, vous verrez dans la ſuite,
Qu'un préſent de ma main eſt d'un bien plus haut prix,
Quand je le veux donner, que quand je l'ai promis.
Il tâchoit par ces mots d'adoucir ſa triſteſſe:
Mais elle n'écoutoit que ſa ſeule foibleſſe,
Et ſes pleurs embrâſés, qui couloient dans ſon ſein,
D'un feu qui veut charmer étouffoient le deſſein.
Pour éviter du Fleuve & l'amour & l'audace,
Trois fois elle oublia ſa premiere diſgrace,
Elle voulut s'enfuir, puis faiſant un retour,
Trois fois elle trembla d'oublier ſon amour.

Enfin, dans l'embarras de deux vives atteintes,
Des flammes qui naiſſoient, & des flammes éteintes,
Sans nul engagement, ſon cœur trop engagé,
Par ce triſte diſcours fut un peu ſoulagé.
« J'aurois, dans mon malheur, expiré trop contente,
» Lorſqu'il m'étoit permis de mourir innocente,
» Et que de mes Ayeux le nom toujours ſi beau,
» Pouvoit, ſans ſe ſouiller, m'en ouvrir le tombeau.
» Puis-je être ſans effroi Veſtale & criminelle?
» Et comment recevrois-je une ardeur mutuelle,
» Moi qui ne dois brûler que dans les triſtes feux,
» Deſtinés à payer un crime ſi honteux.
» Puis-je reſter au monde, après cette infamie,
» De voir la voix publique être mon ennemie?
» Mais quand à mon ſalut on pourroit conſentir,
» Puis-je vivre expoſée aux loix du repentir »?
Elle fit ce diſcours, le déſeſpoir dans l'âme,
Puis ſe jetta dans l'eau, qui brûloit de ſa flâme.
Le Ciel, dans ce torrent, pour un objet ſi beau.
Deſtinoit un empire, & non pas un tombeau.
Le Fleuve, qui l'aimoit, lui conſerva la vie,
La reçut avec joie, en paſſa ſon envie,
Et fit je ne ſais quoi, ſi doux, ſi plein d'appas,
Dont on n'eſt jamais ſoul, quand même on en eſt las.
Et toi, Fleuve inſenſible aux tourmens que j'endure,
Tu n'es pas ennemi des tributs de nature,
Et, dans les bois voiſins, quand tu vas t'égayer,
Bien fine qui de toi s'échappe ſans payer.
Pendant que je m'emporte avec tant d'imprudence,
Ton cours, loin de baiſſer, a crû ſa violence;
Et ton lit naturel, ſi ſec avant ce jour,
N'eſt qu'un foible rempart pour les champs d'alentour.

Que fais-tu contre moi ? traître, quelle eſt ta rage ?
Pourquoi te divertir à rompre mon voyage ?
En ſeras-tu bien mieux, ſi je perds des plaiſirs
Qui m'ont juſqu'à ce jour coûté tant de ſoupirs ?
Si l'on te connoiſſoit, ſi le cours de ton onde
Avoit quelque talent qui fît bruit dans le monde ;
Le nom de l'offenſeur, quoi qu'il eût fait ſouffrir,
Répareroit l'offenſe, ou pourroit l'adoucir.
Mais, bien loin que ta courſe ait quelque privilege,
Tu n'as droit de courir que quand ſe fond la neige,
Et quand d'un rude hiver les humides préſens
Raniment par pitié tes ſables languiſſans ;
Tu ne ſers en hiver qu'à gâter les campagnes
Par ce déluge affreux qui coule des montagnes :
Tu ne ſers en été qu'à pouſſer aux moiſſons
Cette eau qui meurt en poudre & s'exhale en poiſons.
Eſt-il un voyageur qui, dans tout ton Empire,
Ait jamais de la ſoif adouci le martyre ;
Et qui t'ait ſouhaité, dans ſes vœux ſatisfaits,
Le ſenſible bonheur de ne ſécher jamais ?
L'on te reprochera que ton cours fait la guerre
Aux fruits qui ſont en fleur dans le ſein de la terre,
On dira que des prés le foin eſt tout gâté :
Pour moi je ne me plains que de ta dureté.
Fameux Achéloüs, Nil fécond en richeſſes,
Devois-je ſans ſuccès découvrir vos tendreſſes ?
Devois-je de vos feux parler à ce brutal,
Qui leur fait tant d'outrage, en me traitant ſi mal ?
Veuille le juſte ciel, pour punir un coupable,
Que le ſoleil d'été te ſoit inſupportable,
Et que jamais l'hiver ne fourniſſe à ton lit.
L'abondance des eaux qui te met en crédit !

TRENTE-HUITIEME ÉLÉGIE.

Impuiſſance.

QUOI! la Nature & l'Art, pour orner ſon beau corps,
N'avoient-ils épuiſé que de foibles tréſors?
Ne voyois-je donc plus ce charme ſi ſenſible
Qui triomphe de tout, à qui tout eſt poſſible,
Et mes deſirs ardens, ſur l'eſpoir d'un beau jour,
N'avoient-ils pas aſſez fait languir mon amour?
J'ai pu les contenter, ces deſirs tout de flâme,
J'ai tenu dans mes bras la reine de mon âme,
Et je n'ai pas fait naître, en cet heureux moment,
Ces plaiſirs mutuels qui ſont tout de l'Amant.
Preſſé de ſatisfaire à l'une & l'autre envie,
J'ai trouvé ſans chaleur ce qui donne la vie,
Et cette lâcheté du pere des plaiſirs
M'a fait perdre le fruit de mes tendres ſoupirs.
Corinne, dont les feux s'expliquoient ſans contrainte,
Tâchoit de ranimer cette vigueur éteinte,
Me preſſoit dans ſes bras, mêloit, par ce lien,
Le feu de ſon beau corps à la froideur du mien.
Tantôt, par des baiſers pleins de douceurs charmantes,
Elle rendoit la vie à mes levres mourantes;
Et tantôt me diſoit, ne pouvant m'émouvoir,
« Quoi! mon cœur, eſt-ce ainſi que tu fais ton devoir»?
Mais quoi qu'elle ait pu faire, & quoi qu'elle ait pu dire,
Ses beautés n'ont ſervi qu'à croître mon martyre,

Et, comme enveloppé dans un charme ſecret,
Tout mon corps a laiſſé mon triomphe imparfait.
J'ai douté de moi-même en cette conjoncture :
Je croyois de ce corps n'avoir que la figure,
Et ma foible vertu qu'attaquoit le poiſon,
Me rendoit tous mes ſens ſuſpects de trahiſon;
Ah ! cette trahiſon de la fleur de mon âge
Me fait de la vieilleſſe une effroyable image ;
Et que pourra pour moi ce reſte languiſſant,
Si je trouve à languir dans l'âge tout-puiſſant ?
Je rougis qu'étant jeune, homme, plein de tendreſſe,
Corinne en ce beau jour n'ait, ni de ma jeuneſſe,
Ni de ce feu charmant qui cauſe mes langueurs,
Ni des devoirs de l'homme éprouvé les douceurs.
C'eſt comme, le matin, la perſonne ſacrée
Sort d'un paiſible lit, ainſi qu'elle eſt entrée,
Et tel eſt d'une ſœur le repos allarmant,
Lorſqu'on lui met un Frere, où ſiéd mieux un Amant.
J'ai fait pâmer cent fois la blanche Philiſmene,
Trois fois j'ai contenté l'aimable Célimene,
Trois fois la blonde Iris a, ſelon ſes ſouhaits,
De mes tendres efforts éprouvé le ſuccès :
Souvent dans cet emploi ma valeur eſt divine :
Et même l'autre jour, que j'étois chez Corinne,
Dans l'amour achevé trouvant de doux appas,
Neuf paſſes & buté ne me laſſerent pas.
Je n'ai pu cette nuit ſeulement en faire une.
Quel ſecret, quel poiſon cauſe mon infortune ?
Ce grand art qui peut tout ſur la terre & les cieux,
A bien pu me charmer, puiſqu'il charme les Dieux.
Quelque magicienne a réglé mon martyre
Sur le rapport affreux d'une image de cire,

Et d'un art criminel ſes coups ont pris la loi
Sur ſes traits inhumains pour venir juſqu'à moi.
Il n'eſt rien qui ne cede à ſa toute-puiſſance :
Cérès, dans ſes épis, en ſent la violence,
Et ſouvent les ruiſſeaux ſont forcés d'immoler
Ce penchant naturel qu'ils auroient à couler.
La terre perd perd ſes fruits par cette tyrannie.
Elle a pu me ravir les douceurs de la vie,
M'ôter ce mouvement, qui, ſous l'heur de ſes droits,
Fait cent fois expirer, & revivre cent fois.
D'une injuſte pudeur la loi trop écoutée
Acheva d'accabler une âme inquiétée,
Et prit ſoin d'élever ſur mon cœur abattu
L'empire injurieux d'une ſotte vertu.
Je touchai ma Corinne, à mon amour ſoumiſe,
Auſſi facilement que ſa propre chemiſe :
Je touchai.... mais pourquoi m'expliquer là-deſſus,
Si ce ſont aux Amans des ſecrets ſi connus ?
Corinne a dans ſa main, touchant avec adreſſe,
De quoi rendre à Neſtor ſa premiere jeuneſſe :
De quoi faire à Tithon couler dans tous les ſens,
Cette jeune vigueur, ce larcin des vieux ans.
Corinne de ſon ſexe avoit fait les avances,
Quand celui qui doit tout trompa ſes eſpérances ;
Que ferai-je à préſent ? qui voudra recevoir
Des vœux ſi mal inſtruits dans les loix du devoir ?
Les Dieux, qui ſont ſi ſûrs de fournir leur carriere,
Pourroient ils bien d'un lâche écouter les prieres ?
Et n'en dois-je pas craindre un juſte châtiment,
D'avoir ſi mal uſé d'un bonheur ſi charmant ?
J'ai demandé l'accès, & mon amour funeſte
A voulu l'entretien, le baiſer & le reſte ;

On m'a tout accordé, le baiſer, l'entretien,
Quelque choſe de plus, dont je ne dirai rien:
A quoi bon ces faveurs que l'amour m'abandonne?
Sans l'art de commander, que ſert une Couronne?
J'ai, comme un riche avare, acquis, pour m'éblouir,
Un bien dont ma froideur m'empêche de jouir;
C'eſt ainſi que Tantale, en ſa douleur profonde,
De ſa faim & ſa ſoif avec la pomme & l'onde,
Ne ſauroit adoucir le martyre inhumain,
Quoiqu'il ait l'un & l'autre à deux doigts de ſa main.
C'eſt ainſi qu'un mortel, ennemi de nature,
Qui veut offrir aux Dieux une âme toute pure,
Se dérobe la nuit à ce tendre poiſon,
Que je n'ai pu goûter par une autre raiſon.
De tout ce qu'on a droit d'eſpérer d'une femme,
A-t-elle refuſé quelque choſe à ma flamme,
Épargné des baiſers pleins de tendres efforts,
Pour nous rendre à tous deux l'uſage de nos corps?
Elle m'en a donné, dont la douceur extrême
Pourroit, par ſes appas, animer la mort même,
Et par ce feu ſi doux, que j'ai ſi peu goûté,
Forcer du diamant l'inſenſibilité.
Elle m'en a donné, dont l'aimable ſaillie,
Des hommes & des Dieux ſatisferoit l'envie:
Mais, pour en reconnoître & le charme & la loi,
Je n'étois plus vivant, ou n'étois plus à moi.
Que ſert la belle voix, que ſervent les merveilles
D'un luth mélodieux à qui n'a point d'oreilles?
Et ſi l'on n'a des yeux, trouve-t-on des attraits
Dans la diverſité des plus riches portraits?
Que n'ai-je point tenté par de douces amorces;
Pour remettre mon feu dans ſes premieres forces?

Dans quels emportemens des plus tendres plaiſirs
N'ai-je point de mon cœur élevé les deſirs ?
Tout mon corps de Corinne a trahi la querelle.
Elle a tout fait pour moi ; je n'ai rien fait pour elle :
Celui qui ne ſent rien, & qui fait tout ſentir,
Jamais à mon bonheur n'a voulu conſentir.
Après avoir perdu l'occaſion offerte,
Il s'offre à réparer & ſa gloire & ſa perte,
S'anime de lui-même ; avec un ſang plus chaud,
Il veut inſolemment retourner à l'aſſaut.
Non, non, n'eſpere pas que jamais j'y conſente :
Qu'une ſeconde fois ta promeſſe me tente,
Que, ſur ce faux appas, je m'expoſe au haſard
D'un pouvoir incertain qui te revient trop tard.
Je ne crois point de toi ce que tu fais paroître :
C'eſt aſſez d'une fois d'avoir trahi ſon Maître,
Que m'avoir déſarmé, d'avoir en même jour,
Perdu par la langueur ma gloire & mon amour.
Corinne, qui n'avoit que ſes deſirs à ſuivre,
Fit un dernier effort pour te faire revivre,
Daigna te careſſer, te ſerra dans ſa main,
Tâcha de t'inſpirer ſon amoureux deſſein ;
Mais lorſqu'elle apperçut ta froideur invincible ;
Qu'à toutes ſes bontés tu n'étois plus ſenſible,
Que ce que prend l'amour d'empire ſur les ſens
Ne pouvoit t'arracher que des pleurs impuiſſans,
Elle fit éclater ce qu'elle avoit ſu taire :
Quel eſt votre deſſein, me dit-elle, en colere ?
Que prétendez-vous faire avec cette froideur ?
Eſt-ce pour inſulter à mon trop de douceur ?
Qui vous a conſeillé d'éprouver ma tendreſſe ;
Pour répondre à mes feux avec tant de foibleſſe ;

De mettre dans mon lit un corps ſans mouvement ;
Qu'un commerce ſi beau touche ſi foiblement ?
Ou vos ſens ſont charmés par l'injuſte puiſſance
D'un art dont les enfers craignent la violence,
Ou vous ne m'apportez, dans un ſi triſte état,
Qu'un amour épuiſé par quelqu'autre combat.
Je la vis, à ces mots, avec beaucoup de grace,
S'éloigner en courroux de mon corps tout de glace,
Puis avec un peu d'eau ſe laver de l'affront
Que le dépit du cœur avoit peint ſur le front.

TRENTE-NEUVIEME ÉLÉGIE.

OVIDE se plaint du changement de sa Maitresse.

APRÈS la cruauté dont Corinne est coupable,
Trouvera-t-on un homme assez peu raisonnable
Pour se faire un emploi de ces tendres talens
Qui font les beaux-esprits, & les hommes galans?
Pendant que les mortels vivoient dans l'innocence,
L'argent avec l'esprit n'entroit point en balance;
Le mérite, sans lui, faisoit la qualité:
Mais, depuis, le bon poids a changé de côté.
Dans mes Vers amoureux j'ai flatté ma maitresse:
Elle a fort bien reçu ces marques de tendresse;
Mais la même personne, avec trop de rigueur,
Ouvre la porte aux Vers, & la ferme à l'Auteur.
Ces pompeux ornemens que je donne à ma flâme,
Peuvent-ils me flatter, s'il ne flattent mon âme?
Et pour spirituel que je sois estimé,
Que me sert mon esprit, si je ne suis aimé?
On préfere à mes vœux un Rival téméraire,
Qui ne s'est dans la guerre enrichi qu'à mal faire;
A qui la qualité de Chevalier Romain
Coûte mille actions d'un courage inhumain.
Pouvez-vous recevoir, dans vos bras pleins de charmes,
Un homme avec éclat nourri dans les allarmes?

Pouvez vous dans les ſiens chercher une douceur
Qui de ſes cruautés vous rappelle l'horreur?
Cette tête, à préſent mignardement friſée,
D'un grand caſque autrefois étoit embarraſſée;
Ce côté, qui vous ſerre avec empreſſement,
Portoit de mille morts le cruel inſtrument.
Cette main gauche, où brille une marque Romaine,
Portoit d'un bouclier la défenſe inhumaine;
Sa droite, abandonnée à cent crimes nouveaux,
Sur un ſein tout de lys s'accoutume au repos.
Quoi! pouvez-vous toucher une main ſi cruelle,
Que cent trépas divers ont rendu criminelle?
Que devient ce penchant pour la tendre amitié?
Qu'avez-vous fait d'un cœur où régnoit la pitié?
Regardez ſur ſon corps les marques de ſa gloire,
Comme il porte avec lui l'horreur de ſa victoire,
Qui l'a fait dans le ſang trouver de faux appas,
Pour ſurprendre un amour qui vaut d'autres combats.
Pour vous faire admirer une vertu ſi rare,
Qu'il conte les exploits d'un courage barbare;
Mais, ſans l'en conſulter, ſa main rappelle aſſez
Le triſte ſouvenir de ſes crimes paſſés;
Pendant que ce cruel baiſera ma Maitreſſe,
Moi qui, comme les Dieux, explique ma tendreſſe,
Je pouſſerai mes Vers ſur un ton de jaloux,
Pour faire à mon Rival un trioniphe plus doux.
Qu'un homme bien ſenſé, s'il craint cette diſgrace,
Jamais ne ſacrifie aux loiſirs du Parnaſſe;
Mais que dans les combats il cherche en grand Guerrier;
De quoi mettre le myrte à l'ombre du Laurier.

Qu'il s'aſſûre en plein calme au milieu des tempêtes ;
Qu'il prenne un javelot... ah ! dût par cent conquêtes
Ton nom de ta valeur remplir tout l'Univers,
Homere, voudrois-tu n'avoir point fait de Vers ?
L'intérêt cependant peut tout ſur une femme :
Jupiter le ſavoit, quand, pour cacher ſa flamme,
Lui-même il ſe changea dans ce rien précieux,
Plus puiſſant que l'amour qui peut tout ſur les Dieux.
Dans le temps qu'il n'offroit qu'une ardeur inutile,
Le ſuccès de ſes vœux eût été difficile ;
Le pere ſur ce point étoit un vrai lion :
La fille étoit gardée avec précaution.
Mais lorſqu'il fit couler cette pluie adorable,
L'obſtacle diſparut, il en fut plus aimable ;
Et le pere & la fille, unis de volonté,
Mêlerent le plaiſir à la civilité.
Lorſqu'on voyoit Saturne & ſa toute-puiſſance
Couler avec douceur le ſiecle d'innocence,
Ce bien, de tous les maux le plus pernicieux,
N'étaloit point encor ſes appas dangereux.
Les métaux, confondus dans le ſein de la terre ;
Ne pouſſoient point alors de ſemences de guerre ;
La terre ſans ſouffrir préparoit aux mortels,
Dans ſes fruits ſavoureux, des feſtins naturels.
Sa libéralité prévenoit leur envie ;
Les hommes goûtoient mieux les plaiſirs de la vie,
Et n'avoient, détachés du commerce des ſens,
Pour bornes de leurs biens que leurs vœux innocens.
La mer, toujours ſans loix & toujours inconſtante ;
Ne ſouffroit point encor de machine flottante,

Et les hommes croyoient qu'après le bord de l'eau ;
La premiere démarche eût ouvert le tombeau.
Nature, ton caprice aime des avantages
Dont le calme apparent renferme des orages,
Et toute ton adreſſe eſt contre tes beautés
Le complice ſecret des Deſtins irrités.
Si les hommes, ſans Mars, vivoient comme des freres,
Pourquoi faire à la paix de ſi fortes barrieres ?
Pourquoi forcer la terre à donner une fois
Ce que chaque ſaiſon produiſoit à ton choix ?
Pourquoi faire à la mer une cruelle guerre ?
Pour ton ambition c'eſt trop peu de la terre,
Le ciel a droit de craindre un coup de ces tranſports,
Qui te font à ta perte immoler tant d'efforts.
Déja ton inſolence y porte ton empire ;
Tu donnes les autels, on n'oſe t'en rien dire :
Tes Rois & tes Héros ne doivent qu'à tes vœux
Leur rang imaginaire au nombre de nos Dieux.
De quel aveuglement nous ſentons-nous capables,
Pour préférer de l'or aux fruits les plus aimables ?
Cet or, qui d'un ſoldat épuiſe tout le flanc,
Et devient le ſeul prix du plus beau de ſon ſang ?
Les pauvres n'ont point droit d'aſpirer aux offices,
Quoi qu'ils aient de vertu, quels que ſoient leurs ſervices.
La richeſſe eſt toujours le ſceau de la grandeur,
Et dans le Chevalier, & dans le Sénateur.
Que les ambitieux rempliſſent leur envie,
Que les uns au Barreau donnent toute leur vie,
Que d'autres dans l'Armée accordent leurs ſouhaits
Pour l'éclat de la guerre, ou le bien de la paix ;

Mais qu'on laiſſe à mon cœur ce partage ſi tendre,
Qui de l'ambition n'aime point à dépendre,
Et qui de la Nature a reçu le ſecret
De mettre tout ſon bien dans le choix qu'il en fait.
Je ſais bien que Corinne eſt une Beauté fiere,
Qui croit à ſes appas la rigueur néceſſaire;
Mais ces vertus d'éclat ne ſont que pour orner,
Et l'on peut tout avoir, quand on peut tout donner.
Un eſclave la tient dans ſa garde aſſurée,
Le mari s'en émeut; mais d'une main dorée
Je ferois renoncer & l'eſclave & l'époux,
L'un à ſa vigilance, & l'autre à ſon courroux.
Ah! s'il eſt quelque Dieu pour venger les injures,
Que fait notre avarice à des flammes ſi pures?
Qu'il réduiſe en pouſſiere un bien ſi mal acquis,
Qui ſemble trop payer ce qui n'a point de prix.

QUARANTIEME ELÉGIE.

Sur la mort de Tibulle.

S'IL eſt vrai que l'Aurore a déploré ſon Fils,
Qu'Achille a fait couler les larmes de Thétis,
Que la pitié des Dieux fut toujours la plus tendre;
Hélas! que vous avez de larmes à répandre,
Déplorable Élégie, en ces extrémités,
Qui redoublent les droits du nom que vous portez!
Ce Tibulle, autrefois ſi chéri du Parnaſſe,
Dans les feux d'un bûcher n'eſt plus qu'un corps de glace;
L'amour qui fait tout vivre, & qui ſait tout charmer,
Avec ſon plein pouvoir ne le peut ranimer;
Son cœur s'explique aſſez de ſes triſtes penſées;
Son arc eſt renverſé, ſes fleches ſont briſées,
Et ſes divins flambeaux n'éclairent plus les nœuds
Que fait le Dieu d'hymen dans l'Empire amoureux.
Vous voyez que ſon corps ne ſe ſoutient qu'à peine:
Ses bras ſont languiſſans, ſa démarche incertaine,
Et ſa main criminelle avec trop de rigueur
Venge ſur ſon beau ſein l'excès de ſa douleur.
Il donne à ſes ennuis le deſſus ſur ſes charmes,
L'or de ſes beaux cheveux eſt baigné de ſes larmes;
Il ſanglotte, & preſſé de tant de déplaiſirs,
Il n'a plus qu'à moitié l'uſage des ſoupirs.
Tels furent ſes tranſports, lorſque la deſtinée
Alla juſqu'en ſes bras chercher ſon frere Énée;
Et Vénus, affligée auſſi-bien que ſon Fils,
Reſſentit le trépas de ſon cher Adonis.

Cependant notre eſprit nous rend dignes d'envie ;
On croit que tous les Dieux ont ſoin de notre vie ;
Et même on nous accorde avec trop de bonté
Des partages ſecrets de la Divinité.
La Parque a peu d'égard aux perſonnes ſacrées :
Elle eſt toujours la même en toutes les contrées ;
A fuir ce qu'elle ordonne on trouve peu de jour,
Et la mort eſt aveugle auſſi bien que l'Amour.
Que dut jadis Orphée à ſa haute naiſſance,
Que lui ſervit ſon pere & ſa toute-puiſſance,
Que lui fit ce grand art qu'il avoit autrefois
D'enchaîner la nature aux charmes de ſa voix,
Si la mort de ſon fils troubla toute ſa joie,
S'il fallut aux ennuis livrer ſon âme en proie ;
Et ſi, des maux d'autrui ſa voix forçant l'éclat,
Pour adoucir les ſiens, n'eut qu'un ſilence ingrat ?
Homere de ſon nom a rempli tout le monde :
On voit dans ſes travaux une ſource féconde ;
Et nos eſprits du temps qui n'ont que cet appui,
Feroient encor des pas pour aller juſqu'à lui.
Il eſt mort, cependant, avec toute ſa gloire ;
Il en vrai qu'on n'en peut étouffer la mémoire ;
Que quoi que de nos jours le Deſtin ait preſcrit,
La mort ne s'étend point ſur les droits de l'eſprit.
Les Vers, ſans leur Auteur, ſe font toujours entendre :
Homere a des Troyens fait revivre la cendre :
Jamais on n'oubliera des reſtes ſi charmans,
Ni l'art de Pénélope à tromper ſes Amans.
Ainſi ce que Tibulle a produit de tendreſſes,
Délie & Néméſis, ſes deux belles Maitreſſes,
Ces deux divins objets qu'il aima tour-à-tour,
Vivront dans ſes écrits ſur la foi de l'Amour.

Que nous ſert la vertu, que nous ſert tant de zele?
Que nous ſert pour les Dieux le ſoin le plus fidele?
Que nous ſert, dans l'erreur où le peuple eſt réduit,
D'immoler à leurs jours le plaiſir de la nuit?
Ah! grands Dieux, pardonnez à cet aveu ſincere;
Quand je vois dans la mort une loi néceſſaire,
Et pour les criminels, & pour les innocens,
Cette loi dans ma main fait trembler mon encens.
Soyez bon ou méchant, vous périrez de même:
Adorez tous les Dieux avec un ſoin extrême:
La mort vous conduira, ſous l'aveu d'un ciſeau,
Du pied de leurs Autels, dans les bras du tombeau.
Fiez-vous aux Beaux-Arts; piquez-vous de les ſuivre:
Tibulle étoit un homme aſſez digne de vivre;
Cependant tout le feu d'un eſprit ſi charmant,
N'eſt plus qu'un peu de cendre en ce triſte moment.
Tibulle, eſt-il poſſible, & qui le pourra croire,
Qu'un bûcher ait dans Rome étouffé tant de gloire,
Et qu'un feu criminel ait nourri ſon ardeur
De celui que l'amour alluma dans ſon cœur?
Ah! tous les Dieux devroient, s'ils permettoient ces crimes,
De leur timidité devenir les victimes;
Voir leurs Temples en proie à ces feux inhumains,
Ou ſur le grand Tibulle arrêter leurs deſſeins.
Vénus ſeule & ſon Fils détournerent la tête,
Et ne pûrent mêler, pour ſauver leur conquête,
Que des pleurs impuiſſans à des feux pleins d'horreur,
Dont tous les autres Dieux appuyoient la rigueur.
Ce n'eſt pas qu'après tout ſon ſort, dont je ſoupire,
N'ait été bien plus doux à Rome qu'à Corcyre:
Le Deſtin contre toi, quoi qu'il ait fait d'effort,
Ne t'a pu dérober les plaiſirs de la mort.

C'eſt beaucoup qu'un bon Fils, en perdant la lumiere,
Ait eu les yeux fermés par les mains d'une mere,
Et qu'elle ait à ſa cendre, en ce jour malheureux,
Diſputé par ſes pleurs juſqu'à ſes derniers feux :
C'eſt beaucoup qu'une ſœur ſi cherement aimée,
D'un trépas ſi cruel tendrement animée,
Ait pu rendre à ſon frere en ce dernier moment,
Tout ce que la nature a de plus véhément.
C'eſt ſans beaucoup de peine avoir perdu la vie,
Qu'avoir eu dans ſes bras Néméſis & Délie :
Ces deux divins objets ſur les bords du bûcher
Ont expiré cent fois pour un Amant ſi cher.
Ah ! s'écrioit Délie, au fort de ſa tendreſſe,
Je fus tes premiers ſoins, ta premiere Maitreſſe ;
Et ton cœur mal inſtruit dans un ſi doux emploi,
N'apprit à ſoupirer qu'en ſoupirant pour moi.
Non, diſoit Néméſis, j'en ai tout l'avantage :
Si ſon cœur dans vos fers fit ſon apprentiſſage,
Il apprit ſous mes loix à brûler conſtamment ;
Quoiqu'il vous ait aimée, il eſt mort en m'aimant.
Ah ! ſi dans l'Élyſée, ainſi qu'on croit dans Rome,
Il reſte après la mort quelque choſe de l'homme,
Celui que nous pleurons peut eſpérer des Dieux
Ce qu'a ce beau ſéjour de plus délicieux.
Lors on verra Calvus & le galant Catulle,
Se jetter tendrement dans les bras de Tibulle,
Et tous trois de leurs jours perdant le ſouvenir,
En auront les plaiſirs dans celui de s'unir.
Gallus, ſi ſon trépas prouva ſon innocence,
Loin que de ſes forfaits il fut la récompenſe,
Dans ce doux entretien, peut goûter à ſon tour
De quoi ſe conſoler d'avoir perdu le jour.

Cher Tibulle, à préſent, dans les Royaumes ſombres,
Tu prends tous les plaiſirs des innocentes Ombres,
S'il eſt vrai qu'à l'eſprit détaché de ſon corps
Cent plaiſirs épurés tiennent lieu de tranſports.
Enfin, que ce bonheur ſoit faux ou véritable,
Je ſouhaite à ſa cendre un repos agréable,
Et que d'un feu ſi beau ce qui nous eſt reſté
Soit au moins ſur la terre avec tranquillité.

QUARANTE-UNIEME ÉLÉGIE.

Il ſe plaint à Cérès de l'obſtacle de ſa Fête aux plaiſirs des Amans.

ENFIN c'eſt pour demain que Rome eſt préparée
Aux pompes d'un grand jour, où Cérès, adorée,
Condamne le beau ſexe à dérober nos feux
Aux tendres mouvemens du commerce amoureux.
Adorable Déeſſe, oſeroit-on le croire?
Peux-tu par nos malheurs ſouiller ce jour de gloire?
Peux-tu punir en nous un hommage ſoumis,
Qui touche les grands cœurs, même en leurs ennemis?
On doit à ces beautés des biens dignes d'envie:
On te doit ces beaux grains qui ſoutiennent la vie,
Et juſqu'ici les Dieux n'ont rien fait aux Mortels
Qui dût plus juſtement mériter des autels.
La terre en ſes préſens ſuivoit ſon ſeul caprice,
Avant que ton pouvoir en réglât l'injuſtice,
Et ſon ſein à couvert de nos coups libéraux
Nous cachoit juſqu'au nom de ſes fruits les plus beaux.
Les glands étoient alors la richeſſe du monde,
Les hommes en croyoient la douceur ſans ſeconde,
Et ne pouvoient goûter dans toutes les ſaiſons
Qu'un repos inquiet ſur des lits de gazons.
Nous devons à tes ſoins le ſecret de la guerre
Que par néceſſité nous faiſons à la terre;
Nous te devons nos biens, nous te devons le jour,
Et je croirois ton cœur inſenſible à l'amour?

Je croirois que mes pleurs, je croirois que ma flâme
Ne pourroient me ſervir juſqu'à toucher ton âme,
Et qu'il fût néceſſaire, en ce jour glorieux,
Pour être aſſez dévot, de n'être point heureux?
Cela ne ſe peut pas. Si les champs t'ont pu plaire,
S'ils t'ont avec le temps rendu l'humeur ſévere,
Ils n'ont pas empêché qu'un Dieu toujours vainqueur
N'allât juſqu'en leur ſein triompher de ton cœur.
Conſultons-en la Crete, elle eſt aſſez croyable;
Quel que ſoit ſon rapport, il ſera véritable,
Et, d'un aveu commun, nous reçûmes la loi,
Quand le plus grand des Dieux lui donna tant de foi.
Pendant que Jupiter y prit ſa nourriture,
Le ſoin de l'élever la rendit toute pure,
Et toi-même, après tout, ne déſavouerois pas
Des crimes qu'on connoit, & qui ſont pleins d'appas.
Quand tu vis Jaſius chaſſer avec adreſſe,
D'abord tu te ſentis capable de foibleſſe,
Un feu qui te plaiſoit, & d'autant plus cruel,
Qu'il n'offroit à tes ſens qu'un appas criminel.
La pudeur & l'amour, ſans en régler l'iſſue,
Tinrent aſſez long-temps ton âme ſuſpendue;
Mais l'Amour triompha de ce déguiſement,
Qu'oppoſoit le plus noble au plus doux mouvement.
Lorſque tu te ſoumis à cette inquiétude,
La terre prit le temps de ſon ingratitude,
Et, pour mieux triompher de ton cœur enflâmé,
Ne rendit qu'à moitié ce qu'on avoit ſemé.
On avoit, ſur l'appas d'une choſe incertaine,
Fait beaucoup de dépenſe, & pris beaucoup de peine,
Et la terre enfermoit, contre un eſpoir ſi beau,
La ſemence & les fruits dans le même tombeau.

Cérès,

Cérès, dans les Forêts commençant à ſe plaire,
Cherchoit de ſon amour le remede ordinaire ;
Point d'épis ſur ſa tête, & point à ſes cheveux ;
Tout trahiſſoit ſon cœur, tout parloit de ſes feux.
Dans ces égaremens d'une forte tendreſſe,
Crete du monde entier poſſédoit la richeſſe,
Et les épis dorés, ſans ſoins & ſans guérets,
Naiſſoient à tout moment ſous les pas de Cérès.
L'on dit même qu'Ida, fermé de cent bocages,
Nourriſſoit de ſes bleds les habitans ſauvages,
Et mille ſangliers, ſur ce Mont tout doré,
Trouvoient contre la faim un rempart aſſuré.
Minos, qui gouvernoit cette heureuſe contrée,
Eût voulu voir Cérès toujours déſeſpérée,
Et ne fût point allé, par des vœux innocens,
Juſqu'à lui ſouhaiter l'empire de ſes ſens.
Qu'euſſiez-vous fait alors, Déeſſe impitoyable,
Si votre heureux Amant, qui vous rend ſi coupable,
N'eût pas avec plaiſir ſoulagé votre ardeur
Par ce que vous m'ôtez avec tant de rigueur ?
Quoi ! quand vous trouverez une fille ſi chere,
Le ſoleil des Enfers, ſon unique lumiere,
Pouvez-vous endurer que, dans un ſi beau jour,
J'en perde la douceur en perdant mon amour ?
Il faut ſe divertir, ſi l'on en croit mon zele,
Pour rendre à tous nos Dieux un hommage fidèle ;
Et la joie eſt toujours, dans les cœurs des Mortels,
Le premier des encens qu'exigent leurs Autels.

QUARANTE-DEUXIEME ÉLÉGIE.

Le Triomphe imparfait.

JUSQU'ICI mon ardeur, jointe à votre inconſtance,
N'a ſu pouſſer à bout toute ma patience :
J'ai cru que ma bonté pourroit mieux vous guérir ;
Mais enfin mon amour s'eſt laſſé de ſouffrir.
Si c'eſt avec effort que j'ai briſé ma chaîne,
L'amour de mes douleurs en redouble la peine,
Et j'ai honte à préſent de mon foible courroux
Contre un tourment ſi rude, & qui ſembloit ſi doux.
J'ai vaincu ce pouvoir qu'on croyoit invincible ;
Je ſens bien qu'à mon cœur ce triomphe eſt ſenſible,
Mais quoi que ſa foibleſſe ait couru de haſard,
Jamais d'un mal extrême on ne guérit trop tard.
Pour offrir du remede, un charme à notre envie ;
Il faut auparavant goûter la maladie :
Et, quoiqu'il ſoit amer, l'habitude aux douleurs
Fait dans ſon amertume éprouver des douceurs.
Quoi ! je pourrois ſouffrir avec tant de baſſeſſe
L'outrage injurieux qu'on fait à ma tendreſſe ?
Quand je ſuis à la porte, on m'y laiſſe à deſſein ?
Eſt-il pour un Amant un ſort plus inhumain ?
Quoi ! lorſque ma Corinne, au penchant d'une femme,
Aux douceurs de changer livre toute ſon âme,
Je pourrai, ſans horreur, dans un coup ſi fatal,
Servir de ſentinelle aux plaiſirs d'un rival ?

Je l'ai vu, fatigué d'un combat agréable,
Marcher dans un désordre à mes yœux trop coupable;
Son côté languissoit, ses timides regards
Sembloient, pour s'applaudir, errer de toutes parts.
Il me vit à la porte, & se dit tout le reste:
C'est-là de mon chagrin l'abattement funeste;
Et rien n'est plus cruel que de livrer ses feux
Au triomphe secret d'un rival trop heureux.
Est-ce de mes bienfaits l'équitable salaire,
Ingrate, quand mon feu ne cherchoit qu'à vous plaire!
Que d'un aveugle soin l'impérieuse loi
Pour m'unir à vos pas, me détachoit de moi?
Quand, sur la loi d'un cœur si difficile à prendre,
Nos Romains de vos yeux ne pouvoient se défendre,
Et regardoient bien plus, pour devenir Amans,
Ce qu'ils avoient charmé, que s'ils étoient charmans;
Combien de faux sermens de votre belle bouche!
Que vous étiez sensible au beau feu qui me touche!
Comment vous excuser, d'avoir en même jour,
Trahi votre devoir, les Dieux & mon amour?
Comment vous excuser de l'éloquent silence
Qui fait de mes rivaux l'heureuse intelligence?
Et comment vous laver d'un commerce amoureux,
Qui se cache si bien, & s'explique encor mieux?
Vous souvient-il qu'un jour, pour calmer ma tendresse,
Vous fîtes la malade? & depuis, par adresse,
J'ai su que ce Galant, qui fait tout mon ennui,
Vous avoit rencontrée aussi saine que lui.
Ce n'est-là qu'un crayon de l'épreuve cruelle
Où vous avez réduit une flâme si belle;

Je ne ſuis pas d'humeur à ſouffrir conſtamment ;
Ou changez de méthode, ou cherchez un Amant.
Sans m'émouvoir de rien, à l'abri du naufrage,
Mon âme dans le port triomphe de l'orage,
Et la mer n'offre plus à mes vœux couronnés
Que l'inutile éclat de ſes flots mutinés.
Non, ne vous flattez plus de pouvoir me contraindre,
De rallumer un feu réſolu de s'éteindre ;
C'eſt ce feu, cette erreur, dont l'aveugle poiſon
Me fait ouvrir les yeux, & ſoutient ma raiſon.
Je ſens que dans mon cœur mon amour & ma haine
Prépatent de mon mal la guériſon certaine,
Je ſens que je vous hais autant que..... mais hélas!
Si je n'aimois beaucoup, je ne haïrois pas:
Je ferai mes efforts pour m'arracher ma flâme :
Enfin, je ſouffrirai tout ce que ſouffre une âme,
Lorſque ce doux penchant qui l'aide à ſe trahir,
La dérobe aux raiſons qu'elle auroit de haïr.
Je ſuis votre inconſtance, & je cours à vos charmes;
Et, preſſé ſans appui de mes juſtes allarmes,
Mon cœur, qui croit guérir par votre changement,
A vos divins appas n'échappe qu'un moment.
Dans le triſte embarras de cette inquiétude,
Sans vous tout me déplaît, avec vous tout m'eſt rude:
Mon dépit s'en redouble, & mon feu s'en émeut.
Il voudroit quelque choſe, & ne ſait ce qu'il veut.
Hélas! que n'êtes-vous plus coupable ou moins belle?
Que peuvent les appas dans une criminelle,
Dans un objet ſans foi? Mais, d'un autre côté,
Que peut le plus grand crime avec tant de beauté?

Pardonnez ce combat à mon ame incertaine,
Par ces tendres baiſers qui ſoulageoient ma peine,
Par ces Dieux impuiſſans, dans leur foible courroux,
A venger les douleurs que je ſouffre pour vous;
Par les divins attraits d'un aimable viſage,
Qui des Dieux ici-bas eſt la vivante image;
Par ce cœur dont le mien ſe croyoit tant aimé,
Par ces yeux animés du feu qui m'a charmé:
Je ſuis prêt à brûler, à ſouffrir ſans me plaindre;
Ma Reine, choiſiſſez, voulez-vous m'y contraindre?
Si mon malheur vous plaît, il n'eſt point un malheur;
Si mes maux vous ſont chers, je veux de la douleur.
Il vaudroit mieux pourtant, ſi vous vouliez m'en croire,
Sauver par vos bontés ma flâme & votre gloire,
Et m'attacher à vous par le nœud des plaiſirs,
Que laiſſer mon eſpoir dans mes foibles ſoupirs.

QUARANTE-TROISIEME ÉLÉGIE.

OVIDE prie ſa Maitreſſe de ſauver les apparences.

DE vos divins appas j'ai trop de connoiſſance,
Pour obliger votre âme aux loix de la conſtance :
Mais, lorſqu'à mes dépens vous vous divertiſſez,
Cachez-moi, pour le moins, que vous me trahiſſez.
Je ne demande point qu'une foi trop ſévere
Vous dérobe au plaiſir, mais vous force à le taire,
Et m'épargne l'horreur de prendre contre vous
Le timide parti de mon foible courroux.
Aux Amans, comme aux Rois, c'eſt la loi la plus haute,
Qu'on devient innocent, quand on cache ſa faute,
Et que le ſeul aveu du crime qu'on a fait,
Lorſqu'on peut s'en défendre, eſt le crime en effet :
Quelle eſt votre fureur, & qui le pourroit croire,
Que vous aidiez vous-même à vous perdre de gloire,
Et que, pour m'accabler d'un malheur qui me ſuit,
Vous mettiez en plein jour les crimes de la nuit ?
Pour les plaiſirs communs les femmes deſtinées,
Qui font avec l'Amour d'éternels hyménées,
Se dérobent au bruit, prennent leur ſûreté,
Et veulent du ſecret, pour être en liberté.
Et vous, que tout le monde eſtimoit ſi prudente,
Lorſque dans le ſecret votre humeur inconſtante

Vous a fait au plaiſir donner tout votre feu,
A votre vanité vous en donnez l'aveu.
Songez que la vertu veut du moins qu'on l'imite;
Flattez ou mon amour, ou mon peu de mérite;
Et mon cœur, prévenu de ſes tendres poiſons,
Ira même au-devant de toutes vos raiſons.
Faites ce qui me plaît, gardez ce qui me touche;
Je fermerai les yeux, ſi vous fermez la bouche;
Quel que ſoit le plaiſir qu'en ſecret vous goûtez,
Rougiſſez au dehors du feu dont vous brûlez.
Dans le lieu de plaiſir, prenez toute licence:
Là, point de retenue & point de bienſéance;
Que tout y ſoit d'Amour; pour irriter ſes feux,
Montrez à vos Amans l'endroit myſtérieux.
Montrez-lui ce beau corps, qui fait honte à tout autre:
Preſſez également & le ſien & le vôtre,
Et dans des bras ſi beaux enchaînez les plaiſirs,
Qui d'un amour ſi tendre uniront les deſirs:
Que mille doux baiſers, mille aimables ſaillies
Faſſent paſſer vos cœurs ſur vos levres unies,
Et ne laiſſent aux corps, aſſoupis dans l'amour,
Que le choix des douceurs qu'ils prendront tour-à-tour.
Que, tantôt un *mon cœur*, que, tantôt un *mon âme*
Raniment les ardeurs d'une mourante flâme,
Et vous plongent tous deux dans les charmes puiſſans
De goûter à longs traits le déſordre des ſens.
Mais en quittant le lit, quittez ce beau myſtere,
Dont il eſt le témoin & le dépoſitaire;
Et quand vous reprendrez ce qui couvre un beau corps,
Etouffez le dedans, & ſauvez le dehors.

Portez ſur le viſage une horreur de ce crime,
Dont l'ingrate douceur vous le rend légitime ;
Et qu'un peu de pudeur, trompant mon œil jaloux ;
Déſavoue un plaiſir qui vous paroît ſi doux.
Abuſez tout le peuple, abuſez ma tendreſſe;
Dérobez à mon cœur toute votre tendreſſe;
Qu'il croye aveuglément ce qu'il veut en effet,
Et de ſon trop de foi s'applaudiſſe en ſecret.
Pourquoi tous ces Billets, ces Lettres ſi fréquentes?
Sont-ce de votre eſprit les preuves innocentes?
De votre lit foulé le muet entretien
Ne vous trahit-il pas, quand vous ne diriez rien?
Vos cheveux ſont épars. Le ſommeil peut-il faire
Ce déſordre impoſſible au repos ordinaire?
Cette inégalité vient toute de la nuit?
C'eſt ſans ſe fatiguer que votre ſein rougit?
C'eſt peu que dans vos yeux votre crime ſe voie,
Faut-il encor le dire, & le dire avec joie?
Ah! faites par pitié, ſi mon feu vous eſt cher,
Ce que votre intérêt ne vous peut arracher.
Hélas! quand du plaiſir vous allez à l'audace,
Je ne ſuis plus moi-même, & mon ſang qui ſe glace,
Fait d'autant plus d'effort, par ce cruel aveu,
Qu'il faut pour ſe placer qu'il combatte mon feu.
Je vous hais tout enſemble, & je vous aime encore;
Mais je hais ſans ſuccès ce qu'il faut que j'adore:
Je voudrois votre mort, mais je ne voudrois pas
Voir fermer vos beaux yeux ſans ſouffrir le trépas.
Taiſez-vous, empêchez votre amour de paroître,
Je fermerai les yeux, de peur de le connoître.

Je dirai que toujours l'apparence ſurprend,
Et doit à la vertu faire un éclat plus grand.
S'il faut que je découvre un commerce trop tendre;
S'il faut, par un malheur difficile à comprendre,
Que mon cruel deſtin me livre au coup fatal
De voir tous vos attraits dans les bras d'un rival;
Traitez-moi de jaloux, avec un air ſévere;
Lors je me défîrai de mon trop de lumiere;
Et ce déguiſement, qui peut tout ſur mes feux,
Me fera démentir le rapport de mes yeux:
Pourvu que vous diſiez qae vous êtes fidelle,
Rien ne peut à mes yeux vous rendre criminelle;
Et vous vaincrez ſans peine une ame ſans effort,
Qui craindroit la victoire à l'égal de la mort.
Faites avec deux mots plus que la vertu même:
Et lorſque vous verrez votre injuſtice extrême,
Oppoſez, pour me plaire & pour me prévenir,
La foibleſſe du juge aux raiſons de punir.

DERNIERE ÉLÉGIE.

OVIDE déclare à Vénus qu'il ne veut plus écrire d'Élégies amoureuſes.

DÉESSE du beau feu, je renonce à vos loix :
Si vous voulez parler, cherchez une autre voix :
Je quitte avec plaiſir ce ſtyle tout de flâme,
Où m'avoit entraîné le penchant de mon âme ;
Et même je puis dire, avec quelque raiſon,
Que j'avois le ſecret d'en dorer le poiſon.
Quoique ſorti d'ayeux dont l'illuſtre vaillance
Diſputoit l'avantage aux droits de la naiſſance,
Jamais dans les combats je n'ai cherché l'honneur,
Qui m'attendoit plus pur, avec plus de douceur.
Virgile a de Mantoue éterniſé la gloire ;
Camille de Véronne aſſura la mémoire.
Sulmone me devra cet éclat ſans égal,
Qu'ils ont donné tous deux à leur pays natal.
Je ſais bien qu'autrefois elle ſe fit connoître,
Lorſque ſa liberté la força de paroître ;
Mais jamais ſa valeur, quoiqu'elle ait eu du jour,
Ne fera pour ſon nom ce qu'a fait mon amour.
Quelqu'un qui dans Sulmone aura peut-être affaire,
Rappellant de mes Vers le tendre caractere,
S'écrieta de tranſport : qu'un climat eſt heureux,
Lorſqu'il peut ſe vanter d'un nom ſi glorieux !

Cet eſpoir me retient ; mais c'eſt trop me contraindre,
Trop diſputer un feu que mon cœur veut éteindre :
Amour, j'ai trop long-temps ſoupiré ſous ta loi ;
Pour prix de tes bienfaits ne te ſers plus de moi.
Bacchus eſt à préſent le Dieu ſeul qui me charme,
Je ſens bien que mon feu n'a plus rien qui l'allarme ;
Et que mon cœur, preſſé des plus nobles deſirs,
L'éleve avec empire au deſſus des ſoupirs.
Etincelles du cœur, foibleſſes du génie,
Déſordres de l'eſprit, mourez pendant ma vie ;
Mais auſſi, chers travaux, pour avoir votre tour ;
Vivez avec éclat, quand je perdrai le jour.

SUPPLÉMENT

AUX

ŒUVRES GALANTES

ET AMOUREUSES

D'OVIDE.

CALYPSO A TÉLÉMAQUE.

HÉROÏDE.

AINSI donc le deſtin, dans les murs de Salente,
Fixe pour un moment ta fortune flottante;
Tu triomphes, ingrat, & ta crédulité
S'eſt de tous tes forfaits promis l'impunité.
Que ſais-je? en ce moment ta coupable imprudence
Peut-être oſe accuſer ma haine d'impuiſſance.
Je veux avec le jour t'arracher ton erreur;
Par mon amour paſſé juge de ma fureur.
Non, tu ne verras point cette Ithaque chérie,
Ce ſéjour que je hais, cette obſcure patrie,
Pour qui ton cœur jadis, d'un vain eſpoir flatté,
Mépriſa mon amour & l'immortalité.
Grands Dieux! ſi vos décrets permettent qu'il la voie;
Puiſſe-t-il ne goûter qu'une trompeuſe joie!
Oui, traître, qu'auſſi-tôt un nuage odieux
Abuſant ton eſpoir, la dérobe à tes yeux;
Qu'à te perſécuter la fortune conſtante,
Promene ſur les mers ta deſtinée errante;
Que les vents, échappés de leurs ſombres cachots,
De la mer contre toi ſoulevent tous les flots;
Et, pour combler mes vœux, qu'un funeſte naufrage
M'offre ton corps mourant pouſſé vers mon rivage;
Que ta Nymphe, en pleurant ſur ton malheureux ſort,
Par ſes cris douloureux appelle en vain la mort.

Dieux ! quel plaiſir de voir ma rivale plaintive,
Rappeller vainement ton âme fugitive !
Mes yeux, au lieu des tiens, jouiront de ſes pleurs ;
Et ma préſence encore aigrira ſes douleurs.
Sans me déplaire alors, de cyprès couronnée,
Elle pourra gémir à tes pieds proſternée ;
Et je n'envîrai plus ni ſes gémiſſemens,
Ni ſes tendres regards, ni ſes embraſſemens.
Mais je frémis ; mon cœur, mon foible cœur ſoupire :
Dieux ! ſeroit-ce d'amour ? Ah ! ma fureur expire.
Malheureuſe ! je l'aime & le hais tour-à-tour.
Que dis-je ? cette haîne eſt un tranſport d'amour.
Télémaque, je cede ; oui, c'eſt ma deſtinée ;
Sous le joug de l'Amour ma haîne eſt enchaînée :
N'en crois pas les tranſports où j'ai pu me livrer ;
Ne crains rien ; Calypſo ne peut que t'adorer.
Grands Dieux ! n'exaucez pas ma funeſte priere ;
C'étoit contre moi-même armer votre colere.
Quand mon cœur pour l'ingrat tremble au moindre danger,
Hélas ! que je ſuis loin de vouloir me venger !
Quelle étoit ma fureur ! Oui, Dieux, je vous implore,
Mais ce n'eſt qu'en faveur de l'objet que j'adore ;
Et s'il faut éprouver ſur lui votre pouvoir,
Conſultez mon amour & non mon déſeſpoir.
Mais hélas ! que dis-tu, malheureuſe Déeſſe ?
Arrête, où t'emporroit une indigne foibleſſe ?
Songe-tu que le traître, au mépris de ta foi,
Oſe former des vœux qui ne ſont pas pour toi ?
Oui, tandis que pour lui, lâchement ſuppliante,
Je fais des vœux.... l'ingrat en fait pour ſon Amante,
Et ſon farouche orgueil, que je n'ai pu dompter,
Ne ſe ſouvient de moi que pour me déteſter.

Ah ! quand tu vins tremblant, au ſortir du naufrage,
M'offrir de tes malheurs l'attendriſſante image,
Moi-même je devois, prévenant tes affronts,
Te replonger vivant dans ces gouffres profonds,
Dans ces gouffres affreux que le ſort te prépare,
Habités par la mort, & voiſins du Ténare.
Dans ton cœur ennemi pourquoi mon foible bras
Héſita-t-il alors de porter le trépas?
Sur la tête du fils, offert à ma colere,
Ma main devoit venger la trahiſon du pere;
Et ta mort, m'épargnant un fatal entretien,
Devoit punir ſon crime, & prévenir le tien.
Mon orgueil, offenſé des mépris d'un parjure,
Se croyoit déſormais à l'abri d'une injure:
Je défiai l'Amour, auteur de tous mes maux;
Je jurai d'immoler au ſoin de mon repos
Tous les infortunés que leur deſtin funeſte
Conduiroit vers ces bords, que Calypſo déteſte;
Leur ſang a cimenté cet horrible ſerment;
J'ai cru dans chacun d'eux immoler un Amant.
Tu parus, mon courroux s'armoit pour ton ſupplice;
Tu t'avances, je vois... j'aime le fils d'Ulyſſe;
A la tendre pitié j'abandonne mon cœur,
J'y laiſſe entrer l'amour, au lieu de la fureur.
Au meurtre dès long-temps ma main accoutumée,
Ma main par un mortel ſe vit donc déſarmée!
Je n'oſai la plonger dans ton coupable flanc!
Sanglante, je craignis de répandre le ſang!
Cette Divinité, dont le mâle courage
Jadis ſe nourriſſoit de meurtre & de carnage,
Dont la rage guidoit les farouches tranſports,
Dont le bras tant de fois enſanglanta ces bords;

A l'aſpect d'un mortel, déſarmée & tremblante ;
Soupire, & n'eſt déja qu'une timide Amante.
Calypſo ne hait plus, en ce funeſte jour ;
Le poignard à la main, elle implore l'Amour.
Qu'aiſément tu ſurpris ma raiſon égarée !
De mon cœur imprudent je te livrai l'entrée,
Je reſpectai ces jours, ces jours infortunés,
Des piéges du trépas ſans ceſſe environnés ;
O ſouvenir cruel d'une ardeur inſenſée !
O pleurs, ô déſeſpoir d'une Amante offenſée !
Télémaque, Eucharis... déteſtables Amans !...
Malheureuſe ! que faire en ces affreux momens ?
Vous m'évitez en vain, je vole ſur vos traces...
Mais que dis-je ? voudrois-je augmenter mes diſgraces ?
Mes yeux pourroient-ils voir leurs tranſports amoureux,
Et leurs embraſſemens inſulter à mes feux ?
Encor ſi je pouvois, au gré de ma furie,
Briſer le nœud cruel qui m'enchaîne à la vie,
Etouffer mes douleurs dans le ſein du trépas...
Mais je ne puis mourir... Eh bien ! toi, tu mourras.
Oui, je veux dans ton ſang plonger ma main fumante,
Sous les yeux, dans les bras de ton indigne Amante ;
Oui, dans ſes bras ſanglans, ingrat, tu vas périr :
Elle triomphera, mais pour te voir mourir.
Hélas ! ne ſuis-je donc de nature immortelle,
Que pour pleurer ſans fin un Amant infidele ?
Dieux, vengez par mes mains ſon infidélité,
Je vous pardonne alors mon immortalité.
Non, c'eſt peu de la mort pour une telle offenſe ;
Ah ! par mon déſeſpoir jugez de ma vengeance.
Sombre Divinité des malheureux Amans,
Cruelle Jalouſie, arme tous tes ſerpens,

Allume dans mon cœur tous les feux de la rage,
Je le ſoumets à toi, regne en moi ſans partage.
Etouffe de l'amour les ſoupirs & les vœux;
C'en eſt fait, je me livre à tes plaiſirs affreux:
Change en noire Furie une timide Amante,
Enhardis ce poignard dans ma main chancelante...
Que dis-je? il n'eſt plus temps, il a ſu m'échapper;
Eucharis, dans tes bras il falloit le frapper.
O ſouvenir affreux! jour fatal à ma gloire,
Où ma préſence même ennoblit ſa victoire!
Je courois me venger, & te percer le ſein;
Elle vit le poignard, qui tomboit de ma main;
Elle vit expirer mon impuiſſante rage....
Qu'elle va déteſter ce funeſte avantage!
Oui, ſur elle je veux punir ta trahiſon;
Je veux de tes mépris lui demander raiſon.
Si tu veux adoucir le malheur qui l'accable,
Pour la juſtifier ceſſe d'être coupable,
Viens me rendre le cœur qu'elle m'avoit ravi.
Ah! ſi du repentir le crime étoit ſuivi,
Si tu venois enfin, terminant mon ſupplice,
Dans mes yeux attendris lire ton injuſtice;
Si ta bouche abjuroit ta haîne & ta fierté,
Je ne me ſouviendrois de ma divinité
Que pour rendre immortels tes feux & ma tendreſſe.
Viens déſarmer mon bras c'eſt l'amour qui t'en preſſe;
Viens régner avec moi; c'en eſt fait, oui, je veux
Que le Dieu de mon cœur ſoit le Dieu de ces lieux;
Que du bruit de mes feux l'Univers retentiſſe,
Qu'à ma félicité tout l'Olympe applaudiſſe;
Qu'élevé déſormais au rang des Immortels,
Tu partages l'encens qu'on offre à mes Autels.

Sous les berceaux fleuris de ce riant bocage,
Dans cet Olympe enfin, le céleſte breuvage
Nous ſera préſenté par la main des Amours,
Et ſeuls ils fileront la trame de nos jours.
Ne crains point qu'à leurs mains la Parque les raviſſe:
Viens me rendre un bonheur qui jamais ne finiſſe;
Que d'éternels plaiſirs ſcellent notre union....
Songe délicieux! charmante illuſion!
Pouvez-vous un moment occuper ma penſée?
Ah! ceſſez d'abuſer une Amante inſenſée:
Pour mon cœur malheureux les plaiſirs ſont-ils faits?
Inutiles ſoupirs! inutiles ſouhaits!
Aveugle Calypſo! Déeſſe infortunée!
Hélas! à mon malheur je ſuis donc enchaînée!
Il faudra de regrets me nourrir chaque jour:
Je verrai tout finir, excepté mon amour.
Comment me dérober au feu qui me dévore?
Je retrouve par-tout le cruel qui m'abhorre.
Ton image importune irrite mes ennuis;
Préſent, tu me fuyois; abſent, tu me pourſuis.
Peut-être apprendras-tu ma triſte deſtinée;
Mais ſi tu ſais les maux où tu m'as condamnée,
Si du moins la pitié peut encor t'attendrir,
Plains-moi, ſur-tout, plains-moi de ne pouvoir mourir.

PHILOMELE A PROGNÉ.

HÉROÏDE.

CHERE Progné, peut-être as-tu pleuré ma mort;
Lis, reconnois ces traits, & frémis de mon ſort.
C'eſt ta ſœur qui t'écrit, ta ſœur infortunée,
Dans le fond des déſerts par un monſtre enchaînée.
Je vis pour me venger: oui, ce cruel eſpoir
Me fait chérir le jour, que je n'oſois plus voir.
Quand pourrai-je, à tes yeux, confondant l'impoſture,
Enfoncer le poignard dans le ſein d'un parjure?
Pardonne à ce tranſport, & puiſſe ma fureur
Armer la terre entiere, & paſſer dans ton cœur!
Ecoute... ma main tremble: ah! que vais-je te dire?
De mon opprobre, hélas! eſt-ce à moi de t'inſtruire?
Ces traits, chere Progné, par mes pleurs effacés,
Ces mots interrompus devroient t'en dire aſſez.
N'importe, il faut parler, & bannir l'artifice,
Victime d'un forfait, je n'en ſuis point complice;
Il faut qu'à l'Univers un trop juſte courroux
Révele l'attentat de ton barbare Epoux.
Rappelle-toi ce temps ſi cher à ma tendreſſe,
Où, pour te plaire, il vint me chercher dans la Grece;
Je parois à ſes yeux; il ſe trouble, & ſoudain
Le plus coupable feu s'allume dans ſon ſein.
Pour hâter mon départ, il gémit, il ſoupire;
Qu'un cœur eſt éloquent, lorſque l'Amour l'inſpire!

Si ſon empreſſement le trahit quelquefois,
C'eſt Progné, me dit-il, qui parle par ma voix;
Ces pleurs que je répands, charmante Philomele,
Ces pleurs & ces ſoupirs ſont ordonnés par elle.
Crédule, n'oſant rien ſoupçonner de ſa foi,
J'imputois ſes efforts à ſon amour pour toi;
Et, me précipitant dans les bras de mon pere,
A ces perfides ſoins je joignois ma priere.
Vieillard infortuné, qu'aveuglerent les Dieux,
Tu cauſas tous mes maux, croyant combler mes vœux.
Puiſque vous le voulez, je cede, cher Térée,
Lui dit-il; par les nœuds d'une amitié ſacrée,
Par les Dieux immortels, par nos embraſſemens,
Ayez ſoins de ma fille, & gardez vos ſermens.
Vous ſavez, vous voyez combien elle m'eſt chere;
Ah! rendez-la bientôt aux allarmes d'un pere:
Que l'un de mes enfans, en me fermant les yeux,
Recueille au moins mon âme & mes derniers adieux.
En prononçant ces mots, préſens à ma penſée,
Dans ſes bras languiſſans il me tenoit preſſée;
Ses longs gémiſſemens préſageoit mes malheurs,
Et ſes yeux, malgré lui, laiſſoient couler des pleurs.
De mon exil enfin le jour eſt près d'éclorre,
Jour fatal! jour affreux! ſouvenir que j'abhorre!
La voile ſe déploie, & le ſouffle des vents
Seconde d'un cruel les vœux impatiens.
On eût dit que la mer, contre moi conjurée,
Etoit complice alors du forfait de Térée.
Je pars; & Pandion, l'œil fixé ſur les eaux,
Suit, en me rappellant, la trace des vaiſſeaux.
Avec frémiſſement je vois fuir le rivage,
Mon raviſſeur triomphe; &, changeant de viſage,

Jai donc vaincu, dit-il. Un tranſport furieux
S'échappe de ſon cœur & brille dans ſes yeux.
Il ne peut renfermer ſa criminelle joie;
D'un œil avide & ſombre il contemple ſa proie.
Et moi, qui ne pouvois démêler ſes deſſeins,
Je pleurois, & ſemblois preſſentir mes deſtins.
Des mouvemens confus dans mon cœur s'éleverent;
Je rougis, je pâlis, tous mes ſens ſe troublerent;
Et, jettant mes regards ſur l'eſpace des mers,
Je me crus un moment ſeule dans l'univers.
Je voulus lui parler : ſon ſilence perfide
Fit expirer la voix dans ma bouche timide.
Je ſouhaitai cent fois que le vent oppoſé
Repouſſât ſon vaiſſeau par l'orage briſé;
Et lorſqu'il s'applaudit du deſtin qu'il m'apprête;
J'implore au fond du cœur la mort ou la tempête.
Dieux, ne deviez-vous point, dans ces cruels momens,
Pour ſauver l'innocence, armer les élémens?
Pourquoi d'un attentat me rendre la victime?
Aimez-vous mieux punir que prévenir le crime?
La rame cependant redouble ſes efforts,
Et déja de la Thrace on découvre les bords:
On arrive, on deſcend; le perfide Térée
Guide ſeul en ces lieux ma démarche égarée:
Tremblante, il me conduit au fond d'un bois épais;
Où, parmi des débris, s'éleve un vieux palais;
Effroyable tombeau, priſon inacceſſible,
Que l'aſpect des déſerts rend encor plus terrible;
Il me fallut entrer dans ce ſéjour d'horreur.
D'une mourante voix je demandai ma ſœur:
En ce moment, Térée, ô comble de l'outrage!
Les yeux étincelans d'un amour plein de rage....

Tu frémis & m'entends... Mais que devins-je, ô Dieux ?
Quand j'ouvris mes regards à la clarté des Cieux !
Barbare, m'écriai-je, exécrable adultere,
Ni la foi des sermens, ni les larmes d'un pere,
Ni l'hymen, profané par ta coupable ardeur,
Ni ma foiblesse, enfin, n'ont pu toucher ton cœur!
Acheve; ta fureur seroit-elle assouvie ?
Tu m'as ravi l'honneur, arrache-moi la vie;
Ou si ta cruauté me retient dans ces lieux,
Je remplirai ces bois de mes cris douloureux.
Préviens le désespoir d'une femme outragée;
Que je meure à l'instant, ou je serai vengée.
Ce discours dans ses sens jette un trouble secret;
Il tremble; de ma rage il redoute l'effet :
Mais bientôt dans son cœur cette crainte soudaine
A son farouche amour fait succéder la haîne.
Te le dirai-je, ô Ciel ! malgré tous mes efforts,
Mes sanglots redoublés, mes larmes, mes transports,
Ce monstre impitoyable, & que ma plainte anime,
Croyant dans le silence ensevelir son crime,
D'un bras ensanglanté m'arrache, sans frémir,
L'organe dangereux qui pouvoit le trahir.
Enfin, après avoir épuisé sa furie,
Pour comble d'infortune, il me laisse la vie.
Il va, bravant les Dieux & mes ressentimens,
Il va souiller ta couche & tes embrassemens.
Il mêle ses regrets à tes vives alarmes,
Et, couvert de mon sang, il me donne des larmes.
Je crois toujours te voir, en longs habits de deuil,
Appeller Philomele autour du vain cercueil.
Ah ! cesse de pleurer, sur la foi de Térée,
Le trépas d'une sœur qui vit déshonorée.

Vois

Vois cette infortunée, au fond de ces déſerts :
Vois la fille d'un Roi, mourante dans les fers.
Rien ne s'offre à mes yeux qu'une garde terrible,
Que ma vue importune, & rend plus inſenſible.
Depuis plus de ſix mois, en proie à mes tourmens,
Je n'entends que des cris & des rugiſſemens ;
Et je ne puis jouir, dans l'horreur de mes chaînes,
Du plaiſir douloureux de parler de mes peines.
Que dis-je ? A chaque inſtant je ſuccombe, & je croi
Que la nature entiere a diſparu pour moi.
Vous que le Ciel un jour auroit fait mes ſujettes,
Dans un rang plus obſcur vous vivez ſatisfaites ;
Bornant à votre ſort vos tranquilles deſirs,
Si vous avez des maux, vous avez des plaiſirs ;
Et moi, d'adorateurs autrefois entourée,
Du reſte des humains je me vois ſéparée ;
Au milieu de ces bois, ſans eſpoir, ſans ſoutien,
Mon cœur eſt effrayé de ne tenir à rien.
Par mille objets affreux ſans ceſſe pourſuivie,
Une mort éternelle accompagne ma vie ;
En de funebres lieux, tel un tendre arbriſſeau
Seche & meurt, dans ſa fleur, ſur le bord d'un tombeau.
Je m'abhorre moi-même, & l'éclat de mes charmes,
Cet éclat ſi funeſte, eſt éteint dans mes larmes.
Vains regrets ! Où laiſſe-je éclater ma douleur !
Quoi ! l'eſpoir tout-à-coup expire dans mon cœur !
Les plaiſirs ſont bannis de ce ſéjour funeſte :
Mais en eſt-il d'égal à celui qui me reſte ?
Pourſuis, ne ceſſe point, ô Sort, de m'outrager :
Je te pardonne encor, ſi je puis me venger.....
Me venger !... je renaîs ; doux eſpoir que j'embraſſe !
Il me ſoutient, ma ſœur, au ſein de ma diſgrace ;

Il ne ſera point vain. Oui, cette nuit les Dieux
Ont offert ſous tes traits la vengeance à mes yeux.
Sang que j'ai vu couler, favorable préſage,
Songe affreux, revenez ranimer mon courage.
C'étoit pendant le temps des myſteres ſacrés,
Pendant ces temps d'ivreſſe à Bacchus conſacrés.
Déja de toutes parts ſes terribles Miniſtres
Font retentir les airs de hurlemens ſiniſtres,
Et de l'airain tonnant l'épouvantable bruit
Augmente encor l'horreur d'une profonde nuit.
Tu ſors de ton palais, éperdue, égarée;
Des faveurs de Bacchus tu feins d'être enivrée;
En traînant à ta ſuite un cortege nombreux.
Tu viens, un thyrſe en main, m'arracher de ces lieux.
Je marche ſur tes pas, incertaine, étonnée,
En ignorant encor quelle eſt ma deſtinée.
A peine eus-je touché le ſeuil de ton palais,
Je me repréſentai Térée & ſes forfaits:
Je rougis, malgré moi, d'un crime involontaire,
Et mes yeux demeuroient attachés à la terre;
Mais toi, voyant mes pleurs & mes ſecrets combats,
Tu vins, en ſoupirant, te jetter dans mes bras.
Dans cet embraſſement que je trouvai de charmes!
Chere ſœur, me dis-tu, daigne ſecher tes larmes.
De ce palais en feu veux-tu que les lambris
Ecraſent le tyran ſous leurs brûlans débris?
Veux-tu qu'à ſes regards te faiſant reconnoître,
De cent coups de poignard j'aille percer le traître?
Mais mon triſte ſilence aigriſſant ta douleur,
J'entendis des ſoupirs s'échapper de ton cœur.
A l'inſtant, pour fixer ton âme irréſolue,
Ton fils infortuné vint s'offrir à ta vue;

Lui lançant un regard furieux & diſtrait :
De ſon pere, dis-tu, c'eſt le vivant portrait.
Les Dieux, les juſtes Dieux m'amenent ma vengeance :
Ces mots furent ſuivis d'un farouche ſilence :
Tu nous fixes tous deux, & je te vois ſoudain
Frémir, verſer des pleurs, & lui percer le ſein.
Ce n'étoit point aſſez : impitoyable mere,
Tu voulus qu'il ſervît d'aliment à ſon pere.
Ce pere criminel, à tes côtés aſſis,
Avec avidité ſe repaît de ſon fils.
Et dans ce moment même, ô tendreſſe trop vaine !
Il cherche Itis, il veut qu'à ſes yeux on l'amene.
J'entre auſſi-tôt, & l'œil de rage étincelant,
Je lui jette d'Itis le crâne encor ſanglant.
Toi, de loin jouiſſant de ſon trouble funeſte :
Voilà ton fils, tu viens d'en engloutir le reſte,
Lui dis-tu; reconnois Philomele ma ſœur,
Entends crier Itis dans le fond de ton cœur.
Il ne ſe connoît plus, il rougit, il ſoupire,
Il s'attache en pleurant à ſon ſein qu'il déchire;
De ſon flanc entr'ouvert il voudroit retirer
Cet enfant malheureux qu'il vient de dévorer.
Au milieu de ſes cris, une ſecrete joie
Sur mon front plus ſerein par degrés ſe déploie.
Auteur de tous ſes maux, pouvant les redoubler,
Mon ſeul ſupplice étoit de ne pouvoir parler.
Je ne me laſſois point d'une ſi douce image :
Mais ce tigre déja, dans l'excès de ſa rage,
Alloit fondre ſur nous.... Tout fuit, & le réveil
Vint diſſiper trop tôt ces erreurs du ſommeil.
A ce préſage heureux mon âme s'abandonne ;
Daigne me ſeconder, c'eſt le Ciel qui l'ordonne.

Ah! pourquoi retracer ces objets à tes yeux ?
Sans doute ta fureur va ſurpaſſer mes vœux.
Songe qu'en m'outrageant, c'eſt toi qu'il a trahie :
Pourrois-tu dans tes bras recevoir cet impie,
Cet adultere époux, infâme raviſſeur,
Inceſtueux Amant, & bourreau de ta ſœur?
Par des tourmens nouveaux délivrons-en la terre.
Sois ſenſible à mes pleurs, venge un Roi, venge un pere.
Je l'aurois informé de mon ſort inhumain :
Mais ce triſte récit eût hâté ſon deſtin.
Et, plutôt que de rompre un généreux ſilence,
J'aime mieux vivre encore & mourir ſans vengeance.
Je n'eſpere qu'en toi : viens briſer ma priſon ;
Dans ces bois pour ſignal fais retentir ton nom :
Ne rougis point, ma ſœur, du courroux qui m'anime :
En plaignant un coupable, on partage ſon crime.
Adieu, chere Progné, tu ſais quel eſt mon ſort ;
Choiſis, j'attends de toi la vengeance ou la mort.

NARCISSE.

Traduction libre d'OVIDE.

DANS ces lieux une ſource, & tranſparente & pure
S'échappoit ſur un lit de fleurs & de verdure;
Là jamais les Bergers ne menoient leurs troupeaux,
Rien n'altéroit jamais la bonté de ſes eaux:
D'une épaiſſe forêt l'obſcurité ſacrée
Aux rayons du ſoleil en défendoit l'entrée.
Au retour de la chaſſe, en ce fatal ſéjour,
Narciſſe fatigué fuit la chaleur du jour.
Mais en voulant calmer la ſoif qui le dévore,
Il ſent naître une ſoif plus dévorante encore.
A l'aſpect imprévu de ſa propre beauté,
Immobile & rêveur, il demeure enchanté;
Il ſe contemple, il brûle, étonné de lui-même,
Et prête un corps, hélas! à cette ombre qu'il aime.
Étendu triſtement ſur ces bords trop flatteurs,
Il admire ſes yeux, embellis par ſes pleurs,
Ces longs cheveux flottans, dont il eſt idolâtre,
Ce cou plus éclatant & plus blanc que l'albâtre,
Cette noble pudeur & ce tendre incarnat
Qui des lys de ſon teint anime encor l'éclat.
Il ne peut réſiſter au charme qui l'attire;
Il languit, il deſire, & c'eſt lui qu'il deſire.
Il eſt en même temps l'amant, l'objet aimé,
Il allume le feu dont il eſt conſumé.
Combien de fois, trompé par ces ombres perfides,
Leur donna-t-il en vain mille baiſers avides!

Malheureux, il s'épuiſe en efforts ſuperflus;
Il voudroit ſe ſaiſir, & ne ſe trouve plus.
Il ne ſait ce qu'il voit; mais ce qu'il voit l'enflâme,
Et ſon erreur ne ſert qu'à redoubler ſa flâme.
Inſenſé! quel fantôme ici te fait la loi?
Fuis ces lieux, il te ſuit, il va fuir avec toi.
Vains diſcours! il ſe meurt, & cependant il reſte;
Rien ne peut l'arracher à cette onde funeſte.
Le ſommeil & la faim ſur lui ſont ſans pouvoir;
Il s'enivre à longs traits du plaiſir de ſe voir;
Et, le cœur dévoré d'une ardeur inconnue,
Il puiſe dans ſes yeux le chagrin qui le tue.
Vaſtes forêts, dit-il, aſyles ténébreux,
Où tant d'Amans diſcrets ont ſoupiré leurs feux,
Oui, j'en prends à témoin votre antique feuillage,
Depuis qu'à leurs plaiſirs vous prêtez vôtre ombrage,
Et que vous les cachez dans vos ſombres détours,
Avez-vous jamais vu d'auſſi cruels amours?
Je vois ce qui me plaît, ce qui ſeul peut me plaire,
Je le vois, je l'adore, & c'eſt une chimere!
Mais ce qui rend encor mes tourmens plus amers,
Ce ne ſont point des monts, des rochers & des mers,
Ni d'un rempart d'airain l'intervalle barbare,
C'eſt l'eau d'une fontaine, hélas! qui nous ſépare.
Lui-même à mes deſirs, bien loin de s'oppoſer,
Sur cette eau chaque fois que j'imprime un baiſer,
Chaque fois de la mienne il approche ſa bouche:
Le cruel! il m'échappe, alors que je le touche.
Que peu de choſe nuit au bonheur des Amans!
O toi, qui que tu ſois, viens calmer mes tourmens.
Pourquoi donc me fuis-tu? Par quel deſtin contraire
Ne puis-je te fléchir, t'attendrir & te plaire?

Ma jeuneſſe pour toi n'eſt-elle d'aucun prix?
Des Nymphes ont aimé l'objet de tes mépris.
Que dis-je? J'entrevois un rayon d'eſpérance;
Sur cette onde attaché, quand vers toi je m'élance,
Lorſque je tends les bras, je rencontre les tiens;
Oui, tous tes mouvemens ſont l'image des miens:
Tu ris lorſque je ris, ſenſible à mes alarmes,
Tu paroîs à mes pleurs mêler auſſi tes larmes:
Tu rends geſte pous geſte, & même en ce moment,
Si ce n'eſt pas encore un doux enchantement,
Tu ſemble me parler, &, fidele interprete,
Ce que ma bouche dit, ta bouche le répete.
Trop aimables accens, qui ſont perdus pour moi!
Où vais-je m'égarer? Que ſuis-je autre que toi?
Je ne me trompe point, j'adore mon image.
Quel amant dut jamais prétendre davantage?
Je poſſede, je ſuis l'objet de mon deſir,
Et je n'en jouis point, à force d'en jouir.
Puiſſé-je être à jamais ſéparé de moi-même!
Puiſſe s'anéantir le bel objet que j'aime!
Quel vœu pour un Amant! je cede à ma douleur:
De mes jours preſqu'éteints l'amour ſeche la fleur.
Déja la mort j'approche, & je la vois ſans peine;
Elle va triompher du charme qui m'entraîne.
Il revient à la ſource, en prononçant ces mots,
Et d'un torrent de pleurs il en trouble les eaux.
Son image à l'inſtant s'obſcurcit & s'efface:
Quoi! tu me fuis, barbare? Ah! demeure, par grace,
Dit-il; ah! laiſſe-moi jouir de mon erreur,
Irriter ma bleſſure & nourrir ma fureur.
Ne pouvant rien de plus, au moins que je te voie:
Pourrois-tu me ravir cette cruelle joie?

Narciſſe alors découvre & meurtrit ſon beau ſein :
Les roſes & les lys s'y confondent ſoudain.
Tel l'épi radieux que la pourpre colore,
Unit à ſa blancheur tout l'éclat de l'aurore ;
Tel ce fruit précieux, de la treille ornement,
Du plus vif incarnat ſe dore en mûriſſant.
Auſſi-tôt que dans l'onde il eût vu ſon ouvrage,
Il n'en put ſoutenir la douloureuſe image :
Comme, au premier rayon d'un jour pur & ſerein,
S'exhale dans les airs la vapeur du matin ;
Comme à l'aſpect du feu l'on voit fondre la cire,
Ainſi périt Narciſſe, il ſuccombe, il expire :
Ses yeux, mouillés de pleurs, vont ſe fermer au jour :
Il meurt enfin, brûlé, conſumé par l'amour.
Mais tout mourant qu'il eſt, il ſe retourne encore
Vers l'onde qui lui peint une ombre qu'il adore ;
La mort ne peut glacer le feu de ſes deſirs,
Et ſa cruelle erreur a ſes derniers ſoupirs.

JULIE A OVIDE.

HÉROÏDE.

AH ! je ſuis libre, enfin, & d'une main tremblante
J'oſe tracer ces traits . . . ils ſont de ton Amante.
Mon trouble, ma douleur s'y ſont connoître aſſez,
Et mes pleurs (tu le vois) les ont preſqu'effacés.
Ovide, que fais-tu, quelle eſt ta deſtinée?
Ecris-moi, réponds-moi... Que dis-je ? infortunée!
Et quel eſt mon eſpoir ? Peut-être en ces momens
Le vaiſſeau qui te porte eſt briſé par les vents.
Peut-être mon Amant, ſur un lointain rivage,
Défiguré, ſanglant, eſt jetté par l'orage.
Mais ſi tu vois ces bords, ces climats déteſtés,
Effroyables déſerts par le Gete habités;
Dis, en liſant ces traits, dictés par l'Amour même,
Dans l'Univers encore il eſt un cœur qui m'aime.
Oui, je brûle pour toi : ton exil rigoureux,
Ton abſence, tes maux ont redoublé mes feux.
Je t'aimerai toujours, tout mon cœur te le jure:
Tu ſais juſqu'à préſent s'il connut l'impoſture.
Je t'aimerai toujours ... & ne te verrai plus !
Auguſte ainſi l'ordonne ... Ah ! regrets ſuperflus !
Quel exil ! quel départ ! j'en frémis... nuit affreuſe !
O nuit pour une Amante à jamais douloureuſe !
Accuſant & mon pere & le ſort & les Dieux,
A peine il me fallut recevoir tes adieux,
Je te ſentis à peine, ô moment que j'abhorre!
T'arracher de mes bras, qui te preſſoient encore;

Du trépas à l'inſtant la funeſte langueur
Enchaîna tous mes ſens, & paſſa dans mon cœur.
Je ne voyois plus rien : mourante, évanouie,
En perdant mon Amant, j'avois perdu la vie.
Mais je renaîs, hélas! c'eſt toi, cruel Amour,
Qui, pour mieux m'accabler, voulus me rendre au jour.
Ciel! que devins-je, alors? Muette, confondue,
J'interroge des yeux une foule éperdue;
Je te demande encore, & les vents furieux,
Sans eſpoir de retour, t'éloignent de ces lieux....
Rien ne me retient plus à cette horrible image :
Je m'échappe, je vole, & j'atteins le rivage.
Je le fais retentir de mes triſtes ſanglots;
Mes yeux, baignés de pleurs, attachés ſur les flots,
Et cherchant ton vaiſſeau ſur cet immenſe eſpace,
Croyoient dans le lointain en découvrir la trace;
Je croyois voir tes pas ſur le ſable imprimés,
De ton fatal départ témoins inanimés,
Et je voulois, en proie à ma douleur profonde,
Tromper mes ſurveillans, & m'élancer dans l'onde.
Puiſſent les mers, diſois-je, au gré de mes tranſports,
Me porter, cher Amant, ſur tes ſauvages bords!
Puiſſes-tu, parcourant cette rive effrayante,
Y retrouver encor ta malheureuſe Amante!
Et, chériſſant en moi juſqu'aux traits du trépas,
Pour la derniere fois me ſerrer dans tes bras!
On me ramene enfin, pour comble de miſere;
J'entre dans le palais, & j'y trouve mon pere,
Ou plutôt mon tyran & mon perſécuteur,
De tes malheurs, des miens impitoyable auteur,
Qui brave mes ſoupirs, qui méprife mes larmes,
Et dans mon déſeſpoir ſemble trouver des charmes.

De quel droit oſe-t-il, forçant mes ſentimens,
Ainſi que des Romains, maîtriſer mes penchans?
Ah! qu'il regne, qu'il faſſe ou la paix ou la guerre;
Qu'il décide à ſon gré des deſtins de la terre:
Je ne voulois qu'un cœur, je régnois ſur le tien:
Qu'il garde ſon Empire, & me laiſſe le mien.
Les Romains, déſormais, vils eſclaves du trône,
Ne pourront-ils aimer, ſans qu'un maître l'ordonne?
Pourquoi t'exile-t-on? O dépit! ô fureur!
Frémis, pere cruel, frémis de mes douleurs.
Ne viens pas d'un Amant m'oppoſer la naiſſance,
Entre des Citoyens il n'eſt point de diſtance.
Je l'adore, il ſuffit, il eſt digne de moi.
Eſt-ce un crime ſi grand que d'être haï de toi?
Mais dans un rang obſcur le ciel l'eût-il fait naître,
Sa gloire, ſes talens l'approchent de ſon maître.
Les favoris des arts, dignes enfans des Dieux,
Ont-ils beſoin d'un nom tranſmis par des ayeux?
Oui, quel que ſoit ton rang & ton pouvoir ſuprême,
Le génie ennoblit autant qu'un diadême;
Toi-même, tu le ſais, tu ſais qu'un feu ſi beau
Peut ſeul te dérober à la nuit du tombeau.
Homere, plus qu'Hector, immortaliſe Achille;
Et que ne dois-tu pas au pinceau de Virgile?
Ovide, c'eſt ainſi que, fier de t'adorer,
Mon cœur à l'Univers aime à te préférer.
De tes rivaux altiers la foule en vain s'empreſſe
A demander ce cœur, à briguer ma tendreſſe:
Va, la triſte Julie eſt loin d'y conſentir:
Je t'aime trop, hélas! pour ne les pas haïr. . . .
Je cours, je vais, je viens, incertaine, égarée;
Rien ne peut conſoler ton Amante éplorée.

Le jour à peine luit, j'en ſouhaite la fin ;
Sans ordre mes cheveux ſont épars ſur mon ſein ;
Tout ornement me peſe, & , dans mon infortune ;
Je déteſte l'éclat d'une pompe importune.
Je te dirai bien plus : mes yeux ſont ſatisfaits ,
Quand les larmes enfin ont obſcurci mes traits.
Quelle parure, hélas ! m'eſt encor néceſſaire ?
Je ne vois plus l'Amant à qui je voulois plaire :
Je cherche les rochers & les antres déſerts ,
Aſyles ténébreux à ma douleur offerts ;
Là, de tes traits, de toi profondément remplie ,
Dans un ſombre plaiſir je reſte enſevelie.
J'entends avec tranſport les aquilons fougueux
Frémir, ſe déchaîner ſous un ciel orageux ;
Je crois que tout prend part aux chagrins que j'endure ,
Et que mon mal s'étend ſur toute la nature.
Cette image me flatte & plaît à mes ennuis ;
Je lis, dans ces momens, & ſans ceſſe relis
Ces vers voluptueux, enfans de la tendreſſe,
Gages de ton bonheur, & nés de notre ivreſſe ;
Cet art (*) que je t'appris, cet écrit enflammé,
Dont j'offrois le modele à ton eſprit charmé.
Des pleurs, en le liſant, inondent mon viſage ;
Ne pouvant rien de plus, j'embraſſe ton ouvrage ;
Cet ouvrage immortel, où, guidant tes pinceaux,
Vénus ſe reconnoît au feu de tes tableaux.
O vous, qui le lirez, ô vous, races futures,
De ce livre enchanteur dévorez les peintures ;
Non, d'un génie oiſif ce ne ſont point les jeux ;
C'eſt le fruit de l'amour, & de l'amour heureux.

(*) L'art d'aimer.

Amans, c'eſt un Amant qui cherche à vous inſtruire :
Il vous dicte les loix de celle qui l'inſpire :
Seule je l'inſpirai, je ne m'en défends pas ;
Les leçons qu'il vous donne, il les prit dans mes bras.
Pardonne cet orgueil, cet aveu qui te flatte :
Il faut, avec le tien, que mon courage éclate.
Si quelquefois l'Amour de fleurs t'a couronné,
De myrte par mes mains ſi ton front fut orné,
Laiſſe, laiſſe (ta gloire en ſera plus brillante)
Tomber quelques lauriers ſur le front d'une Amante;
J'exige cet hommage, & je l'ai mérité ;
Ta Maitreſſe a des droits à l'immortalité.
Ne te ſouviens-tu pas que la tendre Julie,
S'enflammant elle-même au feu de ton génie,
Par tes vers amoureux t'exprimoit ſes deſirs,
Se joignoit à ta voix, & chantoit ſes plaiſirs ;
Dans ces rians jardins où bien ſouvent l'Aurore,
En ramenant le jour, nous retrouvoit encore.....
Ah ! je les ai revus, ces jardins, ces beaux lieux,
Aſyles fortunés, confidens de nos feux ;
Quel changement, ô ciel ! & quelle différence !
Ce n'eſt plus ce ſéjour qu'animoit ta préſence ;
Déja l'on n'y voit plus tes jeunes arbriſſeaux ;
Unir, entrelacer leurs dociles rameaux ;
On n'y voit plus des fleurs la tige renaiſſante
Se diſputer l'honneur d'embellir ton Amante.
Les oiſeaux n'y font plus entendre leurs concerts ;
Et Philomele ſeule y trouble encor les airs.
Que dis-je ? O ſouvenir ! ... ô mortelles allarmes !
Je ne puis retenir mes ſoupirs & mes larmes.
Un ſonge en ce lieu même, un ſonge plein d'horreur
Dans mes ſens éperdus a jetté la terreur. ... ...

Je crus qu'on me portoit dans une isle écartée ;
Qui par un Dieu vengeur me parut habitée ;
Le jour n'y répandoit que des rayons mourans,
Et ne me découvroit que des monstres errans.
J'entends autour de moi des cris, des voix plaintives ;
Les flots, en gémissant, se brisent sur les rives ;
La terre au loin mugit, je frissonne & je croi
Que tout va dans l'instant s'engloutir avec moi.
Je succombe, je meurs... tout change, l'horreur cesse ;
Le jour luit, je n'entends que des chants d'allégresse ;
J'apperçois des bosquets de roses couronnés ;
Des gazons, des berceaux à l'amour destinés ;
Et la mer à mes yeux semble un canal tranquile,
Qui promene ses eaux dans un riant asyle.
J'admire, je renaîs, je sens en ce moment
S'élever dans mon cœur un doux frémissement.
Alors je vois de loin un mortel qui s'avance ;
Une jeune Beauté l'accompagne en silence....
Dieux ! quel maintien ! quels traits ! je m'approche sans bruit,
Ce mortel, c'étoit toi... Ton Amante te suit.
Au fond d'un bois épais, je te vois la conduire ;
Je te vois lui parler, l'embrasser, lui sourire ;
Je te vois... &, les yeux de rage étincelans,
Je cours me présenter à tes regards tremblans :
Tu fuis ; je te retiens ; tu rougis, je soupire :
Mais, la vengéance enfin reprenant son empire,
Je saisis ma rivale, & déja sur son sein,
Je leve avec fureur une sanglante main....
Je m'éveille à l'instant : ah ! rassure ma flâme ;
Et détruis ce soupçon qui déchire mon âme.
Ovide, est-il bien vrai que ton cœur me trahit ?
Dois-je en croire, grands Dieux ! ce qu'un songe me dit ?

Non, l'Amant que j'adore eſt ſenſible à mes peines;
A-t-il pu m'oublier & former d'autres chaînes?
Eſt-il quelques Beautés, dans ton exil affreux,
Dignes de m'allarmer & de plaire à tes yeux?
Il me ſemble les voir, ces ſauvages mortelles,
Qui reſſentent l'amour ſans en être plus belles;
Dans leur cœur cet attrait, cet aimable penchant,
Eſt un farouche inſtinct, plutôt qu'un ſentiment.
Sans décence, ſans frein, leur groſſiere impoſture,
Même en ſuivant ſes loix, avilit la nature....
Que j'aime à m'abuſer! foible raiſon! hélas!
Tu peux en lieux charmans transformer ces climats,
A ces triſtes Beautés, qui te plairont peut-être,
Tu peux, ſi tu le veux, donner un nouvel être;
Chaque jour tu verras, ſans t'occuper de moi,
Leur appas ſe former & s'embellir pour toi;
Et, fier de leurs progrès, jaloux de leur hommage,
Tu finiras, cruel, par chérir ton ouvrage.
Ah! ſi je le croyois, je franchirois les mers;
J'irois (n'en doute pas) au fond de tes déſerts,
Furieuſe, prenant la vengeance pour guide,
Un poignard à la main immoler un perfide....
Pardonne, tu connois mes tranſports violens,
Tu connois mon amours, mes malheurs, mes tourmens.
Je t'aime avec fureur, & ſi j'étois trahie,
Oui, je voudrois troubler le bonheur de ta vie.
Vois ta Julie en proie aux regards d'une Cour
Qui, pour flatter Auguſte, inſulte à mon amour.
Vois-moi toujours ſenſible, en cet état funeſte;
Et, ſi tu me trahis, vois quel eſpoir me reſte.
Je n'ai d'autre ſoutien qu'un Pere rigoureux,
Auteur de ton exil, contraire à tous mes vœux;

Qui voudroit, ſous le joug d'un fatal hyménée,
Enchaîner à jamais ma triſte deſtinée,
Et qui, de ſa grandeur follement enivré,
Croit toujours qu'en t'aimant, je l'ai déshonoré.
Puiſſe un jour mon exil à ſes yeux me ſouſtraire!
Puiſſe être mon bonheur un don de ſa colere!
C'eſt alors que, briſant de ſi cruels liens,
A l'abri de mes maux j'irai finir les tiens.
Sur ces horribles bords, qu'embellit ta préſence,
J'irai te conſoler d'une ſi longue abſence.
Là, ſéparés des Cours & loin d'un joug pompeux,
Nous vivrons pour nous ſeuls, & nous vivrons heureux.
D'un tyran abſolu l'orgueilleuſe tendreſſe
Ne me troublera plus au ſein de mon ivreſſe:
Je ne verrai que toi: contente de mes fers,
J'oublierai dans tes bras & Rome & l'Univers.

OCTAVIE, SŒUR D'AUGUSTE, A ANTOINE.

HÉROÏDE.

ANTOINE, ſans combattre, a cédé la victoire!
Mépriſé par les ſiens, vil aux yeux de la Gloire,
Au ſignal d'une femme, il quitte ſes vaiſſeaux;
Il partage ſa honte, & la ſuit ſur les eaux.
J'en frémis.... qu'as-tu fait & quelle eſt ta foibleſſe?
Vois l'abyme où t'entraîne une indigne Maîtreſſe;
Rome te déſavoue, & rougit de tes fers.
L'opprobre de tes feux a rempli l'univers.
Enviſage un moment tes premieres années,
Par ton bras jeune encor ces palmes moiſſonnées.
Rappelle-toi ces temps, ces exploits dont l'éclat
Tournoit vers toi les vœux du peuple & du Sénat;
Quand l'ami de Céſar, aux yeux charmés de Rome
Sembloit, en l'imitant, reproduire un grand homme;
Et juge, malheureux! ſi ton cœur eſt changé.
Non, tu n'es plus le même, & Brutus eſt vengé.
Un ſoupir d'une femme, un coup d'œil te ſurmonte.
Fiere de ton malheur, & ſur-tout de ta honte,
Elle étouffe dans toi l'ardeur de nos guerriers,
Et ſa main de ton front arrache les lauriers.
Foible & trop cher époux, eſt-ce ainſi que l'on aime?
Pour te déſabuſer, je ne veux que toi-même.
Combien de fois, glaçant ta flamme & tes deſirs,
Le remords n'a-t-il point corrompu tes plaiſirs?

Combien de fois & Rome & la triſte Octavie
Vinrent-elles s'offrir à ton âme attendrie ?
Permets, permets qu'enfin j'oſe élever la voix.
C'eſt l'honneur, c'eſt l'amour qui réclame ſes droits.
Si je la méritai, ta haîne eſt légitime :
Mais dis-moi donc, cruel ! dis-moi quel eſt mon crime.
Mon frere, hélas ! mon frere étoit prêt à s'armer ;
Et la guerre entre vous alloit ſe rallumer.
L'accord de deux héros devenoit mon ouvrage :
Mon hymen (tu le ſais) en étoit le ſeul gage ;
Je n'examinai rien : je penſai que ces nœuds,
En m'uniſſant à toi, vous uniroient tous deux.
Cléopâtre, ſes feux, ta premiere foibleſſe,
Rien ne put, un moment, effrayer ma tendreſſe.
Je bravai Cléopâtre, & mes deſirs ſecrets
Brûloient d'humilier l'orgueil de ſes attraits :
Je voulois, illuſtrant les amours d'Octavie,
T'adorer, la punir, & ſervir la patrie.
Rome m'applaudiſſoit, & cherchoit dans mes yeux
Le conſolant eſpoir d'un avenir heureux.
Toi même entretenois un amour ſi funeſte.
La gloire m'aveugla ; le penchant fit le reſte.
Que ce moment flatteur, où je reçus ta foi,
Que ce jour, chere Antoine, eut de charmes pour moi !
Quelle pompe, grands Dieux ! quels tranſports d'allégreſſe !
Des Maîtres des Romains je me voyois maîtreſſe.
J'enchaînois leurs complots & leur reſſentiment ;
Je nommois l'un mon frere, & l'autre mon Amant.
Ecartant de ſon ſein la diſcorde & les haînes,
De Rome entiere alors je crus tenir les rênes :
Je ſentis, je l'avoue, un orgueil généreux ;
L'orgueil eſt pardonnable à qui fait des heureux.

L'amour de Cléopâtre, & ſes jalouſes larmes,
Relevoient mon triomphe, ajoutoient à mes charmes.
Dans le ſein du repos couronnant tes exploits,
Ma tendreſſe au vainqueur oſoit dicter des loix.
Entre la guerre & moi tu partageois ta vie;
Et le rival d'Auguſte adoroit Octavie.
Que dis-je? cette Rome, où je reçus ta foi,
N'étoit point un théâtre aſſez brillant pour moi.
Tu voulus, divulguant les ſecrets de ton âme,
Apprendre à l'Univers ton bonheur & ta flâme:
Tu voulus qu'Octavie, adorée en tous lieux,
Devînt encor plus chere & plus belle à tes yeux.
O jours de mon éclat, écoulés dans Athenes!
Là, tout ſembloit uni pour reſſerrer nos chaînes:
Ce peuple favori de Minerve & de Mars,
Qui dans le monde entier voit circuler ſes arts,
Témoin de mon bonheur ſi pur & ſi tranquile,
S'empreſſoit, chaque jour, pour orner mon aſyle.
Tu laiſſois dans mes bras repoſer ta valeur;
Ton front, où ſe peignoit le calme de ton cœur,
N'avoit plus cet orgueil qui ſied à la victoire.
A ta vertu paiſible on pardonnoit ta gloire;
Et ce ſéjour, dont Rome envioit le deſtin,
S'embelliſſoit encor à l'aſpect d'un Romain.
Trop rapides inſtans, qu'ont ſuivis tant de larmes!
Ambitieux rivaux, où portez-vous vos armes?...
Tu me fuis; je te vois voler ſur tes vaiſſeaux:
Et mes regards mourans te ſuivent ſur les eaux.
Dès ce moment affreux, un ſiniſtre préſage
Vint éclairer mon cœur & glacer mon courage.
Cléopâtre, ſoudain, vint s'offrir à mes yeux.
Je tremblai, je frémis, je reconnus tes feux....

Dans le gouffre des mers, plongez ſa flotte errante,
Vents, ſoulevez les flots, & vengez une Amante.
L'ingrat qui me trahit eſt indigne du jour;
Qu'il ſente, en expirant, les fureurs de l'amour...
Ou du moins écartez cette flotte fatale
Du ſéjour dangereux où regne ma Rivale...
Inutiles ſouhaits! & les vents & les Dieux
T'ont déja tranſporté ſur ces bords odieux.
Il me ſemble la voir, cette Amante hautaine.
Sourire à ſon captif, que l'Amour lui ramene.
Je te vois encenſer ſes perfides appas,
Et de mes pleurs, cruel, t'applaudir dans ſes bras.
Tantôt, à ſes tranſports abandonnant ſon âme,
Dans une longue ivreſſe elle épuiſe ta flâme;
Et tantôt, de ſon art déployant les ſecrets,
D'une fauſſe douleur elle arme ſes attraits.
Elle affecte une tendre & douce rêverie,
De la peur de te perdre elle paroît remplie;
Et ſa feinte langueur, ſes parjures ſoupirs
Rallument ton amour éteint dans les plaiſirs.
C'eſt ainſi que, mêlant le caprice & les larmes,
Elle fait à tes yeux, multiplier ſes charmes.
Tu careſſes l'erreur qui t'a préoccupé,
Et tu crois être heureux, quand tu n'es que trompé.
Dans quels nouveaux excès elle ſe précipite!
Quoi! d'un lâche triomphe (*) elle honore ta fuite!

(*) Ce triomphe d'Antoine n'eſt placé dans l'Hiſtoire qu'à ſon retour de la guerre contre les Parthes, retour qui paſſa pour une fuite. J'ai cru pouvoir placer cette circonſtance après la bataille d'Actium.

Sous le nom de Bacchus, un héros, un Romain
Parcourt Alexandrie, un thyrſe dans la main!
Puis-je, à ces traits honteux, reconnoître un grand-homme?
Eſt-ce ainſi qu'autrefois tu triomphois dans Rome?..
Où vais-je m'égarer? Tu ne m'écoutes pas:
Les charmes de l'Egypte ont enchaîné tes pas.
Des jardins, des boſquets, dont tu cherches l'ombrage,
Voilà le champ de Mars, où brille ton courage!
C'eſt-là, que, ſur des fleurs, mollement endormi,
Repoſe de Céſar le vengeur & l'ami!
Cependant Octavie, à gémir condamnée,
Sans titre, ſans époux, languit abandonnée.
Sur mes triſtes deſtins Rome a les yeux ouverts:
Je voudrois m'exiler, & fuir tout l'Univers.
Le déſeſpoir m'accable; & ta fureur tranquile,
Juſques dans ton Palais, me refuſe un aſyle!
On a vu Marcellus, & ton épouſe en pleurs,
Chez Auguſte porter leur honte & leurs douleurs;
Cet enfant, tout baigné des larmes de ſa mere,
Sembloit ſentir mes maux, & l'appelloit ſon pere.
On m'a vue obéir à tes ordres cruels,
Et ſervir de trophée à tes feux criminels.
Dans nos malheurs communs peux-tu trouver des charmes,
Mêler à tes plaiſirs l'image de mes larmes?...
Mais ſi ton lâche cœur perſiſte à m'outrager,
Je dois t'en avertir, tes jours ſont en danger.
Je parlois en épouſe, & je parle en Romaine.
Rome de jour en jour contre toi ſe déchaîne.
« Quoi! dit-elle, un enfant élevé dans mon ſein,
» Au ſort d'une Etrangere uniroit ſon deſtin!
» Quoi! le ſoleil verroit, au milieu de nos armes,
» Une Reine inſolente étaler tous ſes charmes!

» Il verroit nos Soldats, dans une lâche cour,
» Joindre leurs étendards aux chiffres de l'Amour!
» Gardons-nous de ſouffrir ces coupables baſſeſſes;
» Il faut à l'Univers dérober nos foibleſſes:
» Il faut, lorſqu'un Romain devient ſourd au remord,
» Abréger ſon opprobre, en lui donnant la mort ».
Le Sénat applaudit, & le Peuple s'anime;
Juſques dans la Syrie on veut punir ton crime.
Mon frere, tranſporté d'une juſte fureur,
Cherche à perdre un rival, en vengeant une ſœur.
Enfin, ouvre les yeux; que ton danger t'éclaire,
Que la Gloire te parle... Elle te fut ſi chere!
Reviens vers Octavie; elle t'aime toujours,
Elle oublîra l'affront de tes lâches amours.
La beauté, cher Epoux, eſt un frêle avantage;
Mais, ſi je l'ai perdu, viens revoir ton ouvrage.
Ah! parois ſeulement à mes yeux ſatisfaits;
Et tes premiers regards me rendront mes attraits.
Dans les embraſſemens du ſeul Mortel que j'aime,
Je défîrois les yeux de Cléopâtre même.
Tu gémis... Je triomphe: oui, ton cœur combattu,
N'eſt point fait pour trahir la gloire & la vertu.
Au jeune Marcellus tu vas ſervir de pere.
Seul il a conſolé les ennuis de ſa mere.
Que dis-je? en cet inſtant, peut-être dans tes bras,
Cléopâtre pourſuit l'arrêt de mon trépas.
Puiſſent du moins les Dieux, puiſſent les Deſtinées
D'une femme inhumaine abréger les années!
Qu'elle meure trahie, & voye, en expirant,
La joie étinceler au front de ſon Amant!
Puiſqu'elle empoiſonna le bonheur de ma vie,
Que l'horreur de ſa mort venge au moins Octavie:

Et périſſent ainſi ces dangereux objets
Que la nature orna de coupables attraits,
Pour avilir l'Amour, pour décorer le vice,
Pour ériger en art la fraude & le caprice:
Mépriſables Beautés, qui, dans le plus grand cœur,
Font pourrir, par degrés, le germe de l'honneur;
Qui, fieres de régner ſur d'illuſtres Eſclaves,
Leur donnent, chaque jour, de nouvelles entraves;
Du devoir à leurs yeux dérobent le flambeau,
Et les parent de fleurs, en creuſant leur tombeau!
Pardonne ce tranſport... Oui, je voudrois, moi-même,
Percer de mille coups la Barbare qui t'aime....
Toi, cher Antoine! vis, & vis toujours heureux:
Ce n'eſt pas contre toi que je forme des vœux.
Puiſſe Rome te voir, dans une paix profonde,
Aſſis avec Auguſte au premier rang du monde!
Et que ne puis-je enfin, deſcendant chez les morts,
Emporter avec moi juſques à tes remords!

HÉLOÏSE

HÉLOÏSE A ABAILARD,

Par M. COLARDEAU.

*HÉLOÏSE eſt ſuppoſée dans ſa Cellule, occupée à lire une Lettre d'*ABAILARD, *& à y faire réponſe.*

DANS ces lieux habités par la ſimple innocence,
Où regne avec la paix un éternel ſilence,
Où les cœurs aſſervis à de ſéveres loix,
Vertueux par devoir, le ſont auſſi par choix;
Quelle tempête affreuſe, à mon repos fatale,
S'éleve dans les ſens d'une foible Veſtale!
De mes feux mal éteints, qui ranime l'ardeur?
Amour, cruel Amour, renaîs-tu dans mon cœur?
Hélas! je me trompois; j'aime, je brûle encore.
O nom cher & fatal! Abailard!... je t'adore.
Cette lettre, ces traits à mes yeux ſi connus,
Je les baiſe cent fois, cent fois je les ai lus.
De ſa bouche amoureuſe Héloïſe les preſſe;
Abailard, cher Amant! mais quelle eſt ma foibleſſe!
Quel nom dans ma retraite oſé-je prononcer?
Ma main l'écrit... Eh bien! mes pleurs vont l'effacer.
Dieu terrible, pardonne; Héloïſe ſoupire.
Au plus cher des Epoux tu lui défends d'écrire:
A tes ordres cruels Héloïſe ſouſcrit....
Que dis-je? mon cœur dicte..., & ma plume obéit.

Priſons, où la vertu, volontaire victime,
Gémit, & ſe repent, quoiqu'exempte de crime,
Où l'homme, de ſon être imprudent deſtructeur,
Ne jette vers le Ciel que des cris de douleur:
Marbres inanimés, & vous, froides reliques,
Que nous ornons de fleurs, qu'honorent nos cantiques,
Quand j'adore Abailard, quand il eſt mon Epoux,
Que ne ſuis-je inſenſible & froide comme vous!
Mon Dieu m'appelle en vain du trône de ſa gloire:
Je cède à la nature une indigne victoire.
Les cilices, les fers, les prieres, les vœux,
Tout eſt vain, & mes pleurs n'éteignent point mes feux.
Au moment où j'ai lu ces triſtes caracteres,
Des ennuis de ton cœur ſecrets dépoſitaires,
Abailard, j'ai ſenti renaître mes douleurs.
Cher Epoux, cher objet de tendreſſe & d'horreurs,
Que l'Amour, dans tes bras, avoit pour moi de charmes!
Que l'Amour, loin de toi, me fait verſer de larmes!
Tantôt je crois te voir de myrte couronné,
Heureux & ſatisfait, à mes pieds proſterné;
Tantôt dans les déſerts, farouche & ſolitaire,
Le front couvert de cendre & le corps ſous la haire,
Deſſéché dans ta fleur, pâle & défiguré,
A l'ombre des Autels, dans le cloître ignoré.
C'eſt donc là qu'Abailard, que ſa fidelle Epouſe,
Quand la Religion, de leur bonheur jalouſe,
Briſe les nœuds chéris dont ils étoient liés,
Vont vivre indifférens, l'un par l'autre oubliés!
C'eſt-là que, déteſtant & pleurant leur victoire,
Ils fouleront aux pieds & l'Amour & la gloire!
Ah! plutôt écris-moi: formons d'autres liens,
Partage mes regrets.... je gémirai des tiens.

L'écho répétera nos plaintes mutuelles :
L'écho ſuit les Amans malheureux & fidèles.
Le ſort, nos ennemis ne peuvent nous ravir
Le plaiſir douloureux de pleurer & gémir.
Nos larmes ſont à nous.... nous pouvons les répandre.
Mais, Dieu ſeul, me dis-tu, Dieu ſeul y doit prétendre.
Cruel ! je t'ai perdu, je perds tout avec toi.
Tout m'arrache des pleurs.... tu ne vis plus pour moi.
C'eſt pour toi, pour toi ſeul que couleront mes larmes.
Aux pleurs des malheureux Dieu trouve-t-il des charmes?
Ecris-moi, je veux : ce commerce enchanteur,
Aimable épanchement de l'eſprit & du cœur ;
Cet art de converſer, ſans ſe voir, ſans s'entendre ;
Ce muet entretien, ſi charmant & ſi tendre,
L'art d'écrire, Abailard, fut ſans doute inventé
Par l'Amante captive & l'Amant agité.
Tout vit par la chaleur d'une Lettre éloquente ;
Le ſentiment s'y peint ſous les doigts d'une Amante.
Son cœur s'y développe ; elle peut, ſans rougir,
Y mettre tout le feu d'un amoureux deſir.
Hélas ! notre union fut légitime & pure !
On nous en fit un crime, & le Ciel en murmure !
A ton cœur vertueux quand mon cœur fut lié,
Quand tu m'offris l'Amour ſous le nom d'Amitié ;
Tes yeux brilloient alors d'une douce lumiere ;
Mon âme dans ton ſein ſe perdit toute entiere.
Je te croyois un Dieu, je te vis ſans effroi.
Je cherchois une erreur qui me trompât pour toi.
Ah ! qu'il t'en coûtoit peu pour charmer Héloïſe !
Tu parlois.... à ta voix tu me voyois ſoumiſe.
Tu me peignois l'Amour bienfaiſant, enchanteur...
La perſuaſion ſe gliſſoit dans mon cœur.

Hélas ! elle y couloit de ta bouche éloquente ;
Tes levres la portoient ſur celles d'une Amante.
Je t'aimai... je connus, je ſuivis le plaiſir ;
Je n'eus plus de mon Dieu qu'un foible ſouvenir.
Je t'ai tout immolé, devoir, honneur, ſageſſe ;
J'adorois Abailard ; &, dans ma douce ivreſſe,
Le reſte de la Terre étoit perdu pour moi :
Mon Univers, mon Dieu, je trouvois tout dans toi.
Tu le ſais ; quand ton âme, à la mienne enchaînée,
Me preſſoit de ſerrer les nœuds de l'hyménée,
Je t'ai dit : cher Amant, hélas ! qu'exiges-tu ?
L'amour n'eſt point un crime, il eſt une vertu.
Pourquoi donc l'aſſervir à des loix tyranniques ?
Pourquoi le captiver par des nœuds politiques ?
L'amour n'eſt point eſclave, & ce pur ſentiment
Dans le cœur des humains naît libre, indépendant.
Uniſſons nos plaiſirs, ſans unir nos fortunes,
Crois-moi, l'hymen eſt fait pour des âmes communes,
Pour des Amans livrés à l'infidélité.
Je trouve dans l'amour mes biens, ma volupté.
Le véritable amour ne craint point le parjure.
Aimons-nous, il ſuffit, & ſuivons la Nature.
Apprenons l'art d'aimer, de plaire tour-à-tour.
Ne cherchons, en un mot, que l'amour dans l'amour.
Que le plus grand des Rois, deſcendu de ſon Trône,
Vienne mettre à mes pieds ſon Sceptre & ſa Couronne,
Et que, m'offrant ſa main, pour prix de mes attraits,
Son amour faſtueux me place ſous le dais ;
Alors on me verra préférer ce que j'aime
A l'éclat des grandeurs, au Monarque, à moi-même.
Abailard, tu le ſais ; mon trône eſt dans ton cœur.
Ton cœur fait tout mon bien, mes titres, ma grandeur.

Mépriſant tous ces noms que la fortune invente,
Je porte avec orgueil le nom de ton Amante;
S'il en eſt un plus tendre & plus digne de moi,
S'il peint mieux mon amour, je le prendrai pour toi.
Abailard, qu'il eſt doux de s'aimer, de ſe plaire!
C'eſt la premiere loi, le reſte eſt arbitraire.
Quels mortels plus heureux que deux jeunes Amans,
Réunis par leurs goûts & par leurs ſentimens;
Que les ris & les jeux, que le penchant raſſemble;
Qui penſent à la fois, qui s'expriment enſemble;
Qui confondent la joie au ſein de leurs plaiſirs;
Qui, jouiſſant toujours, ont toujours des deſirs!
Leurs cœurs, toujours remplis, n'éprouvent point de vuide.
La douce illuſion à leur bonheur préſide.
Dans une coupe d'or ils boivent à longs traits
L'oubli de tous les maux & des biens imparfaits:
S'il eſt des cœurs heureux, ils ſont heureux ſans doute.
Nous cherchons le bonheur, l'amour en eſt la route.
L'amour mene au plaiſir, l'amour eſt le vrai bien.
Tel fut, cher Abailard, & ton ſort & le mien.
Que les temps ſont changés! ô jour, jour exécrable!
Jour affreux, où l'acier, dans une main coupable,
Oſa.... quoi! je n'ai point repouſſé ſes efforts!
Malheureuſe Héloïſe, ah! que faiſois-je alors?
Mon bras mon déſeſpoir, les larmes d'une Amante
Auroient.... rien ne fléchit leur rage frémiſſante.
Barbares, arrêtez! reſpectez mon Époux!
Seule j'ai mérité de périr ſous vos coups.
Vous puniſſez l'amour, & l'amour eſt mon crime.
Oui, j'aime avec fureur; frappez votre victime.
Vous ne m'écoutez pas! le ſang coule.... ah! cruels!
Quoi! mes cris; quoi! mes pleurs paroîtront criminels!

Quoi ! je ne puis me plaindre en mon malheur funeſte !
Nos plaiſirs ſont détruits !.... ma rougeur dit le reſte.
Mais quelle eſt la rigueur du deſtin qui nous perd !
Nous trouvons dans l'abyme un autre abyme ouvert,
O mon cher Abailard ! peins-toi ma deſtinée.
Rappelle-toi le jour où, de fleurs couronnée,
Où, prête à prononcer un ſerment ſolemnel,
Ta main me conduiſit aux marches de l'autel :
Où, déteſtant tous deux le ſort qui nous opprime,
On vit une victime immoler la victime ;
Où, le cœur conſumé du feu de mes deſirs,
Je jurai de quitter le monde & ſes plaiſirs.
D'un voile obſcur & ſaint ta main foible & tremblante
A peine avoit couvert le front de ton Amante ;
A peine je baiſois ces vêtemens ſacrés,
Ces cilices, ces fers à mes mains préparés ;
Du Temple tout-à-coup les voûtes retentirent,
Le ſoleil s'obſcurcit & les lampes pâlirent :
Tant le Ciel entendit avec étonnement
Des vœux qui n'étoient plus pour mon fidèle Amant !
Tant l'Éternel encor doutoit de ſa victoire !
Je te quittois.... Dieu même avoit peine à le croire.
Hélas ! qu'à juſte titre il ſoupçonnoit ma foi !
Je me donnois à lui, quand j'étois toute à toi.
Viens donc, cher Abailard, ſeul flambeau de ma vie !
Que ta préſence encor ne me ſoit point ravie.
C'eſt le dernier des biens dont je veuille jouir.
Viens, nous pourrons encor connoître le plaiſir,
Le chercher dans nos yeux, le trouver dans nos âmes.
Je brûle.... de l'amour je ſens toutes les flâmes.
Laiſſe-moi m'appuyer ſur ton ſein amoureux.
Me pâmer ſur ta bouche, y reſpirer nos feux.

Quels momens, Abailard! les ſens-tu ? Quelle joie!
O douce volupté !... plaiſirs... où je me noie!
Serre-moi dans tes bras : preſſe-moi ſur ton cœur.
Nous nous trompons tous deux : mais quelle douce erreur!
Je ne me ſouviens plus de ton deſtin funeſte :
Couvre-moi de baiſers... je rêverai le reſte.
Que dis-je, cher Amant? non, non, ne m'en crois pas;
Il eſt d'autres plaiſirs, montre-m'en les appas.
Viens, mais pour me traîner au pied du Sanctuaire,
Pour m'apprendre à gémir ſous un joug ſalutaire,
A te préférer Dieu, ſon amour & ſa loi,
Si je puis cependant les préférer à toi!
Viens, & penſe du moins que ce troupeau timide
De Veſtales, d'enfans, a beſoin qu'on le guide.
Ces Filles du Seigneur, inſtruites par ta voix,
Baiſſant un front docile & s'impoſant tes loix,
Marcheront ſur tes pas dans ce climat ſauvage.
De ces remparts ſacrés l'enceinte eſt ton ouvrage;
Et tu nous fis trouver, ſur des rochers affreux,
Des campagnes d'Éden l'attrait délicieux.
Retraite des vertus, ſéjour ſimple & champêtre,
Sans faſte, ſans éclat, tel enfin qu'il doit être :
Les biens de l'orphelin ne l'ont point enrichi,
De l'or du fanatique il n'eſt point embelli.
La Piété l'habite, & voilà ſa richeſſe.
Dans l'enclos ténébreux de cette forteresſe,
Sous ces dômes obſcurs, à l'ombre de ces tours,
Que ne peut pénétrer l'éclat des plus beaux jours,
Mon Amant autrefois répandoit la lumiere :
Le ſoleil brilloit moins au haut de ſa carriere,
Les rayons de ſa gloire éclairoient tous les yeux.
Maintenant qu'Abailard ne vit plus dans ces lieux,

La nuit les a couverts de ſes voiles funebres,
La triſteſſe nous ſuit dans l'horreur des ténebres :
On demande Abailard, & je vois tous les cœurs,
Privés de mon Amant, partager mes douleurs.
Des larmes de ſes ſœurs Héloïſe attendrie,
De voler dans leurs bras te conjure & te prie.
Ah ! charité trompeuſe ! ingénieux détour !
Ai-je d'autre vertu que celle de l'amour ?
Viens, n'écoute que moi, moi ſeule je t'appelle.
Abailard, ſois ſenſible à ma douleur mortelle.
Toi, dans qui je trouvois pere, époux, frere, ami,
Toi, de tous les Amans, l'Amant le plus chéri,
Ne vois-tu plus en moi ton Epouſe charmante,
Ta fille, ton amie, & ſur-tout ton Amante ?
Viens, ces arbres touffus, ces pins audacieux,
Dont la cime s'éleve & ſe perd dans les Cieux;
Ces ruiſſeaux argentés, fuyant dans la prairie;
L'abeille, ſur les fleurs, cherchant ſon ambroſie;
Le zéphyr, qui ſe joue au fond de nos boſquets;
Ces cavernes, ces lacs & ces ſombres forêts;
Ce ſpectacle riant, offert par la nature,
N'adoucit plus l'horreur du tourment que j'endure.
L'ennui, le ſombre ennui, triſte enfant du dégoût,
Dans ces lieux enchantés ſe traîne & corrompt tout.
Il ſeche la verdure; & la fleur pâliſſante
Se courbe & ſe flétrit ſur ſa tige mourante.
Zéphyr n'a plus ſouffle, Écho n'a plus de voix,
Et l'oiſeau ne fait plus que gémir dans nos bois.
Hélas! tels ſont les lieux où, captive, enchaînée,
Je traîne dans les pleurs ma vie infortunée :
Cependant, Abailard, dans cet affreux ſéjour,
Mon cœur s'enivre encor des poiſons de l'amour.

Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeſte abſence,
Et j'y maudis cent fois ma pénible innocence.
Moi, dompter mon amour, quand j'aime avec fureur!
Ah! ce cruel effort eſt-il fait pour mon cœur?
Avant que le repos puiſſe entrer dans mon âme,
Avant que ma raiſon puiſſe étouffer ma flâme,
Combien faut-il encore aimer, ſe repentir,
Deſirer, eſpérer, déſeſpérer, ſentir,
Embraſſer, repouſſer, m'arracher à moi-même,
Faire tout, excepté d'oublier ce que j'aime!
O funeſte aſcendant! ô joug impérieux!
Quels ſont donc mes devoirs? & qui ſuis-je en ces lieux?
Perfide! de quel nom veux-tu que l'on te nomme?
Toi, l'épouſe d'un Dieu, tu brûles pour un homme!
Dieu cruel! prends pitié du trouble où tu me vois;
A mes ſens mutinés oſe impoſer tes loix;
Tu tiras du chaos le Monde & la lumiere;
Eh bien! il faut t'armer de ta puiſſance entiere.
Il ne faut plus créer.... il faut plus en ce jour,
Il faut dans Héloïſe anéantir l'amour.
Le pourras-tu, grand Dieu! mon déſeſpoir, mes larmes
Contre un cher ennemi te demandent des armes;
Et, cependant, livrée à de contraires vœux,
Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux.
Cheres ſœurs, de mes fers compagnes innocentes,
Sous ces portiques ſaints, colombes gémiſſantes,
Vous qui ne connoiſſez que ces froides vertus,
Que la Religion donne.... & que je n'ai plus;
Vous, qui dans les langueurs d'un eſprit monaſtique,
Ignorez de l'Amour l'empire tyrannique;
Vous enfin, qui, n'ayant que Dieu ſeul pour Amant,
Aimez par habitude, & non par ſentiment:

Que vos cœurs ſont heureux, puiſqu'ils ſont inſenſibles!
Tous vos jours ſont ſereins, toutes vos nuits paiſibles.
Le cri des paſſions n'en trouble point le cours.
Ah! qu'Héloïſe envie & vos nuits & vos jours!
Héloïſe aime & brûle au lever de l'aurore,
Au coucher du ſoleil elle aime & brûle encore,
Dans la fraîcheur des nuits elle brûle toujours.
Elle dort pour rêver dans le ſein des Amours.
A peine le ſommeil a fermé mes paupieres,
L'Amour, me careſſant de ſes aîles légeres,
Me rappelle ces nuits cheres à mes deſirs,
Douces nuits qu'au ſommeil diſputoient les plaiſirs:
Abailard, mon vainqueur, vient s'offrir à ma vue:
Je l'entends.... je le vois... & mon âme eſt émue.
Les ſources du plaiſir ſe rouvrent dans mon cœur;
Je l'embraſſe, il ſe livre à ma plus tendre ardeur.
La douce illuſion ſe gliſſe dans mes veines:
Mais que je jouis peu de ces images vaines!
Sur ces objets flatteurs, offerts par le ſommeil,
La raiſon vient tirer le rideau du réveil.
Non, tu n'éprouves plus ces ſecouſſes cruelles,
Abailard; tu n'as plus de flammes criminelles.
Dans le funeſte état où t'a réduit le ſort,
Ta vie eſt un long calme, image de la mort.
Ton ſang, pareil aux eaux des lacs & des fontaines,
Sans trouble, ſans chaleur, circule dans tes veines.
Ton cœur glacé n'eſt plus le trône de l'Amour.
Ton œil appeſanti s'ouvre avec peine au jour:
On n'y voit point briller le feu qui me dévore.
Tes regards ſont plus doux qu'un rayon de l'aurore.
Viens donc, cher Abailard! que crains-tu près de moi?
Le flambeau de Vénus ne brûle plus pour toi.

Déformais, insensible aux plus douces caresses,
T'est-il encor permis de craindre des foiblesses?
Puis-je espérer encor d'être belle à tes yeux?
Semblable à ces flambeaux, à ces lugubres feux,
Qui brûlent près des morts sans échauffer leur cendre,
Mon amour sur ton cœur n'a plus rien à prétendre.
Ce cœur anéanti ne peut plus s'enflammer.
Héloïse t'adore, & tu ne peux l'aimer.
Ah! faut-il t'envier un destin si funeste? (*)
Abailard, ces devoirs, ces loix que je déteste,
L'austérité du cloître & sa tranquille horreur,
A ton cher souvenir rien n'arrache mon cœur.
Soit que ton Héloïse, aux pleurs abandonnée,
Sur la tombe des morts gémisse prosternée;
Soit qu'au pied des autels elle implore son Dieu;
Les autels, les tombeaux, la majesté du lieu,
Rien ne peut la distraire, & son âme obsédée
Ne respire que toi, ne voit que ton idée.
Dans nos cantiques saints c'est ta voix que j'entends.
Quand sur le feu sacré ma main jette l'encens;

(*) Quelques personnes ont regretté, dans cette Lettre, des morceaux de l'Orignal Anglois. M. *de la Harpe*, sensible encore à cet oubli, a traduit l'un de ces endroits, & l'a inséré dans les Réflexions critiques qui précedent ses Héroïdes; ce qui a déterminé l'Auteur à donner lui-même, dans cette édition, ce qu'il avoit retranché volontairement, soit comme retour des mêmes idées, soit comme des beautés étrangeres au génie de notre langue. Le Public jugera s'il a eu tort ou raison.

Lorſque de ſes parfums s'éleve le nuage,
A travers ſa vapeur je crois voir ton image:
Vers ce fantôme aimé mes bras ſont étendus;
Tous mes vœux ſont diſtraits, égarés & perdus.
Le temple orné de fleurs, nos fêtes & leur pompe,
Tout ce culte impoſant n'a plus rien qui me trompe.
Quand autour de l'autel, brûlant de mille feux,
L'Ange courbe lui-même un front reſpectueux,
Dans l'inſtant redouté des auguſtes myſteres,
Au milieu des ſoupirs, des chants & des prieres,
Quand le reſpect remplit les cœurs d'un ſaint effroi,
Mon cœur brûlant t'invoque, & n'adore que toi.
Cependant, Abailard, crains qu'un pouvoir ſuprême,
Pour m'arracher à toi, ne m'arrache à moi-même.
Un jour mon Dieu, ton Dieu, peut parler à mon cœur.
De ce Dieu, ton rival, ſois encor le vainqueur.
Viens, viens lui diſputer ta malheureuſe Amante.
Mais, non: fuis, cede au Ciel Héloïſe mourante;
Fuis, & mets entre nous l'immenſité des mers:
Habitons les deux bouts de ce vaſte univers.
Dans le ſein de mon Dieu quand mon amour expire,
Je crains de reſpirer l'air qu'Abailard reſpire;
Je crains de voir ſur ſes pas ſur la poudre tracés:
Tout me rappelleroit des traits mal effacés.
Du crime au repentir un long chemin nous mene,
Du repentir au crime un penchant nous entraîne.
Ne viens point, cher Amant, je ne vis plus pour toi.
Je te rends tes ſermens, ne penſe plus à moi.
Adieu, plaiſirs ſi chers à mon âme enivrée!
Adieu, douces erreurs d'une Amante égarée!
Je vous quitte à jamais, & mon cœur s'y réſout:
Adieu, cher Abailard, cher Epoux!... adieu tout.

Mais quelle voix gémit dans mon âme éperdue !
Ah ! ſeroit-ce ?... oui, c'eſt elle, & mon heure eſt venue.
Une nuit.... je veillois à côté d'un tombeau ;
La torche funéraire, obſcur & noir flambeau,
Pouſſoit par intervalle un feu mourant & ſombre.
A peine il s'éteignit & diſparut dans l'ombre,
Que, du creux d'un cercueil, des cris, de longs accens,
Ont porté juſqu'à moi cette voix que j'entends.
Arrête, chere ſœur ; arrête, me dit-elle :
Ma cendre attend la tienne, & ma tombe t'appelle.
Du repos qui te fuit c'eſt ici le ſéjour,
J'ai vécu, comme toi, victime de l'amour.
J'ai brûlé, comme toi, d'un feu ſans eſpérance,
C'eſt dans la profondeur d'un éternel ſilence,
Que j'ai trouvé le terme à mes affreux tourmens.
Ici l'on n'entend plus les ſoupirs des Amans,
Ici finit l'amour, ſes ſoupirs & ſes plaintes.
La Piété crédule y perd auſſi ſes craintes.
Meurs, mais ſans redouter la mort ni l'avenir.
Ce Dieu, que l'on nous peint armé pour nous punir,
Loin d'allumer ici des flammes vengereſſes,
Aſſoupit nos douleurs, & pardonne aux foibleſſes.
O mon Dieu ! s'il eſt vrai, ſi telle eſt ta bonté,
Précipite l'inſtant de ma tranquillité.
O grâce lumineuſe ! ô ſageſſe profonde !
Vertu, fille du Ciel, oubli ſacré du monde !
Vous, qui me promettez des plaiſirs éternels,
Enlevez Héloïſe au ſein des Immortels.
Je me meurs !... Abailard, viens fermer ma paupiere.
Je perdrai mon amour en perdant la lumiere.
Dans ces derniers momens, viens du moins recueillir,
Et mon dernier baiſer, & mon dernier ſoupir.

Et toi, quand le trépas aura flétri tes charmes,
Ces charmes séducteurs, la source de mes larmes;
Quand la mort de tes jours éteindra le flambeau,
Qu'on nous unisse encor dans la nuit du tombeau.
Que la main des Amours y grave notre histoire,
Et que le Voyageur, pleurant notre mémoire,
Dise: ils s'aimerent trop, ils furent malheureux;
Gémissons sur leur tombe, & n'aimons pas comme eux.

ABAILARD A HÉLOÏSE.

Par M. * * *.

ABAILARD eſt occupé dans ſa Retraite à des lectures ſacrées, à l'inſtant qu'il reçoit la Lettre d'HÉLOÏSE.

OUvrons... c'eſt d'Héloïſe... ah Ciel ! ô jour heureux !
Cette lettre, ces traits ont rallumé mes feux.
Loin de moi, Livres ſaints, obſcurs dépoſitaires,
Où notre foi s'égare au milieu des myſteres :
Vos ſombres vérités, qu'on adore en tremblant,
Ne peuvent diſſiper les ennuis d'un Amant.
Juſques dans votre ſein le doute m'environne !
Vous montrez le bonheur ; Héloïſe le donne.
Me trompé-je ! que vois-je, & que dois-je penſer ?
Entre le Ciel & moi peut-elle balancer ?
Le Ciel met donc le comble à ma fureur jalouſe !
Il m'arrache à moi-même, il ravit mon épouſe !
Héloïſe, peux-tu rougir de tes tranſports ?
Quoi ! ton ardeur n'a point conſumé tes remords !
Chere Amante, crois moi, ton Dieu, ce Dieu terrible
Ne peut point régner ſeul ſur une âme ſenſible.
Pourroit-il s'offenſer d'un impuiſſant deſir,
Lui dont le ſouffle pur enfantale plaiſir ?
Ne conſulte que toi, ta flamme eſt légitime ;
Il n'eſt point de vertus, ſi l'amour eſt un crime.

Sur l'univers entier jette un moment les yeux ;
Animé par l'Amour, l'univers eſt heureux.
Ce doux frémiſſement, cette brûlante ivreſſe,
Qu'on éprouve en preſſant le ſein de ſa Maitreſſe,
Eſt un tribut tacite, un hommage enchanteur,
Que l'homme anéanti rend à ſon Créateur.
A de vains préjugés ceſſe d'être ſoumiſe :
Qu'Abailard ſoit ton Dieu ; le mien eſt Héloïſe.
Oui, fidelle moitié d'un malheureux Amant,
Je t'aime, & mon amour s'accroît par mon tourment.
Malgré le Ciel & moi, je brûle au fond de l'âme ;
Dans un corps tout glacé je porte un cœur de flâme ;
« Et je raſſemble en moi, par un contraſte affreux,
» La vie & le néant, la froideur & les feux.
» Eſt-ce là ce mortel dont l'ardeur dévorante
» Se rallumoit ſans ceſſe aux yeux de ſon Amante,
» Et qui, plein d'un amour accrû par les deſirs,
» Sut t'en prouver l'excès par l'excès des plaiſirs ?
» Je me meurs... c'eſt en vain que, bornant ſa vengeance,
» Le Ciel me fait jouir d'un reſte d'exiſtence.
» Ménagemens cruels autant que ſuperflus !
» J'exiſte pour ſentir que je n'exiſte plus.
» O mort ! m'as-tu frappé ſans pouvoir me détruire ?
» L'homme eſt anéanti dans l'homme qui reſpire :
» Et de l'humanité ce qui ſurvit en moi
» Fait rougir la nature, & la remplit d'effroi ». (*)

(*) Les Vers marqués par des *guillemets* ſont de M. COLARDEAU. Il avoit commencé une réponſe d'Abailard, qu'il a malheureuſement abandonnée. Il s'eſt reſſouvenu de cette belle tirade, dont il m'a permis

Devrois-je faire, hélas ! un aveu qui t'offenſe ?
Que veux-tu ? je t'adore, & n'ai plus d'eſpérance.
Ah ! pardonne aux tranſports d'un Amant furieux ;
Mes deſirs font encore étinceler mes yeux.
Le fer, qui m'a laiſſé cette triſte reſſource,
De la nature en moi n'a pu tarir la ſource ;
Abailard, plein de toi, même au pied de l'Autel,
Te jure, en ſoupirant, un amour immortel.
Ainſi, toujours en proie à ce combat funeſte,
Je vois s'évanouir des jours que je déteſte.
Victime de la mort, dans ces ſombres réduits,
Je dévore en ſecret ma rage & mes ennuis.
Tels, des feux reſſerrés au centre de la terre,
Dans ſes abymes ſourds font gronder leur tonnerre,
Se conſument enfin par leur propres ardeurs,
Et s'exhalent dans l'air en ſtériles vapeurs.
Je te dirai bien plus : vois quelle eſt ma foibleſſe !
J'en rougis.... Accablé du poids de ma triſteſſe,
Je m'applaudis ſouvent de régner dans ces lieux (*),
Où la nature ſouffre & s'immole à mes yeux ;

---

de faire uſage ; & que j'ai lié à ma Piece le mieux qu'il m'a été poſſible. Je ſais que la comparaiſon ne me ſera pas favorable, & que ce morceau fera regretter que tout ne ſoit pas de la même main ; mais je me flatte au moins que le Public me ſaura bon gré d'avoir dérobé de ſi bons Vers à l'oubli auquel leur Auteur les avoit condamnés.

(*) Les Moines de l'Abbaye de Ruys l'élurent pour Supérieur.

J'appeſantis le joug de mes jeunes victimes;
Mon triſte déſeſpoir les punit de mes crimes:
Leur enviant un bien dont je ne puis jouir,
Je me venge en ſecret, je vois avec plaiſir
Sur leurs front abattus, dans leurs regards avides,
La pâle auſtérité graver ſes traits livides;
Et, de ces malheureux ſans ceſſe environné,
Je me trouve plus calme & moins infortuné.
Tu frémis, je le vois: cette peinture horrible
Porte le coup mortel à ton âme ſenſible...
J'en atteſte le Ciel; ſi je vivois pour toi,
Mes ſermens & mes vœux ne ſeroient rien pour moi.
Que dis-je? l'univers n'a plus rien qui me touche.
Ah! vaut-il un baiſer imprimé ſur ta bouche.
Quand je vis de mes jours s'éteindre le flambeau,
Ton Dieu fut mon aſyle aux portes du tombeau.
Qu'aurois-je fait alors? tes yeux, pleins de tendreſſe,
Par des larmes ſembloient accuſer ma foibleſſe.
Il falloit t'éviter; ce nouveau culte, hélas!
Dut fixer un Amant arraché de tes bras;
Mais qu'il eſt languiſſant, & qu'il laiſſe de vuide
Dans ce cœur enflammé que l'amour rend perfide!
La nature pour moi n'eſt qu'un déſert affreux,
Où le jour à regret éclaire un malheureux.
Sur les plus beaux objets ma vue appeſantie
Etend le voile épais dont elle eſt obſcurcie;
Juſques dans le repos ton image me ſuit:
Je ſoupire le jour, & je brûle la nuit:
Et quand je crois ſaiſir, embraſſer ce que j'aime,
A mes regards confus je diſparois moi-même.
Cette nuit même encore, un ſonge ſéducteur
Avoit rempli mes ſens de leur premiere ardeur.

J'expirois ſur ſon ſein, & mon âme enivrée,
Erroit avec tranſport ſur ta bouche adorée.
O douce illuſion ! o funeſte réveil !
Mon bonheur s'eſt enfui ſur l'aîle du ſommeil.
Jettant les yeux ſur moi, j'ai déteſté tes charmes ;
Ils ont fait mes plaiſirs, ils font couler mes larmes.
Quel état ! & pourquoi, rappellant mes malheurs,
Vais je renouveller le ſujet de tes pleurs ?
Retrace-toi plutôt ce moment de ma gloire,
Où l'amour, malgré toi, m'accorda la victoire.
L'aſtre du jour baiſſoit, un vent paiſible & frais
Ranimoit la verdure & l'ombre des forêts :
Ma main ſous un berceau te conduiſit tremblante ;
J'entendis ſoupirer ta vertu chancelante.
Le feu de mes regards te peignoit le deſir.
J'apperçus dans les tiens le ſignal du plaiſir. . . .
Je volai dans tes bras, & ſoudain nos deux âmes
De l'amour ſatisfait épuiſerent les flâmes.
Quels tranſports redoublés ! hélas ! t'en ſouviens-tu ?
Abailard triomphoit dans ton cœur combattu.
Ta voix éteinte en vain me reprochoit mon crime ;
J'embraſois de mes feux ma mourante victime :
La foudre auroit grondé, je n'entendois plus rien ;
Heureux par mon tranſport, plus heureux par le tien.
Si j'étois près de toi, chere Amante, ah ! peut-être
Tu pourrois d'un regard reſſuſciter mon être.
Dans tes yeux je verrois briller un nouveau jour :
La nature obéit aux ordres de l'amour.
Je te verrois, au moins, contente d'un vain ſonge,
Te prêter aux efforts d'un pénible menſonge. . . .

Eh bien! dût l'Eternel s'élever contre moi,
Je romps tous mes liens, & je vole vers toi.
Toi ſeule de mon cœur tu peux remplir l'abyme;
Si mon amour te plaît, je le crois légitime.
Rien ne peut m'arrêter, Héloïſe m'attend:
Je mourrai dans ſes bras, & je mourrai content.
D'une religion auſſi triſte qu'auſtere,
Je ſuis las de traîner la chaîne involontaire.
Accablé de mes fers, ſous le joug abattu,
Dans le vil eſclavage il n'eſt point de vertu.
En vain s'ouvre à mes yeux un avenir céleſte,
Le Ciel eſt dans les tiens, que m'importe le reſte?
Je reverrai ces lieux, par mon zele élevés,
A l'innocence ouverts, par tes ſoins cultivés;
Ces lieux où la vertu, fiere de ſon ſupplice,
S'impoſe le tourment & la peine du vice.
Oui, je puis de tes ſoins ſoulager le fardeau,
Diriger de tes Sœurs le timide troupeau,
Ecarter les dangers que leur âme redoute,
Et du triſte devoir leur applanir la route.
Dans ce réduit obſcur, ſéjour du repentir,
Elles verront briller les rayons du plaiſir.
Malheureux! à ce mot, je ſens croître ma rage.
Puis-je réaliſer une ſi douce image?
Moi, j'irois dans des lieux où d'innocens appas
Livreroient à mon cœur d'inutiles combats!
La beauté gémiſſante aſſiégeroit ſans ceſſe,
Sans ceſſe irriteroit ma honteuſe foibleſſe;
Je reverrois l'objet des plus tendres amours,
Et, ſans jamais jouir, je brûlerois toujours.

Ah! tout fuiroit plutôt un mortel déplorable,
Que le deſir dévore, & que ſon être accable;
Et toi-même, évitant la trace de mes pas,
Déteſterois l'amour expirant dans mes bras.
Sous un chêne briſé par les coups du tonnerre,
Voit-on ſe repoſer la timide Bergere?
Voit-on dans la prairie un eſſain attaché
Sur le pavot mourant ou le lys deſſéché?
Non, non: chaſſons enfin cet eſpoir inutile;
Rentrons dans le néant, il eſt mon ſeul aſyle:
Adieu, chere Héloïſe: appaiſe tes douleurs;
Va, goûte le plaiſir, & laiſſe-moi les pleurs.
Abailard des Amans fut toujours le plus tendre;
Mais quand l'Amant n'eſt plus, adore-t-on ſa cendre?
D'un mortel malheureux éteins le ſouvenir;
Je n'exige de toi que ton dernier ſoupir.

ARMIDE A RENAUD,

HÉROÏDE;

Par M. COLARDEAU.

FAROUCHE Européen, qui, des rives du Tibre,
Viens, au ſein de la paix, troubler un Peuple libre,
Et qui, dans tes fureurs, nous préparant des fers,
Veux à tes préjugés ſoumettre l'Univers;
Déteſtable Croiſé, Chrétien lâche & perfide,
Tremble, cruel Renaud.... connois les traits d'Armide.
Tremble: ce ne ſont plus ces chiffres amoureux,
L'un & l'autre enlacés, & garans de nos feux;
Ce n'eſt plus cette Armide à tes loix enchaînée,
C'eſt Armide en fureur, Armide abandonnée;
Et, pour te peindre encore un plus preſſant danger,
Armide qu'on outrage, & qui veut ſe venger.
Doutes-tu que cet art, dont le pouvoir ſuprême
Commande à la Nature, aux enfers, au Ciel même,
Et qui, par l'aſcendant d'un charme impérieux,
Rend un foible mortel plus puiſſant que les Dieux;
Doutes-tu que cet art qu'employa ma tendreſſe,
Ne ſerve également ma fureur vengereſſe?
Quoi! ſous le ciel épais des plus affreux climats,
Sur des monts couronnés par d'éternels frimats,
Sous ces pôles glacés où, froide & moins féconde,
La Nature languit aux limites du Monde.
J'aurai pu, dans les lieux ſauvages & déſerts,
Créer pour un Amant un nouvel Univers,

Et je ne pourrai pas, quand le traître m'outrage,
Ainſi que mon amour, faire éclater ma rage!
Non, non; contre un ingrat armons les élémens;
Effrayons, par ſa mort, les volages Amans;
Et que, percé de coups, ſous les murs de Solime,
L'infidèle Renaud expire ma victime.
Malheureuſe! où m'égare un déſeſpoir mortel?
Tu ris de mon courroux; & tu le peux, cruel!
Sans doute, tu ſais trop qu'une Amante timide,
Tremblante & déſarmée à l'aſpect d'un perfide,
Foible encor pour l'objet de ſon amour trahi,
Sent qu'il eſt regretté bien plus qu'il n'eſt haï.
Moi, me venger! de qui? d'un mortel que j'adore,
Qui me fuit; mais hélas! que j'idolâtre encore!
Non, Renaud, ne crois pas qu'Armide, en ſa fureur,
Achete la vengeance au prix de ſon bonheur.
Il eſt vrai: quand l'Europe, à nous perdre animée,
Déploya ſes drapeaux dans les champs d'Idumée;
Quand tes lâches Chrétiens, fanatiques, cruels,
Vinrent venger leur Dieu dans le ſang des mortels;
Tremblante pour nos murs, tremblante pour mon pere,
Je jurai, dans l'ardeur d'une juſte colere,
De purger à jamais nos Etats opprimés,
De ces pieux brigands au meurtre accoutumés.
En invoquant les Dieux des rives infernales,
Bientôt j'allai ſemer dans vos tentes fatales
Cet eſprit de déſordre & de rivalité
Qu'entre les héros même excite la beauté.
De vos chefs imprudens les âmes diviſées
Offrirent à mes vœux des conquêtes aiſées;
Et je traînai captifs aux priſons de Damas,
Ces ſuperbes Chrétiens, enchaînés ſur mes pas.

Toi ſeul, cruel Renaud! dans ces jours de ma gloire,
A mon cœur indigné diſputas la victoire;
Et, jettant ſur Armide un coup-d'œil dédaigneux,
Lui préféras la guerre & ſes plaiſirs affreux.
Tu fis plus. Non content d'inſulter à mes charmes,
Tu tournas contre moi tes invincibles armes.
Des eſclaves Chrétiens ta main briſa les fers.
Ma honte, mon dépit remplirent l'Univers.
Armide dans ce temps, à la haine livrée,
Contre un fier ennemi juſtement déclarée,
Etoit loin de prévoir que tu devois, un jour,
Ecraſer ſon orgueil ſous le joug de l'Amour.
Ah! lorſqu'abandonnant le ſein de ta patrie,
Tu portois le ravage aux champs de la Syrie,
Quand le ſouffle infecté de ta noire fureur,
D'une fureur égale empoiſonnoit mon cœur,
Aurois-je pu penſer que, pour toi plus humaine,
J'allumerois l'amour aux flambeaux de la haine?
J'avois juré ta mort: au gré de mon courroux,
Un ſommeil imprudent te livroit à mes coups.
Ah, Dieu! pourquoi ma main, dans cet inſtant funeſte,
N'oſa-t-elle percer un cœur qui me déteſte?
J'ai frémi, malheureuſe! & j'ai craint de frapper?
Mon bras, en t'immolant, pouvoit-il ſe tromper?
C'étoit Renaud, Renaud, ce guerrier indomptable,
Ce ſoldat de Dudon, ce héros redoutable,
Ce deſtructeur barbare, armé contre les miens,
L'effroi des Muſulmans, & l'appui des Chrétiens.
Mais Renaud n'avoit point cette armure terrible,
Ce caſque enſanglanté qui le rend invincible,
Qui, le cachant alors ſous ſon panache affreux,
Eût enhardi mon bras, en abuſant mes yeux.

J'aurois

J'aurois bravé Renaud ſous le poids de ſes armes ;
Mais Renaud déſarmé n'eut pour moi que des charmes.
Tant d'attraits brillent-ils au front d'un ennemi ?
Je crois te voir encor, ſous un myrte, endormi,
Les yeux appeſantis, fermés à la lumiere,
Mêlant aux doux zéphirs ton haleine légere,
Sur un tapis de fleurs négligemment couché,
Tel qu'un jeune arbriſſeau ſur la terre penché,
Le front à découvert, la bouche à demi-cloſe,
Charmant..... ſemblable enfin à l'Amour qui repoſe.
Tes blonds cheveux flottoient, à l'aventure épars.
Un Dieu ſembloit alors s'offrir à mes regards.
Dans mes mains cependant le poignard étincelle.
Je m'élance vers toi..... je frémis..... je chancelle.
Déja je ne veux plus ni frapper, ni punir :
J'aime Renaud... je l'aime ! ai-je pu le haïr ?
Reçois, mon cher Renaud, ce doux baiſer d'Armide.
Ce n'eſt plus la fureur, c'eſt l'amour qui la guide.
Il dort !... Vents, taiſez-vous, reſpectez ſon ſommeil.
Dieux ! qu'il ſera charmant à l'inſtant du réveil !
Il va me préférer à l'Europe, à la terre.
Il eſt fait pour l'amour, & non pas pour la guerre.
Pour l'amour ! Mais Renaud eſt né mon ennemi.
Il eſt vrai.... Mais Renaud, dans ſa haine affermi,
Pourroit-il ?.. Je crains tout.. Enchaînons ma conquête.
Loin du camp des Chrétiens que le plaiſir l'arrête.
Que ce tiſſu de fleurs, celui de mes cheveux,
Le ſerrent dans mes bras de mille & mille nœuds.
Partons ; & dans un char traverſant l'empyrée,
Tranſportons mon Amant dans une iſle ignorée,
Où mon amour jaloux ſoit certain de ſa foi,
Où je ſois toute à lui, comme lui tout à moi.

J'arrive : la Nature, en partageant ma joie,
Sur d'arides rochers s'embellit, se déploie ;
Et, se reproduisant au gré de mon amour,
Du plus affreux désert, fait le plus beau séjour.
Au moment du réveil, quelle fut ta surprise !
Aux pieds de son vainqueur Armide étoit assise.
Cette fiere Princesse, Armide, dont le bras.
Quelques instans plutôt, s'armoit pour ton trépas,
Redoutant, à son tour, de te voir inflexible,
Paroissoissoit implorer le Dieu le plus terrible :
Et, me livrant entiere à de justes frayeurs,
J'embrassois tes genoux, arrosés de mes pleurs.
Cher Renaud, t'ai-je dit, tu vois couler mes larmes :
Puissent-elles sur toi ce que n'ont pu mes charmes !
Je t'aime, je t'adore ; & mon cœur enflammé,
Pour prix de son amour, demande d'être aimé.
Au trône de Solime en vain ton bras aspire.
Renonce à cet espoir. Je t'offre un autre empire ;
Un empire plus doux & plus digne de toi,
L'empire de mon cœur, que je livre à ta foi.
Quitte ce fer horrible & cet airain barbare ;
Laisse agir le Croissant & la triple Tiare.
Abandonnons au sort ces intérêts divers.
Ce palais, ces jardins, voilà notre Univers.
Viens, suis-moi, cher Amant ; viens, ce sombre bocage,
Ce temple de l'Amour & son plus bel ouvrage,
Ce trône de gazon, ces ombres, ces ruisseaux,
Le souffle du zéphir & le chant des oiseaux,
La nature, en un mot, au plaisir nous appelle.
Le plaisir à tes yeux va me rendre plus belle.
Viens... tu me suis... l'Amour, dans nos embrassemens,
De deux fiers ennemis fait deux tendres Amans.

L'ardente activité de ſes rapides flâmes
Fond nos cœurs, les unit, & concentre nos âmes.
D'un ſeul & d'un même être il vient nous animer.
Renaud vit de ma vie, & je vis pour l'aimer.
Que j'étois loin alors de te croire un perfide !
Rien ne troubloit le cœur de l'amoureuſe Armide.
O jour délicieux, ô fortunés momens,
Où les plus doux baiſers ſcellerent nos ſermens !
Au coucher du ſoleil, au lever de l'aurore,
Cent fois tu me diſois : « Armide.... je t'adore.
» Que tu me fais haïr les jours, les triſtes jours,
» Où le Dieu des combats m'enlevoit aux amours !
» J'ai vécu ſans t'aimer, ô ciel ! & j'ai pu vivre !
» Pardonne... ». Foible alors, & ne pouvant pourſuivre,
Tu laiſſois échapper de tes yeux attendris
Ces larmes de l'amour, plus douces que les ris ;
Et, te précipitant au ſein de ta maitreſſe,
Paſſant de la douleur à la plus tendre ivreſſe,
Tu me faiſois goûter, au ſein des voluptés,
Des plaiſirs toujours vifs & toujours répétés.
Nous expirions d'amour ; mais nos levres actives
Fixoient par des baiſers nos âmes fugitives :
Ou plutôt nos deux cœurs, émus par les plaiſirs,
Voloient de l'un à l'autre, & ſuivoient nos ſoupirs.
Dans ces embraſſemens, que je me crus heureuſe !
Je me livrois entiere à ta flamme trompeuſe ;
Et j'étois loin encor, trop loin de ſoupçonner
Que mon volage Amant voulût m'abandonner.
O jour, jour odieux, jour à jamais funeſte,
Et dont, pour mon tourment, le ſouvenir me reſte !
Epouvantable jour, que je n'ai pu prévoir !
Dois-je, en te rappellant, combler mon déſeſpoir ?

Je ne ſais quels mortels, deux Chrétiens que j'abhorre,
Secourus par un Dieu que je hais plus encore,
Franchiſſant, malgré moi, ces rochers ſourcilleux,
Dont les flancs eſcarpés te cachoient à leurs yeux,
Viennent, & te parlant de gloire & d'héroïſme,
Rallument dans ton cœur le feu du fanatiſme.
Les barbares bientôt t'arrachent de mes bras:
Du ſein des voluptés tu voles aux combats.
Tremblante, je m'écrie: arrête, ingrat!.. arrête!
Tu ne m'écoutes point! Déja la voile eſt prête.
L'air retentit au loin de mes cris ſuperflus.
Ton vaiſſeau part, fuit, vole... & je ne te vois plus.
Mes ſanglots, mes clameurs rempliſſent le rivage.
Je me traîne, en pleurant, vers ce ſacré bocage,
Vers ce berceau chéri, témoin de nos plaiſirs:
L'écho, le ſeul écho répond à mes ſoupirs.
Par mes cris redoublés vainement je t'appelle;
Foible alors, & cédant à ma douleur mortelle,
Je tombe ſur ce lit de verdure & de fleurs,
Où mes baiſers payoient tes baiſers impoſteurs;
Où, te cherchant encor, j'étends mes mains tremblantes,
Où je n'embraſſe plus que des ombres errantes.
O ciel! il eſt donc vrai que mon Amant me fuit!
Triſtes Divinités de l'infernale nuit,
A mes accens plaintifs, ſortez du noir empire;
Embrâſez ce palais que l'Amour ſut conſtruire,
Volez, portez par-tout le fer & les flambeaux,
Ravagez ces jardins, deſſéchez ces ruiſſeaux,
Anéantiſſez tout, l'Univers & moi-même;
Mais épargnez encor le perfide que j'aime.
Qu'il vive!... il vit l'ingrat; & ſon barbare cœur
Peut-être eſt inſenſible aux cris de ma douleur.

Le croirai-je, Renaud, que ton âme infidelle
Joigne à ce titre affreux le titre de cruelle ?
M'abandonneras-tu ſur ces rocs calcinés,
Sur ces triſtes ſommets de ta fuite étonnés,
Où, depuis ton départ, la nature engourdie
Expire loin du Dieu qui lui donna la vie ;
Où je ne puis enfin, par mes enchantemens,
Ce que pouvoit un ſeul de tes regards charmans.
Non, Renaud ; prends pitié d'une Amante égarée,
Criminelle pour toi, pour toi dénaturée.
Pour toi j'ai tous quitté, mon pere, mon pays,
Mes devoirs, mes ſermens, je les ai tous trahis.
De quel œil, de quel front oſerois-je paroître
Dans les murs de Damas, que tu détruis peut-être ;
Dans ces murs malheureux où j'ai reçu le jour,
Dont j'immolai la gloire au ſoin de mon amour.
Parle : dois-je montrer à la terre étonnée
Armide dans les pleurs, Armide abandonnée ?
Puis-je enfin, ſans rougir, expoſer à ſes yeux
Mon déshonneur.... le prix dont tu payas mes feux ?
Mais, que dis-je ? Eſt ce à moi de redouter la honte ?
Je t'aime avec fureur, & l'amour la ſurmonte.
Permets que ton eſclave accompagne tes pas :
Traîne-moi dans ce camp où mes foibles appas
Allumerent des feux de diſcorde & de haîne.
J'enchaînai des Chrétiens... venge-les, & m'enchaîne.
Je ne demande plus à mon cruel vainqueur
Que du beau nom d'Amante il flatte ma douleur.
Dans ſon camp, près de lui, s'il permet que je vive ;
Je ne veux que le titre & le rang de captive :
J'en prendrai, ſans rougir, les vêtemens affreux.
Déja j'ai dépouillé ces treſſes de cheveux,

D'un front couvert d'ennuis inutile parure.
J'abhorre des attraits qui n'ont fait qu'un parjure.
Oui, Renaud, laiſſe-moi voler à tes genoux;
Eſclave & dans tes fers, mon ſort ſera plus doux.
Quels ſoins je te rendrai, quand le Dieu des batailles
T'entraînera ſanglant au pied de nos murailles!
Tremblante pour tes jours, je couvrirai ton ſein
D'un fer impénétrable & du plus dur airain.
Moi-même je ceindrai ta redoutable épée.
Enfin, que te dirai-je? A te plaire occupée,
Redoutant de te perdre, & marchant ſur tes pas,
Armide te ſuivra dans le choc des combats.
L'or de ton bouclier, ta cuiraſſe peſante,
Ne pourront raſſurer ta malheureuſe Amante.
Craignant, à chaque dard par l'ennemi lancé,
Que, tout ingrat qu'il eſt, ton cœur n'en ſoit percé,
Le ſein, le ſein tremblant de la fidelle Armide,
Contre ces traits mortels te ſervira d'égide.
Heureuſe, ſi bientôt, expirante à tes yeux,
Tu connois tout le prix d'un amour malheureux!
Mais que dis-je? Où m'emporte un eſpoir qui m'égare!
Ah, cruel! je prévois ta réponſe barbare.
« Armide, me dis-tu, j'ai dû trahir tes feux.
» J'aime un Dieu moins facile & plus grand que tes Dieux.
» Je ſuis Chrétien. Ma loi, rigoureuſe & ſévere,
» M'accuſoit dans les bras d'une femme étrangere.
» Aux pieds d'une idolâtre, en eſclave enchaîné,
» La Gloire gémiſſoit dans mon cœur mutiné.
» Sur des aîles de feu la Grâce deſcendue
» Chaſſe enfin le nuage épaiſſi ſur ma vue.
» De mes ſens abuſés je connois les erreurs.
» Imite-moi: renonce à des plaiſirs trompeurs.
» Ne viens point. Vis heureuſe, en oubliant un traître,

» Qui le fut par devoir, & qui gémit de l'être.
» Je te dis, en pleurant, un éternel adieu.
» Je te plains.... mais enfin, j'obéis à mon Dieu ».
A ton Dieu! Quoi! c'eſt toi qui m'oppoſes ſon culte!
Ce n'eſt donc plus l'amour que ton âme conſulte?
Mais, réponds. Dans l'inſtant où, maître de tes vœux,
Tu pouvois dédaigner, ou couronner mes feux;
Pourquoi m'avoir caché cet obſtacle invincible?
Ton Dieu, dans ce moment, étoit-il moins terrible?
Ah, cruel! libre alors d'aimer ou de haïr,
N'as-tu choiſi d'aimer que pour mieux me trahir?
Non, tu n'es point le fils de la belle Sophie;
Non; ne te vante point de lui devoir la vie.
Le Caucaſe, au milieu des neiges, des glaçons,
Te conçut dans la nuit de ſes antres profonds;
Où la mer en fureur te roulant dans ſon onde,
Te vomit ſur ſes bords pour le malheur du monde.
Ingrat! il te ſied bien de vanter ta vertu,
D'oppoſer à l'amour un devoir prétendu!
Va, crois-moi: déſormais ceſſe de te contraindre.
Tu feignis de m'aimer, & tu feins de me plaindre.
Laiſſe-moi mes douleurs: ah! je dois les chérir,
Si par elles du moins j'apprends à te haïr.
Ne crois point cependant que, ſeule dans les larmes,
Je maudirai l'amour, & Renaud, & mes charmes.
Euménide cruelle, attachée à tes pas,
Je te ſuivrai par-tout, dans ta tente, aux combats.
Par-tout, te reprochant ton crime & ton parjure,
Je te ferai ſentir les tourmens que j'endure.
J'en mourrai. Mais bientôt, abuſé dans tes vœux,
Tu deſcendras toi-même au ſéjour ténébreux;
Et ſatisfaite alors, mon Ombre enſanglantée

Sans ceſſe pourſuivra ton Ombre épouvantée.
La voûte des enfers mugira de mes cris.
Vois ſi tu veux, ingrat! me trahir à ce prix.
Qu'ai-je dit? Vains projets d'une Amante inſenſée!
Qu'un plus doux avenir vient flatter ma penſée!
Va, je ne te hais point; va, je ſens que mes pleurs
Dans mon âme attendrie ont éteint mes fureurs.
Quel que ſoit ton parjure & mon dépit extrême,
Renaud, mon cher Renaud, il eſt vrai que je t'aime.
Écoute. Tu m'as dit que ta Religion,
Que l'amour des combats, que ton ambition,
Et je ne ſais encor quel ſerment homicide,
Te forçoient, malgré toi, d'abandonner Armide.
Eh bien! connois l'excès, le pouvoir de mes feux:
Je renonce à mon culte, & j'abjure mes Dieux.
Sois le mien déſormais. Idolâtre ou Chrétienne,
Armide n'aura point d'autre loi que la tienne.
Détermine à ton gré ma créance, mes mœurs;
Je n'examine rien: ſoit vertus, ſoit erreurs,
Tes devoirs ſont les miens, & je ſuis tes exemples.
Déja ton Dieu m'eſt cher. Conduis-moi dans ſes Temples.
Heureuſe, ſi bientôt, par des nœuds éternels,
Il unit nos deſtins au pied de ſes Autels!
Trop heureuſe, en un mot, ſi, par l'amour conduite,
Ta main, ſur les débris de Solime détruite,
Daigne ceindre mon front du bandeau nuptial;
Si, quittant à jamais un ſéjour trop fatal,
Tu me fais voir au Tibre, ébloui de ta gloire,
Aſſiſe à tes côtés ſur ton char de victoire!
J'oſe exiger ce gage & ce prix de ta foi.
Je pars, dans cet eſpoir, pour me rejoindre à toi;
Et, quel que ſoit le ſort qui m'attende à Solime,
J'y vivrai ton épouſe, ou mourrai ta victime.

LE PATRIOTISME,

POËME.

Par M. COLARDEAU.

CE Peuple enorgueilli de l'empire des Mers,
Qui diviſe l'Europe & trouble l'Univers,
L'Anglois ſe croit-il donc le Souverain du monde ?
Eh ! quel eſt le triomphe où ſon orgueil ſe fonde ?
Voit-on ſes pavillons arborés dans nos ports ?
Je ne vois que ſon ſang qui fume ſur nos bords.
Que de l'Américain poſſédant les contrées,
Il ferme à nos vaiſſeaux les Mers hyperborées ;
Que de l'or du Bramine uſurpateur jaloux,
Aux rivages du Gange il l'emporte ſur nous :
Croit-il nous étonner par ce foible avantage ?
Rome n'a point tremblé des ſuccès de Carthage.
Si LOUIS deſira que l'Univers calmé
Vît enfin de Janus le Temple reſermé,
Ce n'eſt point d'une main ſuppliante & craintive
Qu'aux bords de la Tamiſe il fit porter l'Olive.
Il n'a déshonoré ni ſon rang ni ſon cœur.
Sans paroître vaincu, ſans ſe croire vainqueur,
Ce Monarque vouloit qu'on mît dans la balance
Les droits de l'Angleterre & les droits de la France :
Qu'au gré de l'équilibre & de l'égalité,
Les deux peuples rivaux ſignaſſent le Traité.
Sans doute il étoit loin d'employer l'artifice,
Et la paix devenoit le fruit de ſa juſtice ;

Mais puiſqu'on veut la vendre & nous donner la loi ;
Il la voulut en pere, & la refuſe en Roi.
STANLEI, toi qui portas ce refus à ton Maître,
Que Londres, par ta bouche, apprenne à nous connoître.
Du commerce étranger nous fermant les canaux,
Londres ſe promettoit des triomphes nouveaux.
Elle a cru que, preſſés du fardeau des ſubſides,
Nous allions à ſes fers tendre des mains timides.
Dis-lui, STANLEI, dis-lui que le Cultivateur
Seme en paix les tréſors qui font notre grandeur ;
Que la main qui féconde & moiſſonne la terre
Eſt prête, s'il le faut, à lui porter la guerre.
Dis-lui que le François eſt encore aujourd'hui
Ce qu'il fut dans des temps où l'on trembloit pour lui.
Le dernier de nos Rois, après trente ans de gloire,
Vit loin de ſes drapeaux s'envoler la victoire.
Mais, intrépide & fier ſur ſon trône ébranlé :
« Non, dit-il, mon malheur n'eſt point encor comblé.
» J'appellerai mon Peuple ; unis par leur courage,
» Le pere & le enfans iront braver l'orage ».
Que ſon auguſte Fils éleve auſſi la voix :
Sur les mêmes Sujets il a les mêmes droits.
A des abaiſſemens penſez-vous le contraindre.
Nous l'aimons, il peut tout : c'eſt à vous de le craindre.
Mais, peſons nos vertus & comparons nos mœurs.
Vous, fiers Républicains, vous, ſuperbes vainqueurs,
Qui, couvrant de vaiſſeaux la ſurface de l'onde,
Raſſemblez dans vos murs les richeſſes du monde ;
Quoi ! pour armer vos bras, pour ouvrir vos tréſors ;
Il faut donc que la Cour, par de ſecrets reſſorts,
A travers vos débats, vos lenteurs importunes,
Captive le ſuffrage & les voix des communes !
Cependant, ces François que votre orgueil jaloux

Privés d'un commerce interrompu par vous,
Qui ne vont plus chercher aux deux bouts de la terre
L'or que vous raviſſez par une injuſte guerre,
On les voit, ces François, ces heureux Citoyens,
Prodiguer à leur Prince & leur ſang & leurs biens.
On porte au pied du Trône un tribut volontaire;
Et Paris a donné, quand Londres délibere.
Ce luxe, à nos climats reproché tant de fois,
La pompe de la Cour, le faſte de nos Rois,
Ces vaſes, ces métaux, qu'étale l'opulence,
Ces chef-d'œuvres des Arts, dont s'embellit la France,
On a vu notre zele en immoler l'éclat
A la gloire des Lys, au ſoutien de l'Etat.
Les Sujets, du Monarque imitoient les exemples.
Du ſein de leurs palais & du fond de leurs Temples,
Les Prélats & les Grands envoyoient à leur Roi
Ces dons de leur amour, ces gages de leur foi;
Et le pauvre, ſenſible à la gloire commune,
Pour la premiere fois, pleura ſon infortune;
Malheureux ſeulement, ſous ſes toits ruinés,
De ne poſſéder pas des biens qu'il eût donnés.
Toi, le Maître & l'Ami d'un Peuple qui t'adore,
LOUIS, quel noble eſpoir doit t'animer encore!
Une plus belle ardeur embrâſe nos eſprits.
L'audacieux Anglais, trop fier de nos débris,
Contemplant de nos Ports l'enceinte abandonnée,
Croit déja voir la France à ſes pieds enchaînée.
Il croit que, déſormais, ſur l'empire des eaux,
Lui ſeul fera tonner l'airain de ſes vaiſſeaux:
Qu'aux éclats de ſa foudre, ou foibles, ou captives,
Nos Flottes n'oſeront s'éloigner de leurs rives.
Que dis-je? à ſon orgueil, tant de fois démenti,

Le Pavillon François ſemble être anéanti;
Et l'affreux Leopard, reſpirant les ravages,
Déjà gronde & rugit autour de nos rivages.
Cependant, quel Génie ou quels puiſſans efforts
Rouvrent nos Arſénaux & repeuplent nos Ports?
Déja dans les chantiers de la France indignée,
J'entends gémir au loin le fer & la coignée.
Ces chênes & ces pins, qui bravoient dans les airs,
Et la fureur des vents, & le froid des hivers,
Qui, touchant de leur cîme à la voûte du monde,
Plongeoient juſqu'aux enfers leurs racines profondes;
Ces coloſſes du Nord, par la terre enfantés,
Sur un autre élément tout-à-coup tranſportés,
Fendent le ſein des mers; & les vagues dociles
S'abaiſſent ſous le poids de ces châteaux mobiles.
Quelles mains à l'Etat ont donné ces ſecours?
C'eſt vous, Mortels heureux, mais enviés toujours,
Vous, que de noirs crayons peignent dans l'abondance,
Vous abreuvant des pleurs verſés par l'indigence;
C'eſt vous, Miniſtres ſaints, Pontifes révérés,
De l'Autel & du Trône appuis chers & ſacrés;
C'eſt toi, vaſte Cité, qui, fidelle à tes Princes,
Dans les temps malheureux ſert d'exemple aux Provinces:
Tu ranimes leur zele; & les Fleuves François,
Unis par leur amour, rivaux par leurs bienfaits,
Vont porter, en roulant leurs ondes fortunées,
De plus dobles tributs aux deux Mers étonnées.
Généreux Citoyens, que ne puis-je, en ces vers,
A la poſtérité tracer vos noms divers?
Je laiſſe à nos Héros, je laiſſe à la victoire,
Le ſoin de les inſcrire aux faſtes de la Gloire.
Qu'ils doivent leur ſplendeur au ſuccès des Guerriers;
Que le Lys refleuriſſe à côté des Lauriers.

Enfans de Mars, comblez une attente si belle,
Oui, c'est à la valeur à couronner le zele.
Partez, nouveaux Jasons; &, traversant les flots,
Allez venger la Grece, allez punir Colchos.
Pour ravir la Toison, par un monstre gardée,
Vous n'aurez point l'appui des charmes de Médée.
Il faut du Léopard affronter le courroux;
Il faut, sans l'assoupir, l'abattre sous vos coups.
Allez, & que bientôt nos mains reconnoissantes,
Puissent orner de fleurs vos poupes triomphantes.
De l'empire des Lys, toi, Ministre éclairé,
Du vaisseau de l'Etat le Pilote assuré,
Sage CHOISEUL, poursuis, sers ton Maître & la France;
J'ignore quels desseins occupent ta prudence.
Ma Muse n'ira point, par un zele indiscret,
Du cabinet des Rois pénétrer le secret.
Mais à tes soins actifs la politique unie,
Les vertus de ton cœur, le feu de ton génie;
L'astre prédominant de tes heureux destins:
Tout annonce aujourd'hui des triomphes certains.
C'est par ton entremise & sous ton Ministere,
Que vont marcher unis le Français & l'Ibere.
Ils naissent ces beaux jours, ces jours trop attendus,
Où l'ayeul des BOURBONS dit qu'on ne verroit plus
Entre l'Espagne & nous les Monts des Pyrénées;
Où les deux Nations, l'une à l'autre enchaînées,
Dans un même intérêt confondant tous leurs vœux,
Du sang & de l'amour resserreroient les nœuds.
Puisse enfin la Tamise, après ces temps d'orage,
Entrer dans les Traités de la Seine & du Tage!
Puissé-je voir tes soins consacrés par la paix,
Et l'Univers heureux jouir de tes bienfaits!

LES AMOURS
DE TITON ET DE L'AURORE,
OU
LE RAJEUNISSEMENT INUTILE.

L'AIMABLE Déité que l'Orient adore,
Qui préſide au matin, que ſuivent les Zéphyrs,
Le croiroit-on ? la jeune Aurore,
Du tendre amour long-temps ignora les plaiſirs.
Mais ſur la terre enfin, du milieu de la nue,
Allumant dans ſon cœur une flamme inconnue,
Par un mortel charmant ſes regards attirés;
Momens perdus, combien fûres-vous réparés?
Toute entiere à l'amour, quelle douleur profonde,
Lorſqu'un matin il fallut, un moment,
Remonter dans ſon char, pour annoncer au monde
De beaux jours qui n'étoient offerts qu'à ſon Amant!
O jours délicieux, plaiſirs inexprimables!
Ne pourriez-vous être toujours durables?
Titon étoit mortel, hélas! & ſes beaux ans
N'étoient point affranchis des outrages du temps:
Il fallut y céder, la peſante vieilleſſe
Dans les bras de l'Aurore oſe enfin le ſaiſir.
Injuſtice du ſort! d'où vient que le plaiſir
N'éterniſe point la jeuneſſe?
Eh quoi! l'âge a glacé ce que j'aime le mieux;
Diſoit l'Aurore, aux pleurs abandonnée;

Quel remede à ſes maux ? elle s'envole au cieux.
Jupin, fléchis la deſtinée ;
Pour mon Amant je t'implore aujourd'hui.
Ah ! quel Amant ! Je poſſédois en lui
Tout ce qui flatte un cœur. De la Parque cruelle
Fais qu'il ſoit toujours reſpecté,
Dans une jeuneſſe éternelle.
Eh ! qui peut mieux conduire à l'immortalité,
Que d'être charmant & fidele ?
Ma fille, je ſens vos douleurs,
Dit le Maître des Dieux ; les beaux yeux de l'Aurore
Ne doivent verſer que ces pleurs,
Enfans du doux plaiſirs, & l'ornement de Flore :
Rendez le calme à vos eſprits ;
Le printemps de Titon va revenir encore :
Je le fais immortel ; mais ſachez à quel prix.
Le Deſtin a parlé, telle eſt ſa voix ſévere :
Déeſſe, chaque fois que Titon obtiendra
De votre amour la preuve la plus chere,
D'un luſtre, tout-à-coup, cet Amant vieillira :
Ainſi de luſtre en luſtre achevant ſa carriere,
Sa jeuneſſe s'éclipſera.
Titon eſt immortel ? grand Dieu ! je vous rends grâces ;
S'écria-t-elle, embraſſant ſes genoux :
Ce que j'aime vivra, mon ſort eſt aſſez doux.
Elle dit, & des airs ſon char franchit l'eſpace,
Son cœur cede aux deſtins, non ſans quelques regrets ;
Quoi ! d'éternels refus vont être, déſormais,
De l'amour que je ſens les plus fideles gages ?
Tu dois, mon cher Titon, m'en aimer davantage ;

Tes beaux jours ſeront mes bienfaits;
Je ſaurai, malgré toi, conſerver mon ouvrage.
Elle le croit ainſi. Je ne ſais quel préſage
Me fait trembler pour le ſuccès.
O vous, dont les crayons voluptueux & ſages,
Des myſteres ſacrés des plus tendres amours
Tracent modeſtement les plus vives images,
C'eſt à votre art divin, Muſes, que j'ai recours;
Titon va recouvrer l'éclat de ſes beaux jours:
Il aime, il eſt aimé; quels tranſports vont renaître!
O Muſe, hélas! dans un inſtant, peut-être,
J'aurai beſoin de tout votre ſecours.
Déja le char, porté d'une viteſſe extrême,
A ramené l'Aurore auprès de ce qu'elle aime;
A ſes premiers regards, changement fortuné:
Des ans qui l'accabloient il n'a plus la foibleſſe.
Que dis-je? cet Amant, à quinze ans ramené,
Brûle de nouveaux feux; tranſporté d'allegreſſe,
Reprend les agrémens que l'âge avoit ternis,
Quel retour! Quels momens pour deux cœurs bien unis!
Il tombe à ſes genoux; vainement la Déeſſe,
Sur le ſort qui l'attend, voudroit le prévenir:
Un oracle, écoutez... elle ne put finir.
Par cent baiſers il l'interrompt ſans ceſſe;
Et comment réſiſter long-temps,
Quand le cœur eſt d'intelligence?
L'Amour, le tendre Amour emporte la balance.
Titon obtient un luſtre, & ſe trouve à vingt ans:
Peut-être qu'à préſent vous daignerez m'entendre,
Dit enfin la Déeſſe; empreſſement trop tendre!

N'y ſongeons plus. Alors, du ſévere Deſtin
Elle lui déclara l'oracle trop certain.
Dieux ! s'écria Titon, quelle loi rigoureuſe !
Quoi ! vainement je me verrois aimé
De l'objet le plus beau que l'Amour ait formé !
Non, je conſens plutôt qu'une vieilleſſe affreuſe....
Titon, que dites-vous ? vous me faites trembler :
Quoi ! d'un ſi triſte hiver la langueur douloureuſe
Affoibliroit cette flamme amoureuſe
Dont votre cœur recommence à brûler ?
Quand les ſombres chagrins viendront vous accabler ;
Je pourrois m'imputer.... non, j'y ſuis réſolue ;
L'Amour nous laiſſe encor ſes plus ſenſibles biens ;
Nous paſſerons les jours dans ces doux entretiens ;
Où l'âme avec tranſport ſe montre toute nue :
Nous aurons ces ſoupirs, ces aveux, ces ſermens
Tant de fois répétés, & toujours plus charmans.
Aſſez heureux de plaire, exempts d'inquiétude,
Nous nous verrons toujours, nous ne ferons qu'aimer ;
Ah ! quel bien vaut la certitude
D'inſpirer tout l'amour dont on ſe ſent charmer !
Ainſi, mais vainement, parla la jeune Aurore :
Le dangereux Amour, avec malignité,
Aux yeux de ſon Amant la rend plus belle encore ;
Et déja, dans ſon cœur, Titon a concerté
Le dangereux projet de fléchir la Déeſſe.
Vous m'aimerez toujours, dit-il ; votre tendreſſe
Remplira ma félicité.
Mais quand vous ne craignez pour moi que la vieilleſſe ;
Mon cœur, plus délicat, prévoit de plus grands maux ;

Car enfin, ſi le ſort, qui me rend la jeuneſſe,
M'en avoit donné les défauts;
S'il me forçoit d'être volage?
Votre beauté vous répond de mon cœur;
Mais je n'ai que vingt ans; à ce dangereux âge,
De la conſtance, hélas! connoît-on le bonheur?
Aſſurons, croyez-moi, le ſort de notre flâme.
Je le ſens bien, un luſtre, à mon âge ajouté,
Suffira pour bannir à jamais de mon âme
Ces goûts capricieux, cette légereté
Que la jeuneſſe embraſſe avec tant d'imprudence.
Eh quoi! voudriez-vous, charmante Déité,
Faute d'un peu de prévoyance,
Expoſer ma fidélité?
O divine Raiſon, que ta voix eſt puiſſante!
La Déeſſe ſe rend; & comment réſiſter!
Déja ſon âme impatiente
De ſes conſeils brûle de profiter.
Que leur pouvoir eſt doux! l'amoureuſe Déeſſe
Ne cherche, ne reſſent que cette tendre ivreſſe
Qui la rend toute à ſon Amant.
Quel bonheur de combler les vœux de ce qu'on aime,
Quand on croit, par ce bonheur même,
Se l'attacher plus fortement!
Que j'aime à voir Titon! avec combien de zele,
Il ſe livre à l'amour, qui le rendra fidele!
D'un amour délicat, dignes emportemens!
Dans l'eſpoir d'acquérir une foi plus conſtante,
Il profite ſi bien de ces heureux momens,
Que de vingt ans il paſſe à trente.

Eh bien ! tendres Amans, vous voilà raſſurés ;
Vos cœurs ſont pour jamais l'un à l'autre livrés ;
Vos vœux ſont-ils remplis ? hélas ! peuvent-ils l'être ?
D'un bonheur qu'on n'a point goûté
On ſe prive aiſément ; mais en eſt-on le maître,
Lorſqu'on en a ſenti toute la volupté ?
Bientôt les craintes diſparoiſſent,
Les deſirs plus ardents renaiſſent ;
Après mille combats, à céder quelquefois
La ſeule pitié l'autoriſe.
C'eſt par excès d'amour, qu'à l'ombre de ces bois,
La Déeſſe ſe rend : ici c'eſt par ſurpriſe.
L'Amour, couvrant leurs yeux de voiles ſéduiſans,
Semble éloigner leur deſtinée ;
Titon, ainſi, dans la même journée,
Se retrouve à quatre-vingts ans.
La Déeſſe eſt en pleurs : ſéchez, dit-il, vos larmes,
J'ai vu de mon printemps évanouir les charmes ;
J'en regrette la perte, & ne m'en repens pas.
Ce que j'eus de beaux jours, du moins, charmante Aurore,
Je les ai paſſés dans vos bras :
Rendez-les-moi, grands Dieux, pour les reperdre encore.
Ainſi vieillit Titon ; quelle injuſtice, hélas !
D'acquérir ainſi la vieilleſſe !
Eh ! comment, quand on plaît, contraindre ſes deſirs ?
Otez-en de ſi doux plaiſirs,
Je donne pour rien la jeuneſſe.

LUCRECE,

ÉLÉGIE.

EH quoi ! j'ai pu trahir un Epoux que j'adore !
J'ai reçu dans mes bras un Amant que j'abhorre !
O honte ! Mais que fais-je ? Et pourquoi ſoupirer ?
Il s'agit de mourir, & non pas de pleurer.
Eſt-ce donc dans les pleurs qu'on lave un adultere ?
Le ſang ſeul peut laver un crime involontaire.
Oui, c'eſt à ma vertu qu'il me faut recourir :
Lucrece, déſormais, doit apprendre à mourir.
Mon Epoux va paroître ; ah ! fatale entrevue !
A ſon premier regard je ſerai confondue.
La honte ſur le front, & l'effroi dans le cœur,
Perfide, oſeras-tu répondre à ſon ardeur ?
Dans mes yeux interdits, dans ma ſombre triſteſſe,
Un chaſte Epoux lira ſa honte & ma foibleſſe.
Ah ! quand même mon front ſauroit ſe déguiſer,
Cher Epoux, mon amour ne veut pas t'abuſer.
Oui, lorſque, nous jouant par quelque adroit menſonge,
Les folles paſſions ne nous troublent qu'en ſonge,
Et que le doux ſommeil, répandant ſes pavots,
Captive la nature, & la livre au repos ;
Des ſons interrompus ont frappé mon oreille :
Ma pudeur, à ce bruit, s'allarme & ſe réveille ;
Cher Epoux ! j'en atteſte & les Dieux & ta foi,
Chaſte même en dormant, je ne ſongeois qu'à toi ;
Cher Epoux ! je croyois te parler & t'entendre,
Près d'Aſtrée avec toi combattre & te défendre ;

Lorſqu'hélas ! un Amant, un perfide aſſaſſin,
Son amour dans le cœur, ſon poignard ſur mon ſein....
Dieu d'hymen, que toujours je reſpectai ſans feinte,
Tu ſais de quel effroi Lucrece fut atteinte !
Tu vis couler mes pleurs, tu m'entendis gémir ;
Tu vis l'amant trompé s'allarmer & frémir.
Ah ! j'eus ſeule à combattre un homme, un adultere ;
Je fis, dans ce moment, tout ce que je pus faire.
Les ſoupirs dans le cœur, les larmes dans les yeux,
J'invoquai, mais en vain, les hommes & les Dieux.
J'oſe lui reprocher ſa cruelle tendreſſe,
Et l'opprobre éternel qu'il prépare à Lucrece.
Arrête, me dit-il, & ne me parle plus ;
Contre les traits d'Amour les cris ſont ſuperflus.
Ah ! peut-être tu crois qu'un avenir fidele
Prépare à ta conſtance une gloire éternelle ;
Et que, pour ton Epoux, prodigue de ton ſang,
Tu vas près de l'hymen tenir le premier rang.
Ceſſe de te nourrir d'une vaine eſpérance ;
Je vais ſur ton renom étendre ma vengeance :
Un eſclave charmant, égorgé près de toi,
Fera taire mon crime, & ſoupçonner ta foi.
Ainſi cette pudeur, dont ton cœur ſe fait gloire,
Du plus honteux éclat ternira ta mémoire.
Je l'avoue, à ces mots, mon eſprit combattu,
Me fit à mon honneur immoler ma vertu :
Et, par-là, j'aimai mieux être en effet infâme,
Que d'en prendre le nom, en rejettant ſa flâme.
Cher Epoux ! Dieu d'hymen ! j'ai pu vous outrager,
J'ai violé vos droits ; mais je vais les venger.
Ma couche de mes pleurs vainement arroſée,
Et mes triſtes ſanglots ne m'ont pas excuſée.

Je le ſais, j'en conviens, le crime que j'ai fait
S'eſt toujours à mes yeux offert comme un forfait:
Je veux le dévoiler aux yeux de tous mes proches;
Moi-même, ils me verront m'accablant de reproches,
Etouffer dans mon ſang l'hymen & ſon flambeau,
Qu'un long âge devoit n'éteindre qu'au tombeau.
Non, des chaſtes Epoux la Déeſſe adorée
Ne me ceignit jamais la ceinture ſacrée;
Non, ſans doute l'Hymen, l'Hymen, ce Dieu jaloux,
Ne mit pas dans ma main la main de mon Epoux.
La noire Tiſiphone, à ſa torche infernale,
Alluma dans ma main la torche nuptiale.
La perfide Alecto, par ſon ſouffle empeſté,
Même de mes ſermens bannit la pureté.
Mégere, enfin, Mégere, aidant leur artifice,
Déguiſée en Prêtreſſe, offrit le ſacrifice;
Et, fixant ſur moi ſeule un œil inceſtueux,
Convertit en fureur un amour vertueux.
Que dis-tu? Quel preſtige, infidelle Lucrece,
Te fait ſur tout l'enfer rejetter ta foibleſſe,
Et répandre des pleurs pour laver un affront
Que ta lâcheté ſeule a gravé ſur ton front!
Hélas! ſi ta vertu pour expier ce crime,
Prends pour bourreau ta main, & ton cœur pour victime.
Oui, oui, de ce poignard armons donc notre bras.
Fidele Epoux, & vous, témoins de mon trépas,
Dieux, que le Ciel adore, & que crains le Ténare,
Oubliez le forfait que ma vertu répare.
Mon ſang coule, la nuit couvre mes yeux mourans;
Je vous venge de moi, vengez-moi des tyrans.

TIRCIS ET PHILIS.

ÉGLOGUE.

AU déclin d'un beau jour, une jeune Bergere,
Echappée, à la fin, aux regards de sa mere,
Pressoit les pas tardifs de son nombreux troupeau;
Vers un bocage épais, éloigné du hameau;
L'heure d'un rendez-vous, malgré ses soins, passée,
S'offroit incessamment à sa triste pensée.
Elle arrive; mais, Ciel! quels furent ses soucis
De parcourir ces lieux, sans y trouver Tircis!
Dans son impatience, en vain elle l'appelle;
Echo seule répond à la voix de la Belle:
Mille soupçons confus allument son courroux,
Elle s'arrête enfin au plus cruel de tous.
« Tircis ne m'aime plus; le perfide, dit-elle,
» Ne peut, en même-temps, être heureux & fidele;
» Une Bergere amante est pour lui sans appas;
» Il m'aimeroit encor, si je ne l'aimois pas.
» On me l'avoit tant dit, avant de le connoître:
» Traitez bien un Amant, il cessera de l'être.
» L'amour ne peut durer qu'autant que ses desirs;
» Nourri par l'espérance, il meurt par les plaisirs.
» Aussi, quoique mon cœur approuvât son hommage;
» Quand il m'osa tenir un amoureux langage,
» Le soleil quatre fois fit jaunir nos moissons,
» Avant que je parusse écouter ses chansons.
» En lui cachant l'ardeur qui dévoroit mon âme;
» Que n'ai-je point souffert pour éprouver sa flâme?

» Par combien de tourmens n'ai-je point acheté,
» Le chimérique eſpoir d'aimer en ſûreté ?
» Cruelle à mon Berger, plus cruelle à moi-même,
» Je ne lui laiſſois voir qu'une rigueur extrême :
» Mais un jour, jour fatal au ſecret de mon cœur !
» Tircis trop tendrement m'exprima ſon ardeur :
» Juſqu'à quand, diſoit-il, (il m'en ſouvient encore)
» Serez-vous inſenſible au feu qui me dévore ?
» Malgré votre beauté, craindriez-vous, un jour,
» De me voir à quelqu'autre immoler votre amour ?
» Ah ! grands Dieux, ſi je vis ſans aimer ma Bergere,
» Que ma flûte, ma voix, mes vers ceſſent de plaire ;
» Qu'on me voye étouffer les oiſeaux que j'inſtruis ;
» Que mes prés ſoient ſans fleurs, & mes vergers ſans fruits ;
» Que mes tendres brebis, que mes taureaux ſuperbes
» S'empoiſonnent du ſuc des plus mortelles herbes ;
» Que je les abandonne à la fureur des loups,
» Et que je ſois moi-même en bute à tous vos coups.
» J'en jure par les Dieux, ou plutôt par vous-même,
» Philis, l'amour vous rend ma Déité ſuprême ;
» L'ardeur que j'ai pour vous ne finira jamais ;
» Croyez en mon amour, mes ſermens, vos attraits.
Son trouble, ſa langueur, ſes regards, ſon ſilence,
Tout m'aſſuroit alors de ſa perſévérance,
Je ne pus réſiſter à des coups ſi puiſſans ;
Un trouble ſéducteur s'empara de mes ſens ;
Preſque ſans le vouloir, éperdue, inquiete,
A mon perfide Amant j'avouai ma défaite.
Je vous aime, lui dis-je ; heureuſe, ſi mon cœur
Peut attendre du vôtre une éternelle ardeur !
A vous aimer toujours, cher Tircis, je m'engage ;
Que de mon tendre amour cet agneau ſoit le gage ;

Il

Il croîtra, que nos feux croiſſent ainſi que lui!
Puiſſions-nous nous aimer encor plus qu'aujourd'hui!
Qui pourroit exprimer ce qu'alors nous nous dîmes?
Reſte-t-il des ſerments, après ceux que nous fîmes?
Tout ce qu'un tendre amour a de fort & de doux,
Daus ce moment heureux, ſe diſoit entre nous.
Fugitives douceurs, inſtans ſi deſirables,
Ou ſoyez moins piquans, ou ſoyez plus durables.
A peine eus-je livré mon cœur à ſes deſirs,
Que la nuit vint troubler nos innocens plaiſirs.
Malgré nous, il fallut nous ſouſtraire à leurs charmes;
Je me levai, nos yeux ſe remplirent de larmes,
Et, pour nous ſéparer, en nous ſerrant la main,
Nous ne pûmes tous deux prononcer qu'*à demain*.
Depuis cet heureux jour, avec exactitude,
Il me prévint toujours en cette ſolitude;
Mais, hélas! aujourd'hui je l'attends vainement;
L'ingrat n'a plus pour moi le même empreſſement.
Sans doute, le perfide, aux pieds de quelque Belle,
Se fait de ma douleur un mérite auprès d'elle;
Et, pour la flatter mieux, mépriſant ma beauté,
Le parjure ſe rit de ma crédulité.
Dieux, ſur la foi deſquels j'ai perdu l'innocence,
De mon perfide Amant daignez tirer vengeance.
Elle achevoit ces mots, quand Tircis accourut:
A l'aſpect du Berger ſon courroux diſparut;
Et, ſeulement, d'un air ingénu, vif & tendre,
Seroit-ce à moi, Tircis, dit-elle, à vous attendre
Bergere, reprit il, calmez votre courroux;
J'étois ſur ces gazons deux heures avant vous,
Vous arrivîez enfin; mais, diſgrace imprévue!
Un loup au même inſtant s'eſt offert à ma vue;

Il entraînoit, grand Dieux ! quelle allarme pour moi!
Cet agneau ſi chéri, gage de votre foi.
O Ciel ! pour mon amour quel funeſte préſage,
Ais je dit ! mais cruel, je mépriſe ta rage.
Mon bras, armé d'un pieu, puiſque je ſuis ſans chien,
Va te faire taire ſentir qu'un Amant ne craint rien.
Enfin, juſqu'en ſon fort la bête pourſuivie,
A perdu ſous mes coups ſa proie avec ſa vie;
J'ai vengé, par ſa mort, nos plaiſirs différés :
Pouvois-je moins punir qui nous a ſéparés ?
La Bergere, à ces mots, lui raconta ſes craintes:
Le fidèle Tircis en fit de douces plaintes;
Philis, pour l'appaiſer, docile à ſes leçons,
Par cent & cent faveurs expia ſes ſoupçons.

A LA JEUNESSE.

INCOMPARABLE enchantereſſe,
Par qui tout plaît, tout intéreſſe,
Et ſans qui tout manque d'appas,
Déeſſe aimable & fugitive,
Arrête; que ma voix plaintive,
Pour un moment, fixe tes pas.
Jeuneſſe, d'un vol ſi rapide,
Eh quoi! tu veux m'abandonner?
Si tout me devient inſipide,
Pourrai-je te le pardonner?
Hélas! lorſque ta main volage
Nous met ſur un trône de fleurs,
Croit-on qu'au-delà du bel âge,
Tu nous coûteras tant de pleurs?
On cueille ces fleurs ſéduiſantes,
Dont l'éclat dérobe à nos yeux
Les douleurs vives & cuiſantes
D'un avenir injurieux.
A ta douceur on s'abandonne,
On chérit tout ce qu'elle donne,
On s'enivre de voluptés;
Vains plaiſirs! un ſi doux empire
Commence à peine, qu'il expire,
Et fait place à tes cruautés.
Banquet trompeur, mais déteſtable,
Que ta malignité nous ſert!

L'eſpérance nous met à table,
L'ennui nous attend au deſſert.
Déja tout ce qui m'environne
Me dit que tu fuis pour toujours,
Déja ſe fane la couronne
Que je portois dans mes beaux jours :
De ces guirlandes paſſageres,
Dont me paroient tes mains légeres,
Le temps vient de couper le fil ;
Et, dans les yeux de nos Bergeres,
Je lis l'arrêt de mon exil.
De ma languiſſante muſette
On dédaigne les foibles ſons ;
A la faveur de nos buiſſons,
La malicieuſe Liſette
Ne répete plus mes chanſons.
Ainſi notre gloire s'envole ;
Et, vainement, dans mon malheur,
De quelque eſpérance frivole
On voudroit flatter ma douleur.
Tout eſt perdu, Chloé m'évite,
(Elle, qui m'auroit attendu ;)
Liſe me fuit encor plus vîte ;
Et notre ſage prétendu,
Arcas, le grave Arcas m'invite ;
Tout eſt fini, tout eſt perdu.
Ma plainte eſt-elle légitime,
Trop cruelle Divinité,
Qu'encenſe notre vanité
Pour en devenir la victime?
Mais, en manquant à nos deſirs ;
Pourquoi de nos premiers plaiſirs

Nous laiſſer une image intime?
Pourquoi nous conſerver toujours,
En nous réduiſant à l'eſtime,
Le ſouvenir de nos amours?
Le temps paſſé n'eſt qu'un menſonge:
De la nuit le brillant menſonge
Eſt le ſupplice du réveil;
Oui, mon tourment s'aigrit encore,
En me rappellant mon aurore,
Quand je vois coucher le ſoleil.
En vain, avec un air auſtere,
Pour m'aider à quitter Cythere,
La raiſon m'offre ſon appui;
Qu'ai-je affaire d'elle aujourd'hui?
Qu'eſt devenu le doux myſtere?
Que ſont devenus les momens
Où les Grâces, intelligentes
Dans l'art de nos amuſemens,
Avec des mains ſi diligentes,
Formoient ces nœuds délicieux;
Où, ſous des loix plus indulgentes,
J'étois moins ſage & plus heureux:
Je te vois, perfide Jeuneſſe,
D'un ris qu'anime la fineſſe,
Aſſiéger la froide raiſon;
Tu ris, de voir que la ſageſſe
Sur moi répand avec largeſſe
Les fruits de l'arriere-ſaiſon:
Ce que Pomone fait éclore,
Et que mûrit l'aîle du temps,
Vaut-il un ſeul regard de Flore,
Lorſque l'on eſt dans ſon printems?

ÉPITRE A L'AMITIÉ,

Par M. GUIMOND DE LA TOUCHE.

NOBLE compagne des disgrâces,
Sœur & rivale de l'amour,
Sans ses défauts, ayant ses grâces,
Et ses plaisirs sans leur retour ;
Qui t'enrichis, qui nous consoles
Des pertes chères & frivoles
Qu'il fait dans nos cœurs chaque jour,
O toi, dont les douceurs chéries
Font l'objet de mes rêveries,
Entre ses fleurs, sous ce berceau,
Amitié, doux nom qui m'enflâme,
Besoin délicieux de l'âme,
Je reprends pour toi le pinceau.
Mais où t'adresser mon hommage ?
Où te trouver, charme vainqueur ?
Quels lieux embellit ton image,
Comme elle est peinte dans mon cœur ?
Au sein des Cités répandue,
Cherchant l'opulence & les rangs,
Vas-tu, complaisante assidue,
Languir à la suite des Grands ?
Te trouverois-je confondue
Dans la foule de tes tyrans ?
Mais non : ce n'est que ton fantôme
Qu'on voit errer sous les lambris ;

Des ruines & des débris,
L'ombre des bois, un toît de chaume,
De noirs cachots ſont ton pourpris.
Tu fuis le faſte & l'impoſture;
Tu vas, loin des folles rumeurs,
Chercher au fond de la nature,
La paix, l'égalité, les mœurs.
Sous le foyer qui l'a vu naître,
Tu prends plaiſir à viſiter
Le Sage, occupé de ſon être,
Le ſeul qui ſache te connoître,
Le ſeul qui ſache te goûter;
Tu viens dans les belles ſoirées,
Quand les jeunes amans des fleurs
A leurs beautés défigurées
Rendent la vie & les couleurs;
Tu viens ſans bruit, mais gaie & tendre,
Tu viens avec la liberté,
Agréablement le ſurprendre
Sous le tilleul qu'il a planté;
Et, ſans attendre qu'il t'invite,
Tu cours, aimable Paraſite,
T'aſſeoir à table à ſon côté,
Te rapprochant des mœurs antiques,
Et préférant les mets ruſtiques,
Sur ſa table ſervis ſans choix,
A ces feſtins Aſiatiques,
Où l'on s'ennuie avec les Rois.
Dans cette ſage & libre Orgie,
Quels traits, quel mélange charmant
Et de candeur & d'énergie,
Et de ſublime & d'enjoument!

Quel long & doux épanchement
D'eſprit, de cœur, de caractere !
Quel intérêt, quel agrément,
Quel plaiſir pur que rien n'altere ?
Le nuit n'eſt pour vous qu'un moment;
Et le ſoleil vous trouve encore
Au milieu des parfums de Flore,
Sous le tilleul, la coupe en main,
Libre des ſoins du lendemain,
Dans le ſein de la confiance,
Diſputant d'Arts & de Science,
Et des erreurs du genre humain.
O joie, ô douceur inconnue
Au vice, à la frivolité !
Viens donc ainſi, Nymphe ingénue,
Porter dans mon obſcurité
Le jour de la félicité.
Paroîs ſous ce berceau champêtre;
Et, par ta préſence, éclaircis
Les vapeurs qu'autour de mon être
Exhale l'eſſain des Soucis.
Fais ſuccéder ta douce flâme
Au feu rapide & deſtructeur
Qu'allument encor dans mon âme
L'âge, & ton frere ſéducteur
Sois mon oracle & mon modele,
L'appui, la compagne fidelle,
Et le témoin de tous mes pas.
Sans tes ſolitaires appas,
Que ſont les douceurs de la vie,
Les biens les plus dignes d'envie?...
Qu'eſt-ce que tout, où tu n'es pas?

Je vois, ſous la Pourpre ſuprême,
Entre les bras du bonheur même,
Gémir les Dieux du genre humain,
Poſer l'orgueil du Diadême
Et la foudre qu'ils ont en main,
Et s'échappant, loin de leur Temple,
A l'Univers qui les contemple,
Dans l'ombre te chercher en vain;
Je les vois deſirer d'être hommes,
Envier l'état où nous ſommes,
Pour ſe repoſer dans ton ſein.
Sans toi, l'homme s'affaiſſe & tombe
Dans le néant de la langueur:
Arbriſſeau foible & ſans vigueur,
Il cede aux vents, il y ſuccombe,
Et rampe en proie à leur rigueur.
A l'abri même des tempêtes,
Au milieu des jeux & des fêtes,
Son cœur s'abat & ſe flétrit;
Tel qu'une vigne fortunée,
Qui loin de l'Aquilon fleurit,
Sous un ciel pur qui lui ſourit,
A ſa foibleſſe abandonnée,
Vers le ſable penche entraînée,
Et ſous ſes propres dons périt.
Par toi l'homme augmente ſon être,
Il ſe reproduit dans autrui;
Et ſous le dais & ſous le hêtre,
Tu lui fais moins ſentir l'ennui,
Ou mieux goûter le plaiſir d'être,
Par la douceur de ton appui.
De ſes beſoins vive interprete,

Malgré ſes ſoins à les cacher ;
Tu vas, généreuſe & diſcrete,
Par la route la plus ſecrete,
Au fond de ſon cœur les chercher.
Tu le calmes dans ſes allarmes :
Tu taris le cours de ſes larmes :
Tu romps l'effort de ſa douleur ;
Et tu retiens, & tu déſarmes
Son bras armé par le malheur.
Tu portes plus loin tes ſervices ;
Tu l'arraches du ſein des vices :
Heureuſe dans l'art d'émouvoir,
Ta voix, auſſi douce que libre,
Par ſon inſinuant pouvoir,
Remet ſon cœur dans l'équilibre,
Et le rappelle à ſon devoir,
(Quel eſt ton ſuprême mérite !)
Seul bien qu'il doive ſouhaiter.
Tu lui reſtes, quand tout le quitte,
Sans lui laiſſer rien regretter.
Viens donc, compagne chaſte & pure,
Fille du Ciel, objet vainqueur ;
Viens ſous mon toît, viens dans mon cœur,
Habiter avec la Nature.
Du fond de mon obſcurité
Je t'appelle ſans impoſture ;
J'ignore la cupidité.
Ah ! ſi, dans mon indifférence,
Par toi je me laiſſe charmer,
C'eſt ſans projet, ſans eſpérance ;
J'aime pour le plaiſir d'aimer.
Qu'un autre, dégradant ſon être,

Aille, ſous ton nom, courtiſer
Ces grands, ſi peu dignes de l'être,
Que l'on apprend à mépriſer,
En apprenant à les connoître:
Profanant tes ſacrés liens,
Que, dans l'ombre, ſon âme vile
En faſſe un inſtrument ſervile,
Pour n'uſurper que de faux biens;
Pour moi, de la beauté ſuprême
L'eſprit frappé, le cœur épris,
Je ne cherche en toi que toi-même;
Toi ſeule, à mes yeux, fais ton prix.
Mais quoi? ſe peut-il qu'on t'immole,
Source féconde en vrais tréſors,
Au foible eſpoir d'un bien frivole,
Qui de nos mains fuit & s'envole,
Et ne laiſſe que des remords?
Que ſont un Sceptre, une Couronne,
Un dais que la foudre environne,
Au prix d'un ſeul de tes tranſports?
Diſparoiſſez, vapeur légere,
Vuide aliment du fol orgueil,
Grandeur, Richeſſe menſongere,
Qu'engloutit la nuit du cercueil.
Vain ſimulacre qu'on renomme,
Du monde réel ennemi,
Fuyez.... Il me ſuffit d'être homme,
Et d'avoir un fidele Ami.
O tendre moitié de mon être,
Objet divin, ſois raſſuré;
Oſe éprouver, oſe connoître
Mon cœur par l'honneur épuré:

Tu le verras, toujours fidele ;
Suivre ton char dans les déſerts ;
T'aimer, t'adorer dans les fers,
Et, te trouvant toujours plus belle,
Trouver dans ton ſein l'Univers.
Mais auſſi daigne me conduire,
Daigne dans mon choix m'éclairer :
En te cherchant, je puis errer ;
Mon cœur, trop facile à ſéduire,
Par ſon penchant peut m'égarer.
Je pourrai devenir peut-être
Ami comme on devient Amant ;
Un Amant aime ſans connoître,
L'Amour eſt l'enfant d'un moment.
Qu'au-deſſus des folles tendreſſes,
A la raiſon je ſois ſoumis ;
Le ſentiment fait les Maîtreſſes,
Et la raiſon fait les Amis.
Vers ton Temple regle ma marche ;
Veille, préviens toute démarche
Dont je pourrois me repentir ;
Et ne laiſſe ſur mon paſſage,
Que cœurs bien faits, dignes d'un Sage,
Nobles & vrais, nés pour ſentir.
Ecarte ces cœurs intraitables,
Toujours d'eux-mêmes différens,
Altiers, biſarres, indomptables,
De leurs amis jaloux tyrans ;
Ces cœurs équivoques & ſombres,
D'éternels ſoupçons accablés,
Enveloppés d'épaiſſes ombres,
Même avec toi diſſimulés ;

Ces cœurs qu'endurcit l'opulence,
Fiers de paroître protéger,
Dont l'insultante bienveillance
T'avilit sans te soulager;
Ces cœurs qu'accable un faste extrême,
Froids, stériles, inanimés,
Insensibles au bien suprême,
Au bien d'aimer & d'être aimés;
Ces cœurs légers, ces esprits vuides,
D'objets nouveaux toujours avides,
Ardens & glacés tour-à-tour,
Qui, sans repos, sans consistance,
Te font, livrés à l'inconstance,
Autant d'outrages qu'à l'Amour;
Ces cœurs vers la terre, sans cesse,
Par leur propre poids entraînés,
Pétris des mains de la bassesse,
Par l'or à ton char enchaînés,
Qui, prévoyant de loin l'orage,
Sans bruit désertent tes lambris,
Par un lâche & dernier outrage,
Ne retournant dans ton naufrage
Que pour t'en ravir les débris;
Ces cœurs affreux, ces cœurs infâmes,
Contre leur bienfaiteurs trompés,
Marchant dans l'ombre, enveloppés
De noirs complots, de sourdes trames
Et qui, sous ton sacré manteau,
De la rampante perfidie
Par les ténebres enhardie,
Cachant l'homicide couteau,
Volent, en leur fureur tranquile,

D'un air affable & careſſant,
Dans tes bras, leur unique aſyle,
T'aſſaſſiner en t'embraſſant;
Ces eſprits faux, vains & futiles,
Auſſi malfaiſans qu'inutiles,
Du blâme avides écumeurs,
Par l'organe de qui circule
Le fiel amer du ridicule
Sur les talens & ſur les mœurs,
Dont la méchanceté frivole
Te perd gaiement pour un bon mot;
Et, pour prix de tes ſoins, t'immole
Au vil amuſement du ſot.
Je veux, me reſpectant moi-même,
Que mon ami me faſſe honneur;
Qu'on m'eſtime parce que j'aime;
L'eſtime eſt le premier bonheur:
Qu'un double lien nous uniſſe,
Mais par d'irréprochables nœuds;
Je n'en veux point dont je rougiſſe:
Qui peut rougir, n'eſt point heureux.
Mais, dans ce calme des prairies,
De mes profondes rêveries
Qui rompt le fil intéreſſant?...
Un jour plus pur dore ces rives:
Le verd de ce berceau naiſſant
Devient plus doux, ces eaux plus vives,
Et ce zéphyr plus careſſant.
O charme! ô joie inattendue!
Je vois ſous ces ombrages frais,
Je vois l'Amitié deſcendue:
Mon cœur me rappelle ſes traits.

Paré des mains de la Nature,
Son viſage brille ſans fard;
Ses yeux charment ſans impoſture,
Son front s'épanouit ſans art.
Sur ſes levres, avec les grâces,
Siége l'utile vérité;
La paix, les mœurs, la liberté
Suivent ſon char, ſement ſes traces
Des roſes de la volupté.
O toi, l'honneur de la Nature,
Belle des outrages du temps,
Dont notre hiver fait le printemps;
Paſſion d'un cœur qui s'épure,
Aſyle de tous les inſtans,
Nymphe dont j'adore l'image,
Qui viens à moi les bras ouverts;
Reçois mon éternel hommage.
C'eſt toi qui m'inſpiras ces vers,
Embellis-les de tous tes charmes;
Qu'avec de ſi puiſſantes armes
Ils parcourent tout l'Univers,
Moins pour conquérir les ſuffrages,
Pour ravir l'encens des mortels,
Que pour forcer leurs cœurs volages
A le brûler ſur tes autels.

LA VOLUPTÉ PHILOSOPHIQUE

ODE à mes Amis.

SI du bonheur véritable
Vous ignorez le ſentier,
A l'amour joignez la table,
Voilà le plaiſir entier
Dans une ſecrette Orgie.
Le Buveur eſt-il Amant?
Il aime ſans léthargie,
Et boit avec ſentiment.

Fuyez la Morale amere
Du Portique ſi vanté,
Qui, martyr de ſa chimere,
Combattoit la Volupté:
En voltigeant ſur les traces
Du galant Anacréon,
Amis délicats des Grâces,
Suivez plutôt Cupidon.

Contre l'ardeur du bel âge
En vain l'homme ſe défend;
Au Plaiſir il rend hommage,
Et l'Amour eſt triomphant:
Mais, dit-on, de notre automne
Les deſirs ſont ſuperflus;
Si Vénus nous abandonne,
Nous avons encor Bacchus.

Toutefois, par leurs amorces,
Ne ſoyez point trop ſéduits;
Sachez meſurer vos forces
En jouant avec les Ris.
Dès qu'un excès condamnable
Fait éclipſer la raiſon,
Le vin, ce jus favorable,
Se convertit en poiſon.

N'abuſez point de la vie,
Encor moins de la ſanté:
Voyez ce gouteux qui crie,
Au milieu de ſon été.
Apprenons à nous connoître:
Point de goût impétueux:
Pour vivre heureux, il faut être
Sobrement voluptueux.

FIN.

BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Hellène Sarcia Acosta
Napoli
Shh723

TABLE

DE LA SECONDE PARTIE.

ÉLÉGIES AMOUREUSES.

PREMIERE ÉLÉGIE.

OVIDE quitte les Combats, qu'il avoit commencé d'écrire, & reprend les matieres amoureuſes. page 1

SECONDE ÉLÉGIE.

OVIDE parle plus au long de la victoire qu'Amour a remportée ſur lui. 3

TROISIEME ÉLÉGIE.

OVIDE écrit à ſa Maitreſſe 7

QUATRIEME ÉLÉGIE.

OVIDE avertit ſa Maitreſſe de ce qu'elle doit faire le ſoir qu'ils ſouperont enſemble. 9

CINQUIEME ÉLÉGIE.

OVIDE écrit ſur la Jouiſſance. 13

SIXIEME ÉLÉGIE.

OVIDE adreſſe les plaintes les plus ameres au Portier de ſa Maitreſſe : il le prie avec inſtance de lui donner entrée. 15

SEPTIEME ÉLÉGIE.

OVIDE veut appaiſer ſa Maitreſſe, qu'il avoit maltraitée. 19

HUITIEME ÉLÉGIE.

ON veut lui ravir ſa Maitreſſe. 23

NEUVIEME ÉLÉGIE.

OVIDE *prouve, par la comparaiſon du Soldat & de l'Amant, que l'amour demande autant de ſoin que la guerre.* page 29

DIXIEME ÉLÉGIE.

OVIDE *veut inſpirer à Corinne un amour déſintéreſſé.* 33

ONZIEME ÉLÉGIE.

OVIDE *prie Napé de porter une Lettre à ſa Maitreſſe.* 37

DOUZIEME ÉLÉGIE.

OVIDE *ſe plaint du mauvais ſuccès de ſa Lettre.* 39

TREIZIEME ÉLÉGIE.

OVIDE *prie l'Aurore de retarder la venue du jour.* 41

QUATORZIEME ÉLÉGIE.

OVIDE *veut conſoler ſa Maitreſſe de la perte de ſes cheveux.* 45

QUINZIEME ÉLÉGIE.

OVIDE *prend le parti de la Poéſie, & ſoutient qu'il n'y a point d'occupation plus glorieuſe.* 49

SEIZIEME ÉLÉGIE.

OVIDE *avoit repris ſa Gigantomachie, qu'il eſt obligé de quitter pour retourner à ſes amours.* 53

DIX-SEPTIEME ÉLÉGIE.

OVIDE *prie l'Eſclave Bagoüs de ne pas garder ſi ſéverement ſa Maitreſſe.* 56

DIX-HUITIEME ÉLÉGIE.

OVIDE *continue le ſujet de l'Elégie précédente.* 61

DIX-NEUVIEME ÉLÉGIE

OVIDE *s'accuſe d'inconſtance.* 63

VINGTIEME ÉLÉGIE.

Ovide accuſe ſa Maitreſſe d'infidélité. page 67

VINGT-UNIEME ÉLÉGIE.

Sur la mort d'un Perroquet. 71

VINGT-DEUXIEME ÉLÉGIE.

Ovide ſe juſtifie à Corinne du ſoupçon qu'elle avoit contre ſa fidélité. 75

VINGT-TROISIEME ÉLÉGIE.

A Cypaſſis, Suivante de Corinne. 77

VINGT-QUATRIEME ÉLÉGIE.

Ovide fait voir à Græcinnus, par ſon expérience, qu'on peut aimer deux perſonnes à la fois. 79

VINGT-CINQUIEME ÉLÉGIE.

A Corinne; ſur le péril du voyage qu'elle veut entreprendre. 82

VINGT-SIXIEME ÉLÉGIE.

Ovide triomphe des faveurs qu'il a reçues de ſa Maitreſſe. 86

VINGT-SEPTIEME ÉLÉGIE.

Ovide prie la Déeſſe Iſis que Corinne accouche heureuſement. 89

VINGT-HUITIEME ÉLÉGIE.

Ovide reproche à ſa Maitreſſe le crime qu'elle a commis en donnant la mort à ſon enfant, lorſqu'il étoit près de lui devoir le jour. 91

VINGT-NEUVIEME ÉLÉGIE.

Sur une Bague dont Ovide fait préſent à ſa Maitreſſe. 94

TRENTIEME ÉLÉGIE.

Ovide prie Corinne de l'aller trouver dans sa Maison de Campagne. page 96

TRENTE-UNIEME ÉLÉGIE.

Ovide tâche d'adoucir la fierté de Corinne, par des protestations de fidélité. 99

TRENTE-DEUXIEME ÉLÉGIE.

Ovide écrit à Macer, qui est un Poëte de ses Amis; qu'il ne peut quitter les matieres amoureuses. 102

TRENTE-TROISIEME ÉLÉGIE.

A un Mari trop commode. 105

TRENTE-QUATRIEME ÉLÉGIE.

Ovide à sa Maitresse, pendant qu'il assistoit avec elle à des Jeux publics. 109

TRENTE-CINQUIEME ÉLÉGIE.

Ovide accuse les Dieux de trop d'indulgence pour l'infidélité de sa Maitresse. 115

TRENTE-SIXIEME ÉLÉGIE.

La précaution dangereuse. 118

TRENTE-SEPTIEME ÉLÉGIE.

Ovide prie un fleuve de lui donner passage pour aller voir sa Maitresse. 121

TRENTE-HUITIME ÉLÉGIE.

Impuissance. 127

TRENTE-NEUVIEME ÉLÉGIE.

Ovide se plaint du changement de sa Maitresse. 133

QUARANTIEME ÉLÉGIE.

Sur la mort de Tibulle. 138

QUARANTE-UNIEME ÉLÉGIE.

Ovide se plaint à Cerès de l'obstacle de sa Fête aux plaisirs des Amans. page 143

QUARANTE-DEUXIEME ÉLÉGIE.

Le triomphe imparfait. 146

QUARANTE-TROISIEME ÉLÉGIE.

Ovide prie sa Maitresse de sauver les apparences. 150

DERNIERE ÉLÉGIE.

Ovide déclare à Vénus qu'il ne veut plus écrire d'Élégies amoureuses. 154

SUPPLÉMENT

AUX ŒUVRES GALANTES ET AMOUREUSES D'OVIDE.

CALYPSO A TÉLÉMAQUE.

Héroïde. 159

PHILOMELE A PROGNÉ.

Héroïde. 165

NARCISSE.

Traduction libre d'Ovide. 173

JULIE A OVIDE.

Héroïde. 177

OCTAVIE, SŒUR D'AUGUSTE, A ANTOINE

Héroïde. 185

HÉLOISE A ABAILARD.

Héloïse est supposée dans sa Cellule, occupée à lire une Lettre d'Abailard, & y faire réponse. 193

ABAILARD A HÉLOISE.

Abailard est occupé dans sa Retraite à des lectures sacrées, à l'instant qu'il reçoit la Lettre d'Héloïse. page 207

ARMIDE A RENAUD.

Héroïde. 214

LE PATRIOTISME.

Poeme. 221

LES AMOURS DE TITON ET DE L'AURORE, ou LE RAJEUNISSEMENT INUTILE. 230

LUCRECE.

Elégie. 236

TIRCIS ET PHILIS.

Eglogue. 239

A LA JEUNESSE. 243

EPITRE A L'AMITIÉ. 246

LA VOLUPTÉ PHILOSOPHIQUE.

Ode à mes Amis. 256

FIN DE LA TABLE.

Vente Dufourg —

BIBLIOTECA
A F